lioteka
M.K.
oruń
40988
II

PÉTRONILLE

PAR

FLORENCE MARRYAT

TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS

TOME I.

PARIS
LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER
NEUCHATEL — LIBRAIRIE JULES SANDOZ
GENÈVE — LIBRAIRIE DESROGIS
1878

PÉTRONILLE

NEUCHATEL. — IMPRIMERIE DE JAMES ATTINGER.

35182

PÉTRONILLE

PAR

FLORENCE MARRYAT

TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS

PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

NEUCHATEL — LIBRAIRIE JULES SANDOZ

GENÈVE — LIBRAIRIE DESROGIS

1878

40938
II

PÉTRONILLE

I.

Les antécédents du docteur Ford.

A ceux qui ne connaissent pas la ville de Rockborough, nous dirons que c'est une ville de soixante mille habitants, qu'elle possède un beau port et une garnison assez considérable, qu'une grande activité règne dans cette localité, située sur la côte méridionale de l'Angleterre, et que ses habitants se vouent principalement au commerce, à l'industrie ou aux professions libérales.

La ville est divisée en deux parties distinctes : l'une, Rockborough sur mer, est habitée et fréquentée par la classe la plus aristocratique des habitants et des baigneurs; elle est fière de sa plage, de son fort, de sa place des manœuvres et de ses casinos.

Le petit Rockborough, qui renferme dans son sein l'arsenal et le chantier maritime, n'est fréquenté que par les classes les moins fashionables du pays; ce sont en général des employés subalternes, des marchands de bestiaux et d'habits; on y voit circuler aussi des marins à moitié gris, tout couverts de l'écume des mers.

En qualité de ville maritime et militaire, en qualité surtout de ville de bains, Rockborough n'a jamais manqué

de docteurs médecins, nous dirons même qu'à l'époque où commence notre histoire, c'est-à-dire il y a environ dix ans, la localité comptait un certain nombre de docteurs fort savants et expérimentés; mais aucun ne jouissait de la haute réputation et de l'universelle popularité du docteur Ford. Riches et pauvres, habitants et étrangers, tous le saluaient comme un véritable Esculape, et sollicitaient vivement les secours de sa science.

Sa maison, située au centre de la ville, était tellement connue, que la plaque de laiton posée sur la porte, et où le nom du docteur était gravé, était presque inutile. Le battant de fer de la sonnette ignorait, pour ainsi dire, le repos, et était agité jour et nuit sans miséricorde.

D'ordinaire, on était sûr de rencontrer son coupé, de couleur sombre, attelé de deux chevaux de race, parcourant les rues de la ville, ou stationnant devant la demeure de ses nombreux malades.

Ce qu'il y avait de plus étonnant dans la popularité du docteur Ford, c'est d'abord qu'elle ne venait point de sa beauté physique, ni de ses manières séduisantes; puis, que ses confrères se joignaient de grand cœur aux louanges de ses malades, enfin que cette popularité n'avait point enorgueilli ni rendu vain le célèbre praticien.

Le docteur Ulrich Ford était un spécimen particulier dans la grande famille des docteurs : il n'amadouait pas ses malades par des flatteries, il ne les terrifiait pas non plus par une voix tonnante; il ne colportait pas de maison en maison les nouvelles du jour, afin de plaire aux dames. Il n'avait pas les yeux noirs et profonds, ni la belle barbe lustrée qui les séduisent. D'où venait donc sa popularité, nous dirons plus, son pouvoir incontesté? Personne, en effet, n'aurait eu la velléité de négliger ses prescriptions. Des patients indociles, qui, avec d'autres médecins, jetaient les pilules dans le feu et les potions par la fenêtre, avalaient religieusement et sans murmurer les médicaments prescrits par le docteur Ford. Des garde-malades qui avaient l'habitude de trancher du docteur en l'absence de l'homme de l'art, et qui aimaient assez agir à leur guise

et faire de l'opposition, devenaient avec lui des modèles de soumission et d'obéissance; enfin, des enfants qui repoussaient verres et cuillers dans lesquels on leur présentait les médicaments, ouvraient doucement leur petite bouche, lorsqu'ils étaient sous le regard doux et ferme du docteur, et lui disaient même: « Merci, docteur Ford », lorsque l'amer breuvage était avalé.

C'était sa haute intelligence, son savoir parfait et solide, qui soumettaient ainsi tous les esprits, depuis les hôtes du salon jusqu'à ceux de la mansarde. Les hommes, les femmes, les enfants, acceptaient comme par instinct son autorité, et ses confrères étaient trop fiers de lui pour en être jaloux. Quant à lui, on pouvait dire sans se tromper qu'il était l'homme le moins vain de son talent, celui qui en parlait et y pensait le moins; et cependant son succès avait été assez rapide et assez complet pour tourner la tête à des hommes même moins ambitieux que lui.

Dix ans auparavant, il était complétement inconnu à Rockborough; maintenant son nom était sur la liste des médecins attachés aux hôpitaux et aux infirmeries de la ville, et il était constamment appelé en consultation hors des limites de la cité. Il y a dix ans, il s'imaginait qu'arriver au sommet de l'échelle comblerait ses vœux; maintenant qu'il avait atteint l'échelon le plus élevé, il était prêt à déclarer que tout est vanité, vanité des vanités.

Toujours calme et bienveillant, mais aussi en apparence froid et indifférent, un œil perspicace devinait qu'il y avait un secret dans la vie du docteur Ford; mais ce secret, nul ne le connaissait, il en était le seul maître.

Nous avons dit qu'Ulrich était inconnu, il y a dix ans, à Rockborough, au point de vue professionnel s'entend; il était, au contraire, personnellement connu d'une manière avantageuse dans cette ville. Ses relations de parenté étaient irréprochables. Sir Lionel Halsted, son oncle maternel, possédait depuis un quart de siècle le domaine héréditaire de Trampton, situé à quelques milles de Rockborough. La famille Halsted, hommes et femmes, se montrait cependant peu fière de son cousin le docteur, dont la mère

avait gravement offensé les personnes de sa classe, en contractant avec M. Ford un mariage taxé de choquante mésalliance; aussi, lorsque, plus tard, Mme veuve Ford engagea son fils à pratiquer à Rockborough dans l'espoir qu'il y serait patronné par son oncle, celui-ci, homme arrogant et orgueilleux de ses richesses, regarda cette démarche plutôt comme une offense que comme un témoignage de considération. « Ma sœur, disait-il, a suffisamment déshonoré la famille en épousant un homme sans nom; pourquoi aggrave-t-elle son offense, en établissant son carabin de fils dans mon voisinage immédiat ?

Cependant, Sir Lionel ne put guère se refuser à recevoir son neveu à Trampton, et le jeune docteur, ainsi que sa mère et sa sœur, firent de fréquentes visites à la famille Halsted, bien que la réception qui les attendait ne fût pas toujours fort cordiale. Cependant, tout alla assez bien, jusqu'au jour où le docteur Ford eut la malencontreuse idée de tomber amoureux de sa cousine Cecilia Halsted, et, chose plus grave, de lui inspirer aussi de l'attachement.

Ulrich Ford était en ce temps-là un jeune homme inexpérimenté et candide; sans être beau, son extérieur était séduisant, enfin il possédait un sérieux et une maturité d'intelligence qui devançaient de beaucoup ses années.

Cecilia Halsted lui paraissait l'idéal parfait de la beauté, de la grâce et de l'amabilité. Il n'était pas riche, mais il possédait des ressources, qu'il avait de grandes chances d'augmenter chaque année; il était même résigné à attendre s'il le fallait. Ulrich fut assez naïf pour s'imaginer que la santé, la jeunesse, l'amour et la patience étaient des qualités qu'on pouvait présenter sur le marché matrimonial, et il alla simplement et franchement plaider sa cause devant sir Lionel.

Celui-ci jeta feu et flamme en apprenant que son neveu avait pu concevoir pareille idée. Quoi! lui, sir Lionel, irait donner sa fille Cecilia, la plus jeune, la plus jolie, la mieux douée de ses filles, à son cousin, à un homme qui débutait dans sa profession, qui n'avait ni nom, ni famille, ni avenir, et qui n'avait aucune chance de gravir l'échelle so-

ciale! Ne savait-on pas qu'il ne donnerait sa fille chérie qu'à un membre de la vieille noblesse? Il ne pouvait comprendre son neveu, pareille audace le confondait; enfin, lorsqu'il vit que la demande en mariage était positive, sir Lionel refusa péremptoirement, et fit clairement comprendre à Ulrich Ford, que moins il viendrait dorénavant à Trampton, mieux cela vaudrait pour tout le monde.

Le vieux gentleman ne sut pas voir le joyau précieux encore caché sous l'enveloppe un peu rude de l'inexpérience, il ne sut pas reconnaître l'étoffe d'un homme distingué et d'un excellent homme dans le jouvenceau qui briguait la main de sa fille, ou, s'il vit tout cela, il préféra détourner ses regards.

Aux yeux de sir Lionel, Ulrich Ford était pauvre et n'avait pas de réputation, raison suffisante pour un refus catégorique. Les amoureux se séparèrent donc, non sans échanger des promesses de constance éternelle et de fidélité inébranlable, dans l'attente d'un changement heureux dans la position d'Ulrich.

Quels sont les mortels qui peuvent prononcer des vœux semblables? Qui peut répondre que, dans un an, les sentiments qu'on éprouve aujourd'hui n'auront subi aucune altération? Notre esprit change comme notre corps : il se développe avec nos forces physiques, atteint sa maturité avec l'épanouissement de nos facultés corporelles, et s'altère et se flétrit, hélas! dans notre automne.

L'amour devrait se contenter de l'heure présente, le sage ne connaît qu'un temps au verbe *aimer*. Ulrich eut de fortes raisons pour apprécier cette vérité. Il dit adieu à sa belle cousine, et l'affaire en serait demeurée là, si tous deux eussent été des jeunes gens ordinaires ; mais tel n'était pas le cas : tous deux faisaient exception, lui dans sa force, elle dans sa faiblesse.

Après la petite aventure romanesque qui avait eu lieu entre leur fille et son cousin, sir Lionel et lady Halsted la surveillèrent de près, dans la crainte d'une seconde édition; Miss Cecilia étant particulièrement facile à influencer, prouva un beau jour le mécontentement

qu'elle éprouvait de cette surveillance, en s'enfuyant pour se marier secrètement avec son maître de dessin, jeune artiste nommé Fleming.

Cet événement fit du bruit et fut le sujet des conversations de la ville et des faubourgs; on disait que sir Lionel, en apprenant l'enlèvement de sa fille, avait levé les mains au ciel, et juré de ne jamais la revoir, ni l'époux qu'elle avait choisi. On répétait partout que lady Halsted avait dit en gémissant qu'elle aurait préféré placer de ses propres mains sa fille dans son cercueil, que de la voir faire jaillir une honte semblable sur la famille; enfin, sir et lady Halsted avaient ordonné à leurs enfants de ne jamais prononcer le nom de Fleming devant eux.

C'était, sans doute, un coup terrible porté à l'orgueil de la famille, une blessure profonde faite à l'honneur paternel; le monde parmi lequel vivait sir Lionel s'en émut grandement, et lui en témoigna emphatiquement sa sympathie; mais il ne vint à l'idée de personne de demander ce qu'éprouvait Ulrich Ford, et comment il supportait la perte de ses illusions, et si pareille question eût été faite, je crois vraiment que la mère et la sœur de notre docteur auraient été fort embarrassées pour y répondre.

Le refus qu'Ulrich Ford avait essuyé de son oncle ne l'avait point engagé à quitter Rockborough; loin de là, notre docteur, sûr de sa force morale, s'était courageusement mis à travailler et son travail porta ses fruits.

Comme il s'était toujours montré sérieux et grave, sa mère et sa sœur n'aperçurent pas, après l'enlèvement de Cecilia, un changement de conduite bien sensible, si ce n'est qu'il redoubla d'ardeur dans l'étude de sa profession, car il estimait les travaux intellectuels comme le meilleur préservatif contre la douleur.

Ulrich Ford aurait-il atteint le renom dont il jouissait, s'il avait obtenu Cecilia, si elle avait occupé à ses côtés la place d'épouse, et si de charmants enfants l'avaient préoccupé? Il faut plutôt croire, alors, qu'il aurait été un homme fort ordinaire.

Les liens de la famille sont sans doute de puissants

motifs pour nous exciter au travail, mais ils causent aussi de grandes distractions; un homme trouve moins de temps pour se livrer à ses spéculations scientifiques, commerciales ou industrielles, lorsqu'une demi-douzaine de petites mains tiraillent le pan de son habit, et qu'un chœur de voix argentines réclame son attention. Dans tous les cas, le chemin d'Ulrich Ford était complétement en dehors de ces tentations, aussi avait-il réussi au-delà de toute attente; mais son cœur trouvait-il sa part dans le bien-être de sa position?

Au moment où commence notre histoire, il y avait à peu près quatorze ans que les événements dont nous venons de parler avaient eu lieu.

Ulrich Ford avait trente-six ans, sa mère était morte peu de temps auparavant, et il vivait avec sa sœur Marcienne. Celle-ci ne lui ressemblait ni au physique, ni au moral, mais elle était la seule personne qui lui fût attachée par les liens du sang.

On peut croire que, pendant les longues années qui s'écoulèrent depuis la triste histoire de Cecilia, notre docteur est resté complétement étranger à la famille Halsted, car sous son apparence froide et tranquille, Ulrich cachait un orgueil et une ambition indomptables. Cette fierté lui avait fait prendre la résolution de ne jamais remettre les pieds à Trampton sans y être formellement invité, et cette ambition lui disait que le jour viendrait où l'on serait heureux de l'appeler, et où la famille serait fière de le reconnaître pour un de ses membres. Au bout de quelques années, il vit que sa fierté et son ambition avaient été clairvoyantes, et que tout arrivait comme il l'avait prévu. Après l'enlèvement de la pauvre Cecilia, et après le mariage de sa seconde fille, Julia, avec lord Vivian, sir Lionel avait fait quelques invitations indirectes à son neveu, qui commençait à se faire un nom dans le monde; mais Ulrich Ford n'avait jamais paru comprendre, et il ne voyait son oncle que lorsque celui-ci venait dans sa propre maison.

Un jour vint, cependant, où lady Halsted envoya au célèbre docteur un billet écrit à la hâte, et par lequel elle lui demandait d'accourir vers son oncle, qui était fort malade, sa goutte étant remontée à l'estomac, et le suppliant de tout tenter, avec les autres médecins, pour sauver la vie de son époux. Ulrich se rendit à cet appel, et sir Lionel revint assez vite à la santé; il attribua sa guérison à l'arrivée opportune de son neveu, et dès lors une trêve fut conclue entre Trampton et Rockborough.

Depuis ce temps, la famille Halsted lui fit l'honneur de n'employer que lui pour médecin, mais le docteur n'en recueillit que l'honneur, et jamais la finance (la rémunération était assez maigre, disaient quelques personnes).

Ulrich Ford n'en murmurait aucunement, et n'en continuait pas moins à médicamenter gratuitement toute la famille; il étendit même son intérêt aux jeunes enfants de lady Otho Vivian, qui passait habituellement l'hiver à Rockborough, tandis que son époux dissipait son temps avec des chanteuses et des danseuses de l'opéra à Paris.

Mais si les nobles parents ignoraient l'ennui de solder une note de médecin à Noël, ils la reconnaissaient en invitant le docteur à tous les grands dîners de cérémonie, dîners qu'il était toujours obligé de quitter au premier service, pour aller donner ses soins à ses nombreux malades.

Ainsi Ulrich avait atteint son but : il traitait d'égal à égal avec l'homme qui l'avait autrefois dédaigneusement repoussé. Il payait la satisfaction qu'en éprouvait son orgueil par l'ennui de faire plusieurs milles, afin de donner son avis sur un rhume de cerveau, sans recevoir pour ses soins d'autre salaire que la satisfaction d'avoir rempli son devoir. Au reste, comme le savaient fort bien les Halsted, et comme ils se le disaient souvent, Ulrich avait assez d'argent et pouvait se passer du leur.

Qu'il eût de l'argent, cela ne faisait aucun doute, mais il paraissait être aussi indifférent à ce sujet, qu'à celui de tous les autres biens de cette terre, car il le dépensait aussi facilement qu'il le gagnait. Dans tous les cas, il ne faisait

pas parade des sommes qu'il employait en charités publiques, et si le docteur Ford donnait à des établissements de charité, c'était toujours secrètement ; son nom ne paraissait jamais sur des listes de souscription ; il aimait mieux donner librement, de la main à la main, et semer ses bienfaits partout où il se rendait. Il refusait toujours de reconnaître le bien qu'il avait fait, et repoussait énergiquement les remerciements qu'on voulait lui adresser.

Le caractère du docteur était fort singulier, et pour ceux qui ne voulaient pas s'arrêter à la surface, et qui voulaient creuser plus avant dans son for intérieur, il présentait un problème presque insoluble. On ne savait ce qu'il aimait ou ce qu'il n'aimait pas, ce qu'il croyait ou ce qu'il ne croyait pas. Il était une énigme vivante pour ses amis, et sa sœur avait renoncé depuis longtemps à s'expliquer sa conduite. Il était, disait-on, un livre fermé dont on avait perdu la clef ; mais ceux qui disaient cela voyaient ses actions sans être assez perspicaces pour en deviner les motifs. Que son historien, qui jouit du privilége de révéler les sentiments ainsi que les faits, essaie de nous montrer toutes les faces de son caractère ; nous pourrons, s'il réussit, résoudre le fameux problème.

II

Le docteur Ford et ses malades.

Il fait nuit, un vent glacé venant de la mer s'engouffre dans les rues de Rockborough, des torrents de pluie tombant obliquement viennent fouetter les croisées des maisons, inonder le visage et les habits des passants, et prouver l'inutilité des parapluies et des waterproofs.

Mais derrière les rideaux de damas cramoisi, abritant la chambre à manger du docteur Ford, tout forme un complet contraste avec la tempête de mars qui fait rage au-dehors.

Cette chambre à manger est de moyenne grandeur, comme l'est, au reste, toute la maison, car Ulrich Ford prétend qu'un grand hôtel, sans une nombreuse famille pour l'habiter, est chose attristante.

Cette maison, d'ailleurs, est admirablement meublée, et tous les objets qu'elle contient, soit pour l'utilité, soit pour l'ornement, sont parfaitement simples, solides et de la meilleure qualité.

On disait généralement que le docteur Ford dépensait des sommes folles pour orner sa résidence, et l'on avait raison en ce sens que, lorsque le docteur s'était mis dans la tête d'acquérir un objet d'art, soit d'ébène, soit de bronze, soit de porcelaine, il l'obtenait coûte que coûte; mais en cela, il était moins poussé par l'amour du luxe, que par son désir de faire preuve de sa puissance et de la force de sa volonté. Il lui aurait été dur d'être battu dans quelle lutte que ce fût; à plus forte raison n'aurait-il pu souffrir d'être vaincu dans une passe d'armes avec un brocanteur.

On se fera une juste idée de la valeur qu'il attachait à ces œuvres d'art, lorsqu'on saura qu'il suffisait d'admirer quelque peu son acquisition pour la voir aussitôt passer de ses mains dans les vôtres. Enfin, on ne pouvait douter que le docteur Ford ne comprît réellement ce qui était beau et artistique, lorsqu'on contemplait les objets qui garnissaient sa demeure.

Ulrich Ford est appuyé dans ce moment contre le manteau de la cheminée; il cause avec son ami Bertram, tout en sirotant son Xérès après le dîner.

Ulrich, sans être ce qu'on appelle un bel homme, attirait néanmoins l'attention, et peu d'étrangers auraient pu passer près de lui sans le remarquer.

Je me demande, par parenthèse, combien de beaux hommes, c'est-à-dire d'hommes remarquables par la pureté des lignes, ont inspiré un amour constant et véritable? Les signes caractéristiques de la force intellectuelle, reflétés sur le visage d'un homme, sont presque incompatibles avec la beauté, et ce que la femme admire le plus

dans l'autre sexe, ce sont les qualités qu'elle ne possède pas. Des yeux doux, et pleins d'une tendre langueur, des traits délicats, des petits pieds mignons, des mains blanches, petites et effilées, sont les armes de guerre de la plus belle moitié du genre humain, et nul homme ne doit empiéter sur le domaine de sa maîtresse. Nous savons tous qu'Adonis et Antinoüs avaient leurs admiratrices, mais je crois, pour ma part, que Jupiter et Mars ont inspiré des passions plus durables.

Une femme me faisait un aveu, dont elle était loin de soupçonner la profonde vérité. « J'aime mon mari, disait-elle, parce que je sais que, s'il le voulait, il pourrait m'écraser, rien qu'avec son petit doigt. »

S'il le voulait ; mais il ne le voulait pas, voilà où réside le charme.

Et quoique les amoureux modernes, ceux du moins qui appartiennent aux classes privilégiées, n'aient pas coutume de faire parade de leurs talents athlétiques en terrassant leurs amantes, le fait qu'ils pourraient le faire et qu'ils ne le font pas, les élève sur le pavoi aux yeux de la femme. Elle a été créée pour la soumission, et l'on a beau entasser argument sur argument, pour prouver qu'elle peut et doit dominer; il n'en reste pas moins acquis qu'elle aime sentir en celui qu'elle a choisi, une volonté supérieure, et une puissance intellectuelle et physique sur laquelle elle puisse s'appuyer, et contre laquelle elle n'ait pas l'idée de résister. Qu'il lui cède souvent, qu'il l'excuse dans son ignorance, qu'il lui pardonne sa folie, qu'il l'épargne dans sa faiblesse, tout cela ne fait qu'ajouter à l'admiration qu'elle ressent pour lui, mais elle aime mieux être écrasée, que de sentir en son époux un être incapable de l'écraser.

Dans tous les cas, Ulrich Ford ne donne à aucune femme le droit de dire : qu'il est trop beau, ou qu'il est trop faible. Sa stature est haute, vigoureuse et souple; il a cet embonpoint qui dénote la santé, et qui convient à son âge; il est vêtu d'une manière élégante, mais exempte de dandysme.

Il a un front large et élevé, plus souvent plissé par le travail de la pensée, qu'uni sous l'influence de l'insouciance; son nez est un peu fort, son menton un peu lourd, sa bouche exprime une grande dose de détermination et de fermeté (quelques personnes disent même qu'elle dénote l'opiniâtreté, mais les gens qui disent cela, n'ont jamais vu cette bouche se détendre et sourire pour recevoir le baiser d'un enfant).

Tout son visage pourrait porter l'empreinte de la sévérité, sans l'expression douce, et même rêveuse, qui se lit dans ses yeux pénétrants et profonds.

Enfin, notre héros est brun, et porte peu de barbe ; son allure digne et son expression sérieuse inspirent de prime abord une grande confiance.

L'ami avec lequel il converse en ce moment forme avec lui le plus parfait contraste. William Bertram avait été d'abord destiné à l'art d'Hippocrate, et était entré au collége en même temps qu'Ulrich Ford; mais il manquait de vigueur, et étant affligé d'un excès de délicatesse, il avait compris qu'il n'était point fait pour l'art de guérir, et s'était tourné vers l'Eglise.

Bertram était grand et mince comme un roseau; ses cheveux étaient noirs, et ses yeux de même couleur avaient trop conservé dans leur éclat et leur malin clignotement la physionomie du joyeux collégien; la bouche n'avait pas pris plus de gravité dans l'expression, et semblait plus prête à rire qu'à débiter une méditation.

William était maintenant recteur à Oxley, petite ville située à quinze ou vingt milles de Rockborough ; mais, comme il avait entretenu ses relations d'amitié avec le docteur, il prenait de temps en temps le chemin de fer et venait surprendre son vieux camarade et passer quelques instants avec lui.

Ses visites étaient toujours inattendues, mais toujours cordialement accueillies, et, le soir dont nous parlons, il était venu, comme de coutume, sans se faire annoncer et avait partagé le dîner du docteur. Le repas terminé, Miss Ford avait laissé les deux amis prendre en tête à tête le vin de dessert.

— Pourquoi, diantre, ne vous mariez-vous pas? Ford, s'écria tout à coup le joyeux ecclésiastique, tout en contemplant son ami appuyé contre le manteau de la cheminée.

Il fallait que Bertram connût bien son ami, pour lui adresser si hardiment pareille question; ses relations de Rockborough se seraient plutôt coupé la langue, que d'aborder un pareil sujet avec un homme aussi réservé que le docteur Ford.

Ulrich éleva son verre de Xérès à hauteur de ses yeux, admira à la faveur de la lampe la couleur ambrée du liquide et le contempla un instant avant de répondre. Peut-être cet examen attentif du breuvage qu'il allait porter à ses lèvres n'avait-il pour motif que le désir de cacher à son ami la rougeur subite que cette question indiscrète avait fait monter à ses joues.

— Je pourrais vous adresser la même question, répondit enfin Ulrich.

— Certainement, et je suis prêt à y répondre. Je me marierais demain, si j'en avais les moyens, mais je crois que la plupart des jeunes demoiselles de notre siècle feraient une triste grimace, si j'allais leur demander de s'établir pour le reste de leur vie à la cure d'Oxley.

— C'est, à mon sens, une habitation très-confortable.

— Oui, pour un célibataire, mais quatre cents livres par année n'est pas un revenu suffisant pour élever une famille, et je n'ai aucune chance d'avancement. Outre cela, je n'ai aucune occasion de rencontrer dans le monde la femme qu'il me faudrait, tandis que vous en voyez des douzaines à Rockborough.

— Eh bien! non, je n'en vois pas seulement une, je n'ai pas le loisir de passer quelques instants dans ce qu'on est convenu d'appeler une *société* à Rockborough.

— Mais parmi vos malades?

— Les médecins n'ont pas coutume de tomber amoureux de leurs jeunes malades; d'abord, ce n'est pas de *règle*, en second lieu, ils les connaissent peut-être un peu trop.

BIBLIOTEKA W TORUNIU UNIWERSYTECKA

— Et cependant, cher Ford, il vous faut une femme.

— Eh ! pourquoi ? quel bénéfice en retirerais-je ? Ma sœur conduit ma maison à mon entière satisfaction.

— Ah ! oui, naturellement, mais enfin, ce n'est pas la même chose que d'avoir une femme à la tête de sa table.

— C'est infiniment mieux, dit en riant le docteur. — Marcienne ne se mêle en rien de mes affaires et se montre toujours disposée à se conformer à mes ordres, tandis qu'une femme voudrait, selon toute probabilité, extorquer mes secrets, et se plaindrait d'être négligée, afin d'absorber toute mon attention.

Un docteur, cher Bertram, qui passe les trois quarts de son temps hors de chez lui, n'a que faire de femme et d'enfants.

— Le monde ne partage pas cette opinion, répliqua son ami. Vous connaissez, sans doute, le préjugé enraciné existant contre les médecins célibataires, je crois même de mon devoir de vous le rappeler; j'ai entendu dire de divers côtés, que si vous vous mariiez, vous verriez votre clientèle s'accroître considérablement.

— Grand merci, mon cher ami, je ne puis suffire à celle que je soigne maintenant. Austin m'a même averti qu'il me faudrait un second aide l'été prochain; voudriez-vous donc m'accabler ?

— Mais enfin, pour sauver les apparences, continua Bertram, il est toujours plus convenable pour un homme d'avoir une femme à lui, que....

— Que de prendre les femmes des autres, répliqua Ulrich, avec un curieux et malin sourire; j'en conviens, et nous sommes parfaitement d'accord sur cela, seulement, voyez-vous, je ne veux ni d'une femme à moi, ni de celles des autres.

En ce moment, le domestique du docteur apporta deux ou trois billets sur un plateau, et murmura quelques mots à l'oreille de son maître. Pendant ce temps, Miss Ford montrait à la porte sa tête de furet.

— Ulrich, dit-elle, êtes-vous disposé à prendre votre café ?

— Oui, Marcienne, certainement, et qu'on nous le serve tout de suite, car on réclame mes soins, et je dois sortir immédiatement.

Le visage de Miss Ford s'allongea quelque peu à l'ouïe de ces paroles, aussi dit-elle, en faisant quelques pas dans la chambre :

— Mais, vous n'allez pas sortir ce soir, la pluie et le vent sont terribles.

— Peu importe, j'y suis obligé. Je n'ai pas besoin, cher Bertram, de m'excuser auprès de vous, si je vous laisse si brusquement; vous savez que c'est le devoir qui commande, je compte d'ailleurs être de retour dans l'espace d'une heure, et reprendre avec vous notre entretien.

— Parfaitement, je ne compte partir qu'à neuf heures.

— Marcienne vous tiendra compagnie pendant mon absence, et vous servira pour régal les cancans de Rockborough.

Wheler, mon pardessus?

Car le docteur avait déjà avalé sa brûlante tasse de café, et se trouvait prêt à partir.

— Oh! mais, Ulrich, vous n'allez pas sortir par ce temps, la grippe, vous le savez, sévit très-fort en ce moment. Ne pourriez-vous pas envoyer M. Austin à votre place?

Le docteur ne lui répondit pas un mot, mais s'enveloppa dans son waterproof, prit son chapeau et sa canne.

— Alors, prenez le coupé, dit plaintivement Miss Marcienne.

— Ah bien! oui, pour faire stationner mes chevaux par la pluie, n'est-ce pas? Cela serait bien imaginé, dit-il avec un mouvement de sourcils significatif.

Adieu, je reviendrai dans une heure, et après cela, Austin se chargera des autres visites. Puis, après avoir donné deux ou trois ordres à son domestique, il sortit de la maison.

— Aussi infatigable au travail que jamais, aussi décidé qu'autrefois à n'en faire qu'à sa tête! s'écria William Bertram, tandis que la porte de la maison se fermait bruyamment sur Ulrich, et que Miss Ford se rapprochait du feu.

— J'ai tâché, Miss Ford, de persuader votre frère de se marier, mais je crains bien qu'il ne soit inébranlable.

Miss Ford ouvrit ses petits yeux noirs et témoigna le plus grand étonnement.

Cette demoiselle offrait, à tous égards, un contraste complet avec le docteur; il était vraiment difficile d'admettre qu'ils fussent unis par des liens de parenté aussi étroits.

Miss Marcienne était une personne aux traits anguleux, à la tête de fouine; ses yeux étaient perçants et sa langue piquante, disait-on ; la seule analogie de caractère qu'elle eût avec son frère était sa fermeté ; mais elle ne possédait pas comme lui la dose d'esprit et de jugement qui empêche la fermeté de dégénérer en obstination.

C'était une femme de premier ordre pour diriger et surveiller des domestiques, découvrir dans les recoins les plus mystérieux les toiles d'araignée les plus microscopiques; c'était une femme qui tenait parfaitement les comptes de ménage. mais ce n'était point une compagne pouvant comprendre votre cœur; elle était incapable surtout d'entretenir en vous la flamme vivifiante des tendres affections.

Elle avait deux ans de plus que le docteur, et, tout en étant très-fière de son frère, elle le craignait extrêmement; aussi la surprise qu'elle éprouva en apprenant l'audace de M. Bertram, n'eut d'équivalent que le déplaisir qu'elle ressentit, en pensant que pareil sujet avait été traité avec son frère. Car la chose que désirait le moins Miss Ford, était de voir une jeune femme s'établir en maîtresse souveraine dans une maison sur laquelle elle avait régné depuis tant d'années.

— Pourquoi avez-vous l'air si stupéfait, Mademoiselle ? dit Bertram, en s'apercevant de l'effet qu'avait produit sa communication, Y a-t-il donc quelque chose de si insolite dans le fait que mon ami Ford pourrait prendre femme un jour ou l'autre ?

— Et que vous en a dit Ulrich ? se contenta de répondre la vieille demoiselle.

— Oh! lui? il a dit que toutes les femmes pouvaient aller se faire pendre, qu'il n'en tournerait pas la main.... Non, il n'a pas dit tout-à-fait cela, ajouta Bertram, en s'apercevant que l'étonnement de son interlocutrice ne faisait que s'accroître; mais il n'envisage certainement pas la chose au même point de vue que moi.

Pouvez-vous, dites-moi, supposer la raison qui le rend si intraitable sur ce chapitre? Pense-t-il toujours à cette vieille histoire? dit M. Bertram, tout en exposant ses pieds au feu de la cheminée, et en prenant un air méditatif.

— Quelle vieille histoire? demanda-t-elle.

— Eh mais! son ancienne inclination pour sa cousine, Miss Halsted.

— Son inclination pour Cecilia Halsted? Ulrich penser toujours à Cecilia Halsted? ou plutôt à Mistress Fleming, comme elle se nomme maintenant? Il faut que vous ayez perdu l'esprit pour dire pareille chose, voilà bientôt quatorze ans que tout cela s'est passé.

— Quarante ans, quatorze ans, quatre ans font peu de différence dans l'esprit de certains hommes, dit pensivement M. Bertram.

Miss Marcienne partit d'un franc éclat de rire.

— Pardonnez-moi, M. Bertram, mais votre idée est si baroque que je ne puis m'empêcher de rire. Il me semble du dernier burlesque de vous entendre parler d'Ulrich comme d'un homme qui a quelque souvenir de ce temps-là. Je ne lui ai pas entendu prononcer une seule fois le nom de cette jeune fille, depuis sa triste escapade; quant à se ronger l'esprit à son sujet, oh! cher, cher Monsieur, vous ne le connaissez pas comme je le connais, pour me dire des choses semblables.

— Je suis satisfait de l'apprendre, répondit assez sèchement Bertram.

— Il met tout son cœur à sa profession, comme c'est son devoir de le faire, reprit Miss Ford, en revêtant l'expression de haute gravité qui convenait au sujet éminemment moral qu'elle traitait, et j'espère qu'il s'écoulera

quelque temps avant que personne vienne s'installer entre sa vocation et lui. Ulrich ne pourrait être plus heureux qu'il ne l'est maintenant, et il pourrait se trouver plus malheureux en changeant son état de célibataire contre celui d'homme marié; telle est mon opinion.

Comme M. Bertram n'avait pas d'argument qu'il pût poliment avancer, il se résigna à changer le thème de la conversation.

Pendant ce temps, le docteur Ford luttait contre le vent et la pluie, et se dirigeait à grands pas vers la demeure de ses patients.

Comme nous l'avons déjà dit, la nuit était froide et sombre, il faisait enfin un de ces temps auxquels on n'aime pas exposer un de ses semblables, à moins qu'il ne s'agisse de cas extrêmes, tels que la mort ou la naissance.

Le docteur Ford savait fort bien que sa course nocturne n'était imposée par aucune de ces graves raisons, et cependant, il ne murmurait pas, même intérieurement, contre les désagrements de sa route, tant il s'était identifié avec la profession de son choix, et tant il était l'esclave dévoué des devoirs qu'elle imposait.

La première maison à laquelle il s'arrêta, était occupée momentanément par sa cousine, lady Otho Vivian, qui lui avait écrit de venir *sans tarder*.

— Eh bien! Julia, dit-il avec douceur en entrant dans le salon, rien de grave, j'espère?

Lady Otho était la sœur qui ressemblait le plus à la pauvre Cecilia, et pour cette raison (bien frivole direz-vous), le docteur Ford s'empressait toujours de se rendre immédiatement à son appel.

— Nous sommes tous vivants, c'est vrai, répondit lady Julia, avec quelque agitation, mais la respiration de la petite est très-embarrassée ce soir, et la bonne vient de m'apprendre que la poitrine de Ronald est couverte d'une forte éruption.

— Allons les voir immédiatement, répondit Ulrich avec bonne humeur, je crains bien que ce détestable temps ne soit défavorable au rhume de la petite, mais une pareille tempête ne saurait durer.

Lady Otho conduisit son cousin dans une nursery improvisée et fort peu confortable ; une grosse pouponne, presque étouffée par son embonpoint, y dormait d'un lourd sommeil, sa respiration était fort difficile, et son petit nez, maltraité par le coriza, faisait entendre une musique d'une harmonie douteuse. Master Ronald, qui par le fait de son éruption n'avait pas encore été mis au lit, était assis près du feu et enveloppé dans une couverture. Le petit bonhomme se donnait l'air dramatique de quelqu'un qui se trouve sur le point de tomber dangereusement malade.

— La petite paraît mieux qu'elle ne l'était tout à l'heure, dit la jeune mère, en se penchant anxieusement sur le lit de la petite malade. La respiration de la pauvre enfant était si pénible, qu'elle nous a tout à fait alarmées; n'est-ce pas, bonne? J'espère bien qu'elle n'aura pas une inflammation de la poitrine ou des poumons?

Le docteur resta pendant quelques secondes silencieux et immobile auprès de l'enfant, et la considéra attentivement.

— Rien de si grave, Julia, vous pouvez être tranquille; l'enfant a un gros rhume, rien de plus, enveloppez-la bien, et qu'elle ne prenne pas l'air d'ici à quelques jours.

A présent, mon ami Ronald, à nous deux; voyons, qu'avez-vous, mon beau garçon?

Tous les enfants aimaient le docteur Ford, et Ronald ne faisait point exception à la règle générale; aussi le petit bonhomme descendit-il prestement des genoux de sa bonne, pour venir s'élancer dans les bras que lui tendait son cousin.

— C'est une éruption, s'il vous plait, Monsieur, voyez, la poitrine et les bras sont couverts de rougeurs, dit la bonne en reprenant l'enfant, et en rabattant sa petite chemise, pour faire constater au docteur la présence des taches rouges.

Milady et moi, Monsieur, avons pensé que peut-être la scarlatine... mais la bonne, lisant dans les yeux du docteur une évidente protestation contre la conjecture qu'elle émettait, s'arrêta court dans son exposition.

— Remettez-lui sa chemise, et faites le coucher immédiatement, dit tranquillement le docteur; l'enfant a mangé quelque chose qui ne lui convient pas; il sera complétement rétabli demain.

Ainsi, votre père et votre mère sont revenus de Londres, Julia, ajouta-t-il, comme il se préparait à descendre au salon avec lady Otho. J'ai vu le cocher aujourd'hui à Rockborough.

— Oui, ils sont revenus avant-hier, répondit-elle (elle semblait avoir complétement oublié de remercier son cousin, pour le dérangement inutile qu'elle lui avait causé).

Wilfred et Archi sont tous deux revenus avec eux. Ah! mais, pendant que j'y pense, avez-vous entendu dire que papa ait encore reçu une lettre de Cecilia?

— Je n'en ai pas entendu parler, répondit le docteur, descendant l'escalier derrière sa cousine; et chacun des mots de cette courte phrase tomba de ses lèvres aussi distinctement, et avec autant de sonorité que si ces paroles eussent été frappées sur l'airain. Un observateur attentif aurait pu voir la bouche du docteur prendre son expression la plus sévère, lorsqu'il prononça ces quelques mots; mais lady Otho n'était pas une observatrice très-perspicace, elle marchait devant son cousin.

— Eh bien! il en a reçu une lettre qui l'a excessivement ennuyé, car Cecilia prend le ton d'une personne lésée et offensée, et menace de faire connaître la conduite que mon père a tenue à son égard, depuis qu'elle est mariée; ce qui est absurde, vous en conviendrez; et ce ton-là, naturellement, exaspère beaucoup mon père. Je suis presque sûre qu'une lettre semblable arrêtera complétement les intentions secourables que mon père aurait pu concevoir.

— Est-elle donc dans le besoin?

— Comment pourrait-il en être autrement? Vous savez bien que les Fleming n'ont jamais eu de revenus.

— Et de quelle localité cette lettre est-elle datée?

Ulrich formula cette question d'un air de suprême indifférence; du moins, Julia, qui dans ce moment était

assise en face de lui, ne vit sur sa figure aucune trace d'émotion.

— Je ne saurais en vérité vous le dire, répondit-elle, bien que maman m'ait dit le nom de cette localité; il s'agit, je crois, d'un petit village de pêcheurs, où elle s'est retirée depuis le jour où son indigne époux l'a abandonnée.

Je ne puis comprendre pourquoi elle continue à résider dans ce pays perdu, à moins que le manque d'argent, ou son état maladif ne l'empêchent de quitter ce misérable endroit. Tout cela est bien triste, cher cousin.

— Sans doute, répondit Ulrich, en se préparant à prendre congé de sa cousine.

— Papa aurait été mieux inspiré, s'il avait été plus traitable à votre égard, n'est-ce pas?

Il n'aurait pas dû, par amour pour Cecilia et par amitié pour vous, repousser votre demande, dit en riant Julia, tout en se penchant sur la balustrade, afin d'éclairer les pas de son cousin dans le vestibule.

Allons, bonsoir, reprit-elle, et si la petite n'est pas mieux demain, je vous le ferai savoir.

La porte du vestibule s'ouvrit de nouveau, et le docteur se retrouva encore en butte à la tempête.

La maison vers laquelle se dirige ensuite M. Ford est complétement différente de celle qu'habite temporairement lady Otho Vivian. C'est un vaste hôtel, dont la façade principale est ornée d'un portique élégant et spacieux, un perron large et majestueux conduit à la porte de la maison; le docteur en gravit les degrés, et fait connaître sa venue par un coup de marteau sonore; alors un domestique vient aussitôt ouvrir la porte, tandis qu'un second valet s'avance pour le débarrasser de son pardessus mouillé, et qu'un troisième se prépare à le conduire au premier étage.

Cet hôtel appartient à M. Beauclerc, homme fort riche et estimé. Mais nul n'est parfaitement heureux dans ce monde, et ce millionnaire ne fait point exception à la règle générale; il n'a qu'une fille, et cette fille a perdu depuis quelque temps la santé et la gaîté naturelle à son âge.

Le docteur Ford rencontra le pauvre père au haut de l'escalier du premier étage; celui-ci le pria d'entrer avec lui dans une chambre latérale, avant d'aller visiter sa pauvre fille.

— Mon cher docteur, pourquoi donc êtes-vous resté si longtemps sans venir voir Miss Beauclerc ? Voici trois jours que nous vous attendons, mais l'état de ma pauvre fille nous a tellement alarmés ce soir, que je me suis vu contraint de vous faire appeler, tout en regrettant de vous exposer à ce temps affreux.

— Peu m'importe le mauvais temps, répondit tranquillement le docteur, je suis seulement fort affligé d'apprendre que mes soins soient nécessaires. Je n'avais aucune idée qu'ils dussent être sitôt requis, la dernière fois que je vis Miss Beauclerc.

— Mais vous devriez la voir tous les jours, docteur, plutôt deux fois qu'une, son état est si variable.

Ulrich devint fort grave.

— Si je le trouvais nécessaire, Monsieur, je viendrais voir votre fille deux fois par jour, mais je puis vous assurer qu'il n'y a pas péril en la demeure; d'ailleurs, mon temps est tellement occupé, que...

— Je sais fort bien qu'il est précieux, interrompit M. Beauclerc; mais docteur, excusez-moi, si je vous dis que la question d'argent n'est rien pour moi, et que la santé de ma fille est tout.

— Si je pouvais la guérir par de constantes visites, je les lui ferais, Monsieur, fussiez-vous l'homme le plus pauvre de Rockborough, répondit le docteur. Mais puis-je vous demander quels sont les symptômes qui vous ont tant alarmé ?

— Elle semblait si bien la dernière fois que vous êtes venu, répondit le pauvre père, mais depuis ce moment, elle a eu des crises de nerfs chaque jour, et cela généralement une heure ou deux après l'instant où vous nous faites habituellement votre visite; nous n'avons pu, ni hier, ni aujourd'hui, la persuader de prendre quelque aliment un peu substantiel, elle n'a fait que gémir et pleurer toute la journée; sa mère est dans le désespoir.

— Je verrai Miss Beauclerc si vous le désirez, dit assez sèchement le docteur Ford; mais tout en disant cela, il ne paraissait pas se soucier le moins du monde de cette visite.

La maladie de Miss Beauclerc était une des maladies les plus déplaisantes et les plus désolantes à traiter, car elle était plus morale que physique.

Ulrich Ford avait deviné la source du mal, mais ses sentiments d'honneur lui défendaient de la révéler à qui que ce fût.

— Le changement d'air et de résidence fera plus de bien à votre fille qu'aucune de mes prescriptions. Il faut lui faire quitter Rockborough, ajouta-t-il, tout en gravissant les degrés qui conduisaient à l'appartement de la malade.

— Je le désire aussi, mais Emilie est extrêmement opposée à ce projet; parlez-lui, docteur, et démontrez-lui que cela lui fera du bien.

Ils entrèrent enfin dans une élégante chambre à coucher, où une jolie fille de dix-neuf ans, vêtue d'une robe de chambre en cachemire blanc, était étendue sur un canapé, près duquel se tenait une dame qui évidemment était sa mère.

Le docteur salua Mme Beauclerc, puis ayant entendu de sa bouche une seconde édition des symptômes de la jeune personne, il s'approcha du sopha et se mit à tâter le pouls de la malade.

La pression des doigts du docteur fit monter et descendre le pouls d'une manière désordonnée, mais Ulrich abandonna bientôt le poignet, remit tranquillement sa montre dans sa poche de gilet, et tourna son calme et ferme regard vers Miss Beauclerc. Il vit qu'elle s'était mise sur son séant, et que la pauvre fille, les joues en feu et les lèvres entr'ouvertes, le regardait fixement, comme si des paroles qu'il allait prononcer dépendait ou sa vie ou sa mort.

La physionomie d'Ulrich resta impassible en rencontrant ce regard si rempli d'anxiété, et sur son visage calme et sévère, il ne passa pas même une expression de pitié.

Je crois même qu'il n'en ressentit aucune, car nous sommes tous les mêmes ; hommes et femmes, nous n'éprouvons aucune sympathie pour les sentiments auxquels nous ne pouvons répondre.

— Je vais vous prescrire un autre traitement, Miss Beauclerc, celui que vous avez suivi jusqu'à présent n'étant pas efficace. J'ai parlé à votre père, et lui ai donné le conseil de vous faire quitter Rockborough pour quelque temps.

— Oh ! non, s'écria la jeune fille, en joignant fébrilement les mains. Ne m'éloignez pas de Rockborough, ce serait ma mort, oui, en vérité, ce serait ma mort. Laissez-moi rester ici, je serai sage, je prendrai mes toniques et je ferai tout ce que vous me prescrirez; seulement, ne m'éloignez pas de Rockborough.

— C'est cependant ce qui lui convient le mieux, dit tranquillement Ulrich, en se tournant vers la mère.

Oui, en vérité, c'est même, selon moi, la seule chose qu'on doive faire.

Vous ne devez pas consulter Miss Beauclerc en cela ; d'ailleurs, je suis persuadé que dans peu elle sera parfaitement d'accord avec vous.

— Je ne veux pas m'en aller, dit en sanglotant spasmodiquement la pauvre jeune fille.

Je ne veux pas être envoyée loin de Rockborough ; vous êtes cruel, vous êtes méchant; personne ne se soucie de moi; il importe peu que je meure ou que je vive.

— Oh ! Emilie, ma chérie, comment pouvez-vous dire des choses semblables, lorsque vous savez que votre père et moi n'avons d'autre souci que de vous rendre la santé et d'assurer votre bonheur.

— Et ces deux buts seront également atteints par le traitement que je vous conseille, dit Ulrich en se levant. Bonsoir Madame; continuez les toniques et les douches. Bonsoir Mademoiselle.

Mais la jeune fille, dont la figure inondée de larmes était maintenant ensevelie dans ses oreillers, ne voulut ni lui répondre, ni le regarder.

— Vous viendrez demain, n'est-ce pas ? dit anxieusement la mère.

— Je ne le crois pas. Je vous assure que Miss Beauclerc n'a pas besoin de mes soins. En attendant, j'aimerais dire quelques mots à Monsieur sur ce sujet.

Le père attendait fièvreusement derrière la porte, l'issue de la visite.

— Eh bien ! docteur, qu'en pensez-vous ? dit-il en le voyant.

— Ce que j'en ai toujours pensé, il n'y a rien de grave, et le changement d'air rétablira promptement votre fille. Suivez mon avis, Monsieur Beauclerc, conduisez Mademoiselle et Madame en Suisse, en Allemagne ou en Italie, pendant six mois ou une année, et vous nous ramènerez Miss Beauclerc fraîche comme une rose, et de plus, débarrassée de ses folles imaginations. Elle se croit malade et elle finira par le devenir. Quant à lui faire des visites, c'est, voyez-vous, comme si je prenais de l'argent dans votre poche, pour le mettre dans la mienne, et c'est une chose que je ne puis faire plus longtemps, ma conscience s'y refuse.

— Merci, docteur, dit M. Beauclerc, en serrant fortement la main d'Ulrich Ford; vous vous êtes montré véritablement notre ami, et je m'en souviendrai toute ma vie.

—Je ne me suis jamais montré plus véritablement votre ami qu'en ce moment, et lorsque je vous dis d'emmener votre fille, faites-le, si vous attachez quelque prix à son bien-être.

— Je le ferai. Je vais tenir conseil cette nuit même avec sa mère, et prendre tous nos arrangements pour partir le plus promptement possible. Bonne nuit, docteur; puis après lui avoir encore donné une cordiale poignée de main, M. Beauclerc laissa partir Ulrich.

Eut-il, en sortant de cette visite, la satisfaction intérieure que donne la conscience lorsqu'on accomplit une bonne action, et se trouva-t-il heureux d'avoir eu la force de remplir son devoir et d'avoir chassé la tentation qui

s'offrait sur son chemin ? (Car n'est-ce point une terrible tentation pour un homme, d'être aimé spontanément par une jeune et jolie femme?)

Non, il n'éprouvait rien de tout cela, les sentiments romanesques et lui avaient fait divorce, il avait soigneusement étouffé dans son cœur tout amour naissant, et il croyait sincèrement que ce sentiment, si longtemps vivace, était complétement mort en lui. Il se contenta donc d'enfoncer son chapeau sur sa tête, afin que le vent ne le lui ravît point, et se demanda pourquoi cette jeune fille l'avait pris pour objet de son amour, et n'avait pas fait tomber son choix sur le pasteur de la paroisse, ou sur l'intendant de son père; sa fantaisie de malade aurait pu, dans ce cas, être plus aisément satisfaite.

III

Une dépêche télégraphique.

La demeure vers laquelle le docteur porta ensuite ses pas était infiniment plus modeste que les deux maisons qu'il venait de quitter; c'était une construction assez mesquine, quoique d'apparence respectable. Elle faisait partie d'une longue rangée de maisons qui se servaient mutuellement de support, comme c'est souvent le cas dans les villes situées au bord de la mer. Le docteur laissa retomber doucement le marteau de la porte, et cet appel si discret fut aussitôt reconnu par la maîtresse de la maison, qui vint immédiatement ouvrir la porte.

C'était une vieille demoiselle aux traits saillants et raboteux, et à la charpente osseuse; mais sur cette figure taillée à grands coups de hache, l'affection et l'anxiété avaient répandu des teintes adoucissantes.

— Oh! docteur Ford, je savais que c'était vous. Je lui

ai tout avoué, je n'ai pu faire autrement, elle m'a questionné d'une manière si directe.

— C'est fâcheux, répondit-il avec calme, tout en se débarrassant de ses vêtements mouillés. Je croyais vous avoir particulièrement recommandé d'éviter tout ce qui pourrait lui donner de l'émotion.

— C'est vrai, mais que pouvais-je faire? Elle m'a regardée fixement ce soir, comme je lui donnais sa tasse de thé et m'a dit à brûle-pourpoint :

Lottie, dites-moi la vérité, je vais mourir, n'est-ce pas? Je ne lui avais jamais dit un mensonge, M. le docteur, devais-je lui en faire un au moment où nous allions nous séparer? Oh! dites, je ne le pouvais point, n'est-ce pas? Pauvre Annie!

Ils entrèrent ensemble dans un petit salon, un triste et maigre petit salon, dont le parquet était recouvert d'un tapis de bure rouge et vert, et dont les chaises étaient rembourrées de crin noir; sur le manteau de la cheminée étaient étalés des coquillages; mais, si misérable que fût cette pièce, elle prenait en ce moment un caractère sacré : c'était le sanctuaire de la douleur.

— Vous ne croyez cependant pas que cela lui fera du mal? continua anxieusement Miss Warren, que cela hâtera sa.... la fin de.... et la voix ordinairement rude de la pauvre demoiselle s'était convertie en un faible murmure.

Ulrich Ford pressa sympathiquement les mains de la pauvre fille dans les siennes.

— Non, non, dit-il, vous pouvez vous consoler, en pensant que rien ne pourrait prolonger sa vie au-delà d'un jour ou deux.

Triste consolation, vraiment, que donnait-là le docteur Ford; il dut s'apercevoir de sa bévue, dès qu'il eut prononcé la phrase; car la pauvre demoiselle, exténuée, affaiblie par les veilles, se laissa tomber à genoux près d'une chétive petite table, et pleura convulsivement, tout en se voilant la face avec ses mains maigres et osseuses.

Il attendit patiemment, comme s'il eût été auprès d'une

sœur ou d'une vieille amie; puis, quand cet accès de pleurs fut en quelque sorte apaisé, il lui posa doucement la main sur l'épaule et lui dit :

— Venez, Miss Warren, souvenez-vous qu'elle a encore besoin de vous, et que vous n'aurez après que trop de temps pour vous livrer à votre chagrin.

Il ne pouvait pas employer d'argument plus persuasif, vis-à-vis de la femme avec laquelle il se trouvait. Miss Warren l'entendit, se leva, essuya ses yeux, rajusta son bonnet sur ses cheveux gris, et se prépara à conduire le docteur vers le lit de la malade.

— Comment a-t-elle reçu votre communication? lui demanda-t-il à voix basse, tout en gravissant les degrés roides et étroits qui conduisaient au premier étage.

— Elle l'a reçue comme un ange, répliqua Miss Warren. Oh! M. Ford, si vous l'aviez entendue parler, vous auriez vu qu'il y a vraiment de la foi dans ce monde. Mais je suis sûre qu'elle vous en parlera.

En effet, les premiers mots que la malade adressa au docteur justifièrent les prévisions de Miss Warren.

— Docteur, pourquoi redoutiez-vous de me dire la vérité? Elle m'aurait cependant aidée à supporter plus courageusement ma longue maladie. J'ai été bien impatiente, bien indignement impatiente, et cependant je gravissais le pénible sentier qui conduit à l'éternelle paix, à l'éternelle félicité. Oh! combien Dieu est bon!

— Je suis heureux que vous le preniez ainsi, dit le docteur Ford, tout en comptant les rapides pulsations d'un pouls qui devenait de plus en plus faible. Les communications de ce genre ont souvent pour effet d'empirer l'état des malades, c'est pourquoi je craignais de vous la faire.

— Ah! les gens qu'elles terrifient n'ont donc point d'espérance au-delà du tombeau; pauvres, pauvres créatures! Elles ne sont pas de celles qui regardent la mort comme le seuil de la vie éternelle.

— Permettez, miss Warren; je dois vous défendre de vous agiter ainsi, dit gravement Ulrich; vous empirez votre état et vous affligez votre sœur, ce qui n'est certes pas votre intention.

— Pauvre, pauvre Lottie! dit la malade, et les deux vieilles demoiselles s'embrassèrent aussi chaleureusement que si elles eussent été encore des jeunes filles. Pauvre Lottie, je lui ai causé bien de la fatigue dernièrement. Je tâcherai d'être patiente. Mais, docteur, comment puis-je me défendre d'une certaine animation? Réfléchissez à ce qu'on doit sentir, lorsqu'on est certaine que, dans quelques heures, on ira se présenter devant notre Seigneur, devant celui qui a donné sa vie pour nous; qu'on ira bientôt s'agenouiller à ses pieds et le prier de croire qu'on s'est efforcé de l'aimer comme il veut être aimé. Oh! il me semble que je ne puis attendre plus longtemps. Oh! Seigneur Jésus! viens vite, délivre-moi. — Mais en entendant les sanglots étouffés de sa sœur, qui pleurait derrière les rideaux du lit, la mourante fut rappelée sur la terre.

— Ah! chère Lottie, c'est triste de te laisser seule en ce monde; mais souviens-toi, chérie, que ce n'est que pour peu de temps. Docteur, docteur, vous avez vu mourir bien des personnes, dites-lui qu'elle ne doit pas pleurer, comme ceux qui n'ont pas d'espérance; si je m'en vais, je ne lui enlève pas pour cela la présence de son Sauveur, car il est tout en tous.

Elle laissa retomber sa tête sur ses oreillers, épuisée qu'elle était d'avoir autant parlé; elle attendait, néanmoins, impatiemment la réponse du docteur, qui ne prononça pas, hélas! une parole. Ulrich Ford avait l'air de sympathiser, et sympathisait, en effet, vivement, avec le chagrin dont il était témoin, mais il n'essaya pas de donner à la survivante la consolation que demandait la malade. Sa voix, cependant, était encore plus douce que de coutume, lorsqu'il répondit :

— Je suis sûr que votre sœur reconnaîtra que ce qui arrive est pour le mieux. En attendant, elle est occupée à vous donner ses soins, et elle sera courageuse pour l'amour de vous. Quant à vous, chère demoiselle, je vais vous envoyer un calmant, que vous me promettrez de prendre, car vous avez toutes deux besoin de repos.

— Oh! non, pas moi, dit la mourante d'un air triom.

phant. Je serai bientôt là où il n'y a plus ni fatigue, ni chagrin, ni maladie; que me fait un peu d'insomnie, maintenant? Mais je prendrai le breuvage, à cause d'elle, docteur; oui, par affection pour Lottie.

— Je suis persuadé que vous le ferez, lui dit-il tout bas en se penchant vers elle pour échanger un mutuel adieu. Puis il sortit et descendit à tâtons l'étroit et sombre escalier.

— N'avais-je pas raison? dit derrière lui une voix pleine de larmes. Sa foi et sa résignation ne sont-elles pas sublimes? Oh! docteur Ford, puissions-nous, à notre dernière heure, sentir déjà les joies célestes. Prions Dieu qu'il en soit ainsi.

Mais Ulrich répondit seulement :

— Je vous enverrai la potion calmante aussitôt que je le pourrai; il dépend de vous qu'elle la prenne. Bonne nuit.

Il retournait tout droit chez lui, lorsque, passant par une rue borgne, il se vit accoster par une Irlandaise, qui venait de sortir précipitamment d'une petite boutique d'épicier.

— Pour sûr, c'est bien vous, dit la pauvre femme en le saisissant par la manche de son pardessus. Je savais bien que je ne pouvais me tromper. A présent, mon bon monsieur le docteur, entrez un petit moment pour dire un mot de consolation à la pauvre Biddy, car elle n'a fait que vous demander toute cette soirée.

Il s'arrêta aussitôt, bien qu'il désirât vivement se retrouver auprès de son feu; puis, inclinant sa haute stature, il passa par la porte basse et noire qui donnait accès à la boutique, traversa le magasin, et se trouva bientôt dans une sale petite chambre, située sur la cour.

— Eh bien! Biddy, comment est l'enfant? dit le docteur en s'adressant à une jeune femme qui pleurait amèrement en imprimant à son corps un balancement d'arrière en avant, la pauvre affligée étant assise devant un misérable feu de bois.

— Oh! docteur, il est allé à son repos, voilà de cela deux heures; mon pauvre cœur est brisé. En disant cela, la

pauvre femme voila son visage de son tablier, et recommença à pleurer plus fort et plus convulsivement que jamais.

— Mort? répliqua le docteur. Je suis, en vérité, désolé de l'apprendre. Pourquoi n'êtes-vous pas venue m'avertir? Je serais venu voir l'enfant.

Il parlait alors à la femme qui l'avait arrêté au passage, et qui l'avait suivi jusque dans la chambre de la pauvre mère.

— Pour sûr, docteur, vous n'auriez pas voulu que des petites gens comme nous allassent déranger un beau monsieur comme vous et le fissent sortir par cet horrible temps, et tout cela pour voir l'enfant d'un pauvre homme.

— Vous auriez dû faire ce que je vous avais recommandé, dit Ulrich avec sévérité; mes derniers ordres étaient qu'on vînt me chercher s'il survenait quelque changement.

— Ça, c'est vrai, mais nous n'avons point vu de changement; il n'en est survenu qu'une demi-heure avant que ce pauvre chéri fût sur le point de nous quitter, et alors vous n'auriez pas voulu qu'il fût laissé tout seulet, n'est-ce pas?

— Oh! là, là! gémit la pauvre mère; c'est donc bien vrai, il n'est plus; je ne reverrai plus mon pauvre petit Brian. Oh! docteur, j'aurais aimé que vous eussiez été ici, rien que pour voir ses yeux, qui me disaient *maman*, aussi clairement que sa jolie petite langue me le prononçait autrefois. Oh! vous ne l'auriez jamais oublié; jamais, jamais.

— Courage, courage, dit l'autre femme en passant doucement sa main sur la tête de la pauvre Biddy. Croyez-vous que les autres ne sentent pas votre chagrin? La sainte Mère de Dieu ne vous voit-elle pas toujours et ne pleure-t-elle pas avec vous, et autant que vous? Tous les saints et tous les anges du paradis ne partagent-ils pas votre chagrin? Parlez-lui un peu, docteur, je ne sais pas dire ces sortes de choses, je suis trop ignorante pour cela; mais vous, qui êtes un monsieur éduqué, comme il y en a peu,

vous devez en savoir long sur tout ça. Dites à cette pauvre créature qu'elle reverra un jour son garçon; dites-lui un mot de consolation, mon bon monsieur; il sera mieux reçu de votre bouche que de la mienne.

— Ce n'est guère le moment, dit Ulrich à voix basse.

— Guère le moment, répéta-t-elle tout haut; guère le moment de dire à cette pauvre mère que tous les bienheureux habitants du paradis sentent son chagrin, qu'ils lui gardent son petit Brian, qu'il est sain et sauf entre leurs mains, et qu'ils le lui redonneront lorsqu'elle retournera vers lui. Et ce sera encore plus vite que nous ne le pensons, le temps passe vite pour nous tous. C'est un fait, voyez-vous.

Ce dernier argument sembla persuader la pauvre mère, car elle pleura moins violemment et laissa reposer sa pauvre tête fatiguée sur l'épaule de sa bonne et chaleureuse amie.

Le docteur se leva pour partir; son cœur saignait en voyant ce violent chagrin, mais il n'avait que des consolations matérielles à donner, il le sentait avec amertume et trouvait que sa place n'était plus auprès de cette affligée; il ne pouvait plus lui faire de bien, car il ne pouvait faire revenir son enfant à la vie. Il lui glissa une pièce d'or dans la main, et lui dit de se rappeler qu'elle avait un autre enfant, pour lequel elle devait reprendre courage; puis il se déroba à la hâte aux témoignages de reconnaissance des deux femmes, comme un homme honteux de recevoir des remerciements immérités.

Tout en se dirigeant vers sa demeure, Ulrich Ford réfléchissait à ce qu'il venait de voir; il était pensif, mais il n'était pas plus triste que de coutume, car les scènes dont il avait été témoin lui étaient, hélas! familières.

Mais que croyait donc cet homme, que désirait-il, qu'espérait-il? Quelles étaient ses pensées concernant le passé, le présent ou l'avenir? Les souvenirs, l'affection, la religion, la mort, ne semblaient produire aucun effet sur lui.

Etait-il donc vrai, comme le disaient ses amis, que tout sentiment fût mort en son cœur et qu'il n'y eût plus de

vivant en lui que son amour pour sa profession? Ce sont autant de questions auxquelles le temps et les circonstances répondront. Lorsqu'il atteignit sa demeure, sa porte lui fut ouverte par son serviteur particulier, Wheler, qui, en même temps, lui remit silencieusement les lettres qui étaient arrivées pendant son absence.

Pourquoi donc les valets des docteurs et des dentistes sont-ils tous taillés sur le même modèle, quelque chose qui tient le milieu entre le pleureur aux pompes funèbres et le Littimer de Dickens? Sont-ils nés et dressés pour l'emploi, ou bien les choisit-on d'après une physionomie pleine d'heureuses promesses, et les élève-t-on d'après une sévère et stricte méthode, pour les initier plus tard aux mystères du cabinet de consultation, et à ceux plus terribles encore de la salle d'opérations? Leurs physionomies peuvent offrir de légères différences, mais leurs manières sont toutes stéréotypées sur le même modèle, ils ne forment tous qu'un seul et même individu.

Remarquez comme ce familier du docteur vous ouvre doucement et discrètement la porte, comme il excite votre confiance, en vous demandant tout bas si vous avez pris rendez-vous avec son maître; puis, comme il vous ouvre respectueusement la salle d'attente, lorsqu'il est pleinement convaincu qu'il n'y a rien d'illégal dans votre admission.

Dans cette triste et lugubre salle d'attente, sont rangés le long du mur vos compagnons d'infortune, tristes victimes vouées au supplice et attendant avec une morne résignation que l'heure fatale soit arrivée. Au milieu de la pièce se trouve une table, couverte de divers numéros du *Punch* et autres journaux semblables. Le familier reparaît; alors, vous imaginant follement que vous serez admis avant votre tour, vous vous levez avec vivacité, mais vous êtes immédiatement arrêté dans votre élan intempestif par un regard imposant, qui exprime en même temps la surprise et la désapprobation.

Tout en vous réprimant de la sorte, le familier fait respectueusement entrer l'heureux mortel dont l'épreuve est terminée.

Puis, avec quelle onction, quelle respectueuse compassion, ce personnage ne vous reconduit-il pas, lorsque vous avez consulté l'oracle; il semble alors vous dire qu'il connaît votre mécanisme intérieur presque aussi bien que son maître, et paraît vous plaindre sincèrement d'être en aussi mauvais état.

Wheler n'était point une exception à cette règle; il était silencieux, roide et solennel; chaque jour semblait être pour lui un jour de funérailles, et chaque malade consultant une personne condamnée. Ses intentions étaient bonnes, sans aucun doute; il s'était efforcé de mettre ses manières en rapport avec sa position, mais je vous le demande, si un homme nouvellement arrivé à Rockborough, c'est-à-dire ignorant complétement la haute réputation du docteur, s'était avisé de juger du savoir du maître par la physionomie du valet, n'aurait-il pas été effrayé par cette figure de croque-mort, et n'aurait-il pas conclu que le docteur fournissait un contingent trop considérable à l'impitoyable nocher?

Le docteur prit les lettres qui lui étaient si respectueusement présentées, et les tenant réunies dans sa main, donna l'ordre de se rendre chez M. Austin, pour le prier de venir lui parler; puis il passa vivement dans la salle à manger, en s'écriant :

— Enfin, me voici, et, comme vous le voyez, je n'ai guère mis plus de temps à mes visites que je ne vous l'avais annoncé. Faites-nous donner quelque chose de chaud, Marcienne, et dites à Wheler qu'il nous apporte des cigares. Je suppose qu'elle n'a pas eu l'idée de vous en faire donner un seul. Oh! que les femmes sont insouciantes!

— Mais, en vérité, Ulrich, comment voulez-vous que je pense à ces choses-là, dit-elle d'un air de reproche en quittant la chambre.

Le docteur jeta ses lettres sur la table et s'approcha du feu qui pétillait dans l'âtre.

— La nuit est bien froide, Bertram, remarqua-t-il tout en frissonnant et en exposant ses mains transies à la chaleur du feu. Il y a longtemps que je n'ai senti de vent

plus glacial, mais j'espère qu'il tombera bientôt ou que la pluie cessera, car le thermomètre continue à descendre.

— Vous ne sortirez pas ce soir, je pense?

— Oh! non, pas moi, dit-il gaiement; je crois avoir fait amplement ma besogne aujourd'hui; je vais envoyer M. Austin chez les malades qui demandent encore nos conseils aujourd'hui, quoique je sois vraiment fâché de faire sortir le pauvre garçon.

En disant ces mots, il se retourna vers la table, et prit les deux ou trois billets qu'il venait d'y jeter. Ses yeux discernèrent dans le nombre une longue enveloppe bleue, portant sur sa face principale ces mots imprimés : *Par télégraphe*. Alors, fronçant fortement le sourcil, il fit sauter immédiatement le cachet et se mit à lire.

Bertram avait remarqué le regard, et se mit à observer attentivement son ami, pour tâcher de découvrir la cause de son déplaisir; il fut encore plus surpris lorsqu'il vit cette légère expression de contrariété se changer en une physionomie froide, dure et sévère, expression qu'il n'avait jamais vue sur le visage d'Ulrich Ford depuis qu'il était lié avec lui.

Le front large et développé d'Ulrich se sillonna de rides profondes, ses yeux, ordinairement si doux, se couvrirent d'un sombre nuage, et ses lèvres se contractèrent comme celles d'un homme qui s'efforce d'endurer une cruelle torture de corps ou d'esprit. Mais Bertram avait à peine eu le temps de s'avouer la surprise qu'il éprouvait en remarquant cette expression insolite, que la physionomie avait déjà changé.

Le sentiment d'humeur qui s'était réflété sur la figure de son ami, avait été conquis et dompté, et le docteur, revenant à lui-même, était plus que jamais l'homme d'action et de résolution. Il tira d'une main le cordon de la sonnette, et de l'autre saisit un Bradshaw sur la table placée près de lui; puis, ayant trouvé ce qu'il cherchait dans les pages qu'il avait consultées, il se mit à examiner le contenu des autres billets qu'il avait reçus.

Wheler et miss Ford rentrèrent ensemble dans la chambre.

— Wheler! envoyez chercher un cab, pour me conduire immédiatement à la station, et faites mon sac de nuit. J'ai reçu une dépêche d'après laquelle mes soins sont requis sans retard, je ne reviendrai que demain matin. Avez-vous envoyé chercher M. Austin? Envoyez encore le groom chez lui, pour qu'il vienne à l'instant; dites-lui que je veux lui parler avant dix minutes.

— Ulrich! s'écria pathétiquement sa sœur, tandis que Wheler, qui n'aurait manifesté, je crois, aucune surprise si son maître lui avait dit de garnir sa valise pour se rendre aux sombres bords, se retirait silencieusement pour exécuter les ordres de son maître.

— C'est inutile de discuter, dit un peu brusquement le docteur; on m'appelle pour un cas fort grave, et je dois y aller moi-même. Bertram, mon vieux, je n'ai guère joui de votre société aujourd'hui, mais vous reviendrez dans peu, n'est-ce pas? Ah! voici Austin, ajouta-t-il, comme un jeune homme d'agréable figure et de franche physionomie faisait son entrée dans la chambre.

— Austin! je vais partir par le train, dans une minute; vous aurez la bonté d'aller pour moi voir ces deux malades. C'est d'abord l'enfant des Caxver, qui est plus mal, puis c'est M. Richardson qui réclame mes soins cette nuit. Apprenez à M. Richardson pourquoi il m'est impossible de soigner moi-même sa femme.

— Serez-vous longtemps absent, Monsieur? demanda le jeune homme.

— Je ne sais, il m'est impossible de le dire; mais, si je ne suis pas de retour à dix heures, demandez au docteur Elliot de vouloir bien se charger d'une partie de ma première tournée. Vous trouverez mes notes dans le tiroir de ma table à écrire.

— Le cabriolet est à la porte, Monsieur, annonça Wheler.

— C'est bien, mettez-y mon porte-manteau. Restez encore un moment ici, Austin; je vous renverrai le cab pour vous et pour Bertram. Bonne nuit, Marcienne, vous me reverrez demain; puis, avec un salut de tête qui compre-

nait toute la société, le docteur Ford prit congé et disparut.

Le trio qu'il laissait derrière lui avait l'air fort désappointé.

Ulrich avait exprimé avec tant d'assurance son intention de passer la soirée chez lui, et néanmoins il était parti avec tant de précipitation, que son départ laissait infailliblement après lui un sentiment de déplaisir.

— Où va-t-il donc? demanda Bertram à M Austin, tout en se rapprochant du feu avec ses deux compagnons et en se servant du mélange de liqueur et d'eau chaude dont n'avait pu goûter le docteur.

— Je ne le sais pas, reprit le jeune docteur en haussant les épaules. Ni vous non plus, n'est-ce pas, miss Ford?

— Comment le saurais-je? dit-elle à son tour.

— Cela paraît fort étrange, dit Bertram.

— J'aurais cru que vous connaissiez depuis trop longtemps le docteur Ford pour vous étonner de ses procédés et les traiter d'*étrangetés*.

— Ah! oui, mais je n'ai jamais été initié à rien de ce qui concerne sa profession; quant aux autres rapports que j'ai eus avec lui, je puis bien dire que je ne l'ai jamais trouvé trop réservé.

— Non, en vérité! Qu'en pensez-vous, miss Ford?

Il faut dire ici que, tout en étant très-fière de son frère, miss Ford aimait à se plaindre de certains torts imaginaires qu'il avait envers elle, et le principal grief qu'elle avait contre lui, était son manque de confiance en elle. Où il allait, ce qu'il voyait, ce qu'il pensait des gens, étaient autant de mystères qu'elle ne pouvait découvrir, ni par la ruse, ni par les caresses, ni par les reproches, et comme Marcienne était douée d'une bonne dose de curiosité féminine, elle regardait sa réserve à son égard comme une injure personnelle.

M. Austin, qui connaissait le point faible de la bonne demoiselle, savait bien qu'il la ferait jaser, rien qu'en lui adressant cette question.

— Ce que j'en pense? Eh bien! c'est que M. Bertram sait ce qu'il dit; puisque Ulrich ne veut pas même me faire part de ses projets, comment est-il possible qu'il soit plus communicatif avec ses amis? Vous a-t-il jamais dit, M. Austin, pour quel cas il était appelé, d'où il venait? Et quand mon amie intime, Henriette Bruce, mourut l'année passée (ici, miss Ford mit son mouchoir de poche devant ses yeux, mais manqua son effet pathétique)..., lorsqu'elle mourut l'an passé, reprit-elle après un long silence, Ulrich entra dans la salle à manger et dîna comme si rien n'était arrivé, et je crois que je n'aurais pas été instruite du triste événement, si je n'avais pas eu l'habitude d'aller tous les jours prendre des nouvelles de cette pauvre chère amie. Mais maintenant, je lis attentivement la gazette de Rockborough, pour y voir ceux qui sont nés et ceux qui sont morts dans la semaine, car, ainsi que je vous l'ai dit, il peut sembler étrange que la sœur d'un médecin soit ainsi laissée dans l'ignorance. Mais mon frère est très-singulier sous beaucoup de rapports, oui, vraiment, très-singulier, et j'aurais été, en vérité, très-fâchée qu'il entendît ce que bien des gens ont dit de sa réserve, en la circonstance dont je viens de parler.

Miss Ford hochant solennellement la tête, rappela alors les remarques faites par de sympathiques amies sur ce triste sujet. Il était si doux de jeter une toute petite pierre à Ulrich au moment où il avait le dos tourné, surtout lorsqu'on avait le sentiment de n'être pas assez brave pour oser rien dire devant lui.

Pendant ce temps, le docteur avait atteint la gare et s'était établi dans un wagon de première classe; il s'était blotti dans un coin du compartiment, car il était en proie à des sentiments qu'il aurait eu de la peine à analyser. Il était seul; aussi, après s'être livré pendant quelques minutes à des pensées assez confuses, il mit vivement la main à sa poche, et en tira le télégramme que nous avons mentionné. Le papier était froissé et défiguré par le rude traitement que lui avait fait subir le docteur; mais Ulrich l'étendit soigneusement sur ses genoux, et passant plu-

sieurs fois la main dessus, le rendit un peu plus présentable; puis il se mit à le relire attentivement, comme s'il avait eu conscience de s'être trompé à la première lecture.

Mais non, il avait bien lu, il n'y avait d'erreur ni dans l'adresse, ni dans la substance, et grâce aux larges caractères officiels, il put lire malgré l'insuffisance de la lumière.

« De la part de mistress Fleming. — Saltpool.

» Au docteur Ford. — Rockborough.

» Je suis mourante et seule; si jamais vous m'avez aimée, venez tout de suite vers moi. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous. »

Il ne pouvait détacher les yeux de ce télégramme, comme si ces caractères muets pouvaient lui en apprendre davantage sur celle qui l'appelait ainsi. Ce message venait de replacer subitement son passé devant ses yeux. Il froissa de nouveau le papier et le remit dans sa poche, s'appuya contre les coussins de la voiture, ferma les yeux et se livra à ses méditations.

IV

Le lit de mort de Cecilia.

— *Saltpool, Saltpool, Saltpool!* dit d'une voix brève, sonore et saccadée, le conducteur de train, en courant sur toute la ligne des wagons arrêtés.

Le docteur Ford se leva de son siége et réunit ses effets à la hâte. Pendant les trois longues heures qu'avait duré le voyage, il n'avait pas permis au sommeil d'approcher ses paupières; d'ailleurs son esprit avait été trop activement occupé, pour s'être laissé subjuguer par les exigences du corps; cependant, sa rêverie avait été si profonde, si intense, qu'il ouvrit et ferma les yeux, trébucha en des-

cendant le marche-pied de la voiture, eut enfin l'air ahuri d'un homme qu'on vient de troubler dans son premier sommeil.

Il était alors minuit, la nuit était complétement noire, mais la pluie avait cessé, et d'après l'air glacé qui soufflait en cet instant, on pouvait prédire une forte gelée pour le matin suivant. Le sifflet se fit entendre, le long convoi se remit en mouvement et disparut bientôt dans l'obscurité.

Le docteur Ford le regarda s'éloigner, et resta un instant tout pensif sur cette plateforme entièrement découverte et par conséquent exposée à toutes les intempéries. Les pieds du docteur enfonçaient dans la boue épaisse dont le quai de la gare était saturé, mais il ne s'apercevait pas de ces désagréments, il était trop préoccupé pour cela. Enfin, sortant de sa rêverie, il vit que l'unique employé de la station attendait patiemment qu'il lui remît son billet de parcours.

— Personne ne vient-il à votre rencontre, Monsieur? demanda le préposé de la gare, lorsque Ulrich lui remit son billet.

— Non, personne; y a-t-il encore bien du chemin d'ici à Saltpool?

— Environ un mille et demi, mais par un bien mauvais chemin.

— Puis-je me procurer un véhicule quelconque pour m'y transporter?

— Vous ne pourriez vous en procurer un qu'à Saltpool même; malheureusement, je ne puis y dépêcher personne à cet effet.

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, je m'y rendrai à pied. Seriez-vous alors assez bon pour me donner quelques indications verbales quant au chemin que je dois suivre?

— Allez tout droit devant vous, Monsieur, répliqua l'employé tout en suivant le docteur, qui venait de passer la petite porte de la station, puis il lui désigna une route communale qui s'étendait devant lui, et il ajouta : « Vous ne pouvez vous tromper; il est vrai que c'est à peine un chemin, mais, enfin, il est bordé des deux côtés par une

bonne haie, ainsi vous ne pouvez vous égarer ni à droite ni à gauche; puis vous arriverez à l'abattoir, de l'autre côté duquel vous vous trouverez dans la rue même du village. « Merci, Monsieur, dit-il, en entendant tomber dans sa main un généreux pourboire. J'espère que vous trouverez votre chemin sans trop de peine. » En achevant ces mots, l'employé rentra dans la station et alla s'établir près du feu qui était allumé, tandis que Ulrich marchait fort laborieusement dans la boue, en suivant la direction qu'on lui avait indiquée.

Parcourir un chemin communal où l'on enfonce dans la fange jusqu'à la cheville, est une promenade fort peu agréable à minuit, par les temps orageux du mois de mars, même lorsqu'on connaît parfaitement son chemin; mais parcourir une route inconnue, dans les circonstances aggravantes sus-mentionnées, ne pas savoir si le pas qu'on va faire n'est pas gros de dangers ou de désagréments; ignorer, enfin, complétement combien durera ce martyre, sont autant de conditions propres à décourager l'homme le plus brave et à le faire tempêter contre le destin. Cependant, aucun murmure ne sortit de la bouche du docteur; il était trop accoutumé aux difficultés de la vie pour s'inquiéter beaucoup de quelques désagréments éventuels, et s'il donna une pensée au trajet qu'il avait à faire, ce fut pour se féliciter de ce que la pluie avait entièrement cessé, ce qui rendait sa course comparativement plus facile.

Quelque habitué que fût Ulrich aux appels soudains et aux conjonctures de tout genre, il avait cependant, ce jour-là, quelque peine à se remettre du choc subit qu'il venait de recevoir; car, contrairement aux conclusions de sa sœur et aux conjectures de ses amis, Ulrich Ford n'avait point oublié le passé, et tout en cherchant son chemin à travers la route boueuse et inégale qu'il traversait, son esprit se reportait à ce temps où il espérait que Cecilia Halsted serait sa compagne et lui fermerait un jour les yeux. Il y avait quatorze ans qu'il avait reçu le coup fatal à son cœur; il y avait quatorze ans qu'il avait appris que

la femme qu'il aimait lui était infidèle, indignement infidèle. Depuis ce jour, il ne l'avait pas vue une seule fois, il ne lui avait jamais écrit, n'avait pas même fait mention de son nom, hormis les cas d'absolue nécessité.

Une ou deux lettres, toutefois, lui étaient parvenues de la part de Cecilia quelque temps après son mariage; l'infidèle tâchait de justifier sa conduite, mais sa défense était faible et embarrassée. Ulrich jeta dédaigneusement loin de lui ces deux épîtres ; il ne pouvait sympathiser avec des sentiments tellement étrangers à sa propre nature; depuis cette époque, il n'entendit parler de l'objet de son amour qu'à des intervalles fort éloignés et d'une manière assez vague.

Les parents de Cecilia évitaient de mentionner son nom, c'était un sujet trop pénible pour eux et pour lui; d'ailleurs les communications que les Halsted avaient eues récemment avec leur fille avaient été des plus irrégulières. Ulrich savait que Cecilia vivait, il n'en demandait pas davantage.

Au fait, que lui importait qu'elle fût morte ou vivante, se disait souvent Ulrich ; il aurait même été tenté de le déclarer aux autres, s'il en avait eu l'occasion; mais en cela, le pauvre homme se trompait lui-même, le sentiment qu'il croyait étouffé était encore vivace en son cœur.

Ulrich Ford n'était pas homme à confier ses peines, il lui répugnait même de faire connaître les blessures de son cœur à un ami, quelque intime qu'il fût. De ce silence fier et digne ses parents et ses connaissances avaient assez légèrement conclu qu'il était insensible, invulnérable, etc. Ah ! si ces juges superficiels avaient eu le divin pouvoir de lire en son âme, ils auraient été douloureusement étonnés, en constatant la profondeur de la plaie qui la minait; mais comme nous l'avons déjà dit, nul être n'avait jamais pénétré dans son for intérieur, et Dieu seul connaissait ses souffrances secrètes.

Nul ne savait les tortures morales que cette cruelle déception lui avait causées, et ses nuits sans sommeil et ses jours sans repos; la lutte qu'il devait soutenir lorsque le

souvenir de cette femme venait le poursuivre dans ses rares moments de loisir et venait le troubler dans ses graves occupations. Dans ce dernier cas, le combat était rude et douloureux : il devait se roidir contre toutes les impressions, il devait en triompher, pour donner toute son attention à la question médicale qu'il traitait. Bref, cet homme avait tant souffert, qu'il semblait avoir perdu la faculté de souffrir encore; les fibres de son cœur étaient, pour ainsi dire, cautérisées; mais, hélas! le mal avait été plus profond, car il avait ébranlé chez lui toute foi en la sagesse divine et en la Providence.

Pour certaines natures, il est aussi impossible d'arracher de leur cœur un sentiment profond et passionné, qu'il est difficile de déraciner des chênes vigoureux aux fortes racines.

Mais si Ulrich Ford avait été contraint de s'avouer l'inutilité de ses efforts pour chasser de son cœur l'image de Cecilia Halsted, il avait eu néanmoins le courage d'agir comme s'il l'avait effectivement oubliée, il s'était imposé à cet égard une loi des plus rigoureuses. Il est donc fort douteux qu'il eût voulu la revoir jamais, et il ne fallait rien moins qu'une question de vie ou de mort pour le décider à voler immédiatement à son secours.

Mais lorsqu'il reçut ce télégramme, dicté par les lèvres mourantes de celle qu'il avait aimée, lorque les paroles de lady Otho Vivian vibraient encore à son oreille, il ne put hésiter, et il n'hésita point. Lui, qui n'avait jamais été sourd à l'appel d'un pauvre, d'un délaissé, pouvait-il tarder une minute à porter son assistance à la femme qui aurait pu être sienne, et qui bientôt ne serait à personne?

Il n'est donc pas étonnant qu'avec les émotions qui remplissaient son cœur et les diverses questions qui occupaient son esprit, il ne s'aperçut pas de la longueur du trajet, et qu'il se trouvât à Saltpool avant de s'en douter.

Ayant dépassé l'abattoir dont l'employé lui avait parlé, il n'eut plus qu'à descendre une pente pavée, assez rapide, pour se trouver dans le village même; mais en traversant la rue longue et étroite dont se composait toute

cette localité, ce fut en vain qu'il interrogea du regard chaque maison, dans l'espérance de voir briller une lumière; toutes les habitations étaient dans une complète obscurité, les citoyens de Saltpool avaient, paraît-il, la sage habitude de se coucher de bonne heure; enfin, le docteur Ford s'estima fort heureux lorsque, dans l'obscurité, il se heurta contre un poteau d'enseigne, indiquant la présence d'une auberge.

Des coups redoublés frappés avec sa canne contre la porte de cette hôtellerie et quelques appels faits d'une voix sonore, finirent par lui amener une hôtesse, les cheveux en désordre, et un garçon d'écurie à moitié caparaçonné.

Lorsque le docteur eut fait connaître ce qu'il désirait, la dame échevelée ordonna à son garçon d'accompagner immédiatement le monsieur aux appartements qu'occupait M^me^ Fleming.

— C'est là-bas, chez M. Mitchell, dit assez rudement l'hôtesse en s'adressant au garçon d'écurie, dont la physionomie était loin d'exprimer le bon vouloir.

— Vous n'allez pas prétendre, Roger, que vous ne savez pas où demeure la pauvre dame qui se trouve maintenant à l'article de la mort. Puis, s'adressant au docteur : Vous avez dû, je le crains, avoir bien froid pendant votre voyage, Monsieur; ne voudriez-vous pas vous réconforter un peu?

Non, le docteur Ford ne pouvait s'arrêter un seul moment, mais il pria l'hôtesse de tenir prêts pour lui une chambre et un déjeuner pour le matin suivant; cette demande eut le don de rasséréner considérablement la brave hôtesse.

— Sauriez-vous me dire quel est le docteur qui soigne M^me^ Fleming? demanda Ulrich Ford.

— Oh! certainement, Monsieur; c'est M. Burrel, le docteur de notre village, et c'est vraiment un aussi bon médecin que quel docteur que ce soit de la capitale, et quand je pense que lorsque notre William eut son esquinancie...

— Où pourrais-je trouver M. Burrel?

— Ah, bien! Monsieur, il doit être auprès de la dame,

car elle a été au plus mal toute la journée, et mistress Mitchell, qui était ici il y a de çà deux heures, disait que la pauvre malade ne passerait probablement pas la nuit.

— Je dois donc me hâter de me rendre vers elle, dit vivement le docteur. Votre homme est-il prêt? Qu'il se charge de ma valise, je puis en avoir besoin.

Tout en disant ces mots, il sortit à grands pas de la maison, précédé du palefrenier, qui portait devant lui une lanterne d'écurie; puis, après quelques pas, il se trouva devant la porte de M. Mitchell. Quelqu'un était sans doute près du seuil, à l'intérieur, car, au premier coup frappé, on ouvrit aussitôt la porte, et une robuste campagnarde l'introduisit immédiatement dans un petit parloir.

— M. Burrel est-il ici? demanda le docteur.

— Oui, Monsieur, il est là-haut.

— Remettez-lui ma carte et dites-lui que je désire lui parler.

Une minute après, un petit homme au teint frais, aux joues vermeilles, faisait son entrée dans le salon et témoignait, par son émotion et son agitation, combien il se sentait honoré d'être mis en rapport avec le docteur Ford, de Rockborough.

Après les salutations d'usage, Ulrich entra en matière sur le sujet qui l'amenait, et il le fit avec cet air grave et réservé sous lequel il savait si bien dissimuler ses sentiments.

— Peut-être savez-vous, dit-il, que j'ai reçu ce soir même un télégramme de mistress Fleming; ce message m'apprenait que son état était fort grave, et requérait immédiatement ma présence.

— Je le sais, répliqua M. Burrel, et je puis vous dire que, lorsque mistress Fleming exprima le désir d'avoir avec vous une entrevue, je l'ai fortement engagée à vous envoyer au plus tôt un message; toutefois, je crains fort que vous n'arriviez trop tard et que vous ne puissiez lui donner qu'une dernière consolation.

— Quelle est sa maladie? demanda le docteur.

— Le mal dont elle souffre maintenant et qui, je n'hé-

site pas à le dire, l'a conduite rapidement au terme fatal, est une inflammation des poumons; mais depuis bien des années, la santé de mistress Fleming était fortement ébranlée, ce qui rendait cette pauvre dame constamment faible et souffrante.

Les deux docteurs s'assirent alors près d'une table et entrèrent dans une conférence détaillée sur l'état de la malade. Pendant cette consultation, Ulrich Ford sembla complétement s'oublier dans les grandes questions de sa profession, et discuta flegmatiquement et méthodiquement les particularités de la maladie, comme si la malade lui eût été complétement étrangère.

— Elle a beaucoup souffert, moralement et physiquement, dit M. Burrel, sous forme de conclusion, et, malheureusement, il n'y a chez la malade aucune force d'âme, aucun ressort moral, ensorte qu'elle ne lutte pas contre la maladie. Vous m'excuserez si je vous dis cela, mais, hélas! c'est la vérité.

— Je n'avais pas entendu dire qu'elle fût malade, dit Ulrich Ford; au reste, voici bien des années que je n'ai eu la satisfaction de voir mistress Fleming.

— Lorsque j'appris que vous étiez un de ses parents, j'ai été fort étonné, je l'avoue, qu'elle ne vous eût pas appelé plus tôt, dit assez cruement le médecin de campagne.

— Elle a eu tort, en effet, de ne pas me faire demander, car je me serais hâté de me rendre à son appel, répondit tranquillement Ulrich.

En entendant cette simple réplique, M. Burrel ne put s'empêcher de s'avouer que, pour un homme d'un si grand renom, le docteur Ford était singulièrement doux et affable.

— Votre voyage a dû être fort désagréable, Monsieur, remarqua-t-il. Si j'avais prévu une si prompte arrivée, j'aurais envoyé ma voiture à la station. Pourrais-je vous offrir quelque chose, ou tenez-vous, avant tout, à voir notre malade?

— J'irai voir la malade, si elle est disposée à me recevoir.

— Elle n'avait qu'imparfaitement sa connaissance lorsque je l'ai quittée, dit M. Burrel, tout en montant avec Ulrich l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur. Elle a eu beaucoup de délire aujourd'hui, mais elle a eu des moments lucides, et nul doute qu'elle ne vous reconnaisse lorsqu'elle jouira d'un de ces moments-là; puis, s'adressant à une femme qu'ils rencontrèrent au haut des marches et qui fit une profonde révérence au nouveau-venu, il lui dit :

— Eh bien! mistress Mitchell, comment va notre malade, maintenant?

— Elle est bien faible, Monsieur; elle est bien bas, et sa pauvre tête divague désespérément. Puis-je vous aider, Monsieur? Avez-vous laissé tomber quelque chose? ajouta-t-elle en s'adressant à Ulrich Ford, qui s'était subitement baissé comme pour réparer quelque désordre à sa chaussure.

— Non, non, je vous remercie, répondit-il précipitamment; puis il se releva, et suivit M. Burrel dans la chambre de la malade.

Combien peu les personnes qui l'entouraient en ce moment soupçonnaient ce qui se passait dans son cœur. Combien elles auraient été étonnées si elles avaient su que cet homme, en apparence si froid, si maître de lui-même, s'était troublé pendant un moment; ah! qu'elles étaient loin de se douter de combien de force morale il lui avait fallu s'armer, pour se trouver face à face avec celle qu'il avait tant aimée.

Mais elles ne le savaient pas et agissaient sans ménagements avec lui, portant brusquement, pour ainsi dire, le calice à ses lèvres. Ainsi, M. Burrel étant entré le premier dans la chambre, se retourna presque aussitôt et fit signe à son confrère de s'approcher du lit de la mourante.

— Elle est comme je l'ai laissée, dit-il à voix basse; vous pouvez entrer sans inconvénient.

Ulrich se redressa de l'air d'un homme qui s'assure que son arme de combat est bien assujettie, puis il s'approcha

d'un pas ferme vers la malade et se posta au pied de son lit.

La chambre était faiblement éclairée, pas si faiblement, néanmoins, qu'il ne pût discerner la personne étendue sur ce lit de souffrance. Hélas ! si on ne lui avait pas affirmé que c'était là mistress Fleming, il n'aurait pu reconnaître sa cousine Cecilia Halsted. Cette chevelure abondante et dorée, qui lui formait autrefois comme une céleste auréole, avait perdu maintenant tout son lustre. Elle était parsemée de nombreux fils d'argent et retombait en boucles chétives sur ses oreillers empilés; la fraîcheur de son teint avait entièrement disparu, et ses yeux fixes et enfoncés avaient perdu tout leur éclat : c'était une triste, une bien triste ruine de la Cecilia des anciens jours.

Ulrich Ford vint se placer à côté d'elle, et l'examina gravement, solennellement, pendant quelques minutes, puis il s'éloigna tout d'un coup, et, soulevant le rideau blanc qui voilait la fenêtre de la chambre, il fit mine d'interroger l'état de l'atmosphère.

Un seul coup d'œil lui avait suffi pour le convaincre de l'état désespéré de sa cousine. L'opinion du docteur de campagne était parfaitement juste, et Cecilia n'avait plus que quelques heures à vivre. Il ne se demanda pas s'il aurait pu la sauver, dans le cas où ses soins auraient été réclamés plus tôt; non, la question eût été futile à ce moment, car la maladie avait atteint sa dernière phase et toute science humaine était désormais impuissante. Dans quelques instants, dans bien peu d'instants, Cecilia ne serait plus, il allait bientôt lui dire un éternel adieu.

On n'aime qu'une fois dans notre courte vie,
Et cet amour est éternel.
Celui qui dit : J'aimai, ma démence est finie,
N'a pas connu l'amour réel.

Si quelqu'un avait récité ces vers au docteur, le matin même qui précéda cette nuit mémorable, il aurait ri en entendant professer de pareils sentiments, et, *in petto*, se serait cité comme un exemple contredisant de semblables

fadaises. Mais il n'en aurait pas été de même si on lui avait formulé ces quelques rimes au moment où, masqué par le rideau, il restait devant la fenêtre, et, la tête inclinée, se livrait à ses réflexions.

Il se disait alors que ce chapitre, important dans sa vie, commencé sous de si doux auspices, continué avec tant d'amertume, allait être à jamais terminé.

Il eût suffi en ce moment de la voix d'un enfant, du chant d'un oiseau, d'un simple rayon de soleil pour avoir raison de ce courage dont il s'était armé. Combien de temps resta-t-il plongé dans ces tristes réflexions? c'est ce qu'il importe peu de savoir; qu'il suffise d'apprendre qu'il fut tiré de sa rêverie par la voix flûtée du docteur Burrel, qui l'invitait à retourner vers la malade.

— Mistress Fleming se sent mieux en ce moment, docteur Ford.

Vous me reconnaissez, n'est-ce pas? Madame! Oh! je le pensais bien, dit le bon docteur en voyant un faible sourire effleurer les lèvres de la malade, qui le récompensait ainsi des efforts qu'il avait faits pour attirer son attention. Voici votre cousin, le docteur Ford, qui est venu en toute hâte de Rockborough pour répondre à votre appel.

— Cousin Ulrich, s'écria d'une voix faible la mourante; puis la rougeur de la honte colora son pâle visage, et elle se hâta de le cacher dans ses oreillers.

Ulrich approcha doucement une chaise vers le chevet du lit, et prit une des mains de Cecilia. M. Burrel crut alors convenable de laisser un moment les deux cousins à eux-mêmes et sortit furtivement de la chambre.

— Que vous êtes bon d'être venu, dit-elle d'une voix entrecoupée, lorsqu'elle sentit la pression chaleureuse de la main d'Ulrich sur sa main décharnée.

— Avez-vous donc cru, Cecilia, que je me refuserais à venir vers vous? répondit-il avec chaleur.

— Je ne sais, mais tout le monde m'a délaissée; personne ne répond à mes lettres, et vous, à qui j'ai fait tant de mal. . . .

Ah ! oui, elle lui avait fait bien du mal, un mal irréparable, et l'âme profondément ulcérée d'Ulrich aurait pu seule apprendre à Cecilia l'étendue du tort que son lâche abandon avait causé.

Si le docteur Ford avait possédé le triste courage de dire toute la vérité à la pauvre mourante auprès de laquelle il se trouvait, il lui aurait prouvé que le chagrin qu'elle lui avait infligé n'était rien, comparé au mal qu'elle avait fait à son âme; il aurait pu lui démontrer les fatales conséquences du parjure dont elle s'était rendue coupable; ce parjure lui avait enlevé toute croyance, et il lui avait fait envisager comme des fables les vérités dont il n'aurait osé douter auparavant; il aurait pu lui dire que la perte de cet amour, qui était comme le soleil de sa vie, avait eu pour effet de tout assombrir autour de lui et de faire de ce monde une aride solitude, où il ne sentait plus la présence de Dieu et où il marchait complétement seul, sans que son Créateur veillât sur lui et sans que ses semblables lui donnassent une pensée. Il aurait pu lui dire qu'en se jouant d'une affection aussi forte que celle qu'il ressentait, elle avait allumé dans son cœur un feu dévorant, qui avait détruit en lui tout sentiment et toute foi, et ne lui avait laissé qu'une froide indifférence pour tout ce qui était affection, gloire et religion. Il aurait pu l'accabler de reproches bien mérités, et une femme se serait sans doute accordé cette jouissance, dans le seul but de rehausser le prix du pardon qu'elle voulait accorder ensuite. Mais Ulrich Ford était un homme trop noble, trop fort, pour ne pas prendre en pitié la faiblesse; trop sage pour ne pas savoir que les explications et les reproches ne lui rendraient pas ce qu'il avait perdu sans retour; puis, il était en outre un docteur trop humain, pour vouloir empirer l'état de la malade en lui donnant une forte émotion, surtout ayant la conscience que son art était impuissant pour lui procurer quelque soulagement; aussi, lorsque mistress Fleming murmura faiblement :

— Vous, à qui j'ai fait tant de mal, ne fit-il apercevoir en aucune manière combien ces paroles si vraies lui cau-

saient une douloureuse impression; un nuage sombre vint seulement voiler ses yeux pendant une ou deux minutes.

— Ne parlez pas de cela, répondit-il avec calme, ou du moins laissez-moi vous dire que tout est pardonné, que tout est oublié; et il faudrait vraiment que je fusse l'homme le plus vindicatif, pour avoir entretenu pendant de longues années un ressentiment contre qui que ce soit, et surtout contre vous, Cecilia.

Alors, elle éleva ses regards vers lui, et le regardant fixement, se prit à pleurer comme un enfant.

— Oh! que vous êtes changé, Ulrich; que vous êtes tristement changé, et c'est là mon ouvrage.

— Nous sommes tous deux changés, Cecilia, vous encore plus que moi, et il est impossible qu'il en soit autrement. Pensez un peu au nombre d'années qui se sont écoulées depuis que nous ne nous sommes vus. Seulement, je suis affligé de vous trouver aussi malade, j'étais venu dans l'espérance de vous guérir.

— Mais vous ne le pouvez pas; je vais mourir, n'est-ce pas? dit-elle en l'interrompant.

Il ne protesta point contre ces paroles, bien que la pauvre femme fixât sur lui des regards suppliants, qui semblaient lui demander de surseoir à cet arrêt.

— Je vais mourir, dit-elle avec abattement; je vais mourir et je ne laisse aucun regret derrière moi.

Il se mordit fortement les lèvres et la regarda silencieusement.

— Si vous avez quelque recommandation à faire ou quelque désir dont vous souhaitiez l'accomplissement, dit-il après un court silence; si vous avez quelque message à faire parvenir à vos parents, qui, j'en suis sûr, ne connaissent pas votre état, je suis tout à votre service, regardez-moi comme un frère.

— Mon enfant, dit-elle d'une voix haletante, car sa respiration devenait de plus en plus difficile; Ulrich, vous leur confierez mon enfant.

Le docteur Ford tressaillit. Ce n'était pas la première fois qu'il apprenait que sa cousine était mère, mais il avait en-

tendu dire ou s'était imaginé avoir entendu dire que ses enfants étaient tous morts en bas âge, en sorte que les paroles de Cecilia le frappèrent comme une nouvelle et comme une nouvelle douloureuse.

— Votre enfant, répéta-t-il; je ne savais pas que vous en eussiez un. Est-ce un fils?

— Non, non; une petite fille, une pauvre petite fille, sans un seul ami, sans un être dans le monde qui s'intéresse à elle. Conduisez-la à Trampton, vers mon père; dites-lui qu'il doit la recevoir, qu'elle n'a que lui dans le monde. Puis, voyant qu'il gardait le silence, elle continua de parler avec agitation : Il doit y avoir encore en lui quelque sentiment qui plaide en ma faveur; s'il en était autrement, pourquoi m'aurait-il envoyé de l'argent, souvent, souvent, dites; qui aurait pu le faire, si ce n'est lui?

— Qu'est devenu votre mari?

Il adressa cette question d'une voix ferme, mais bien étouffée.

— Il est parti, et selon toute probabilité il a cessé de vivre; qu'ils soient sans crainte, il ne les troublera pas.

Mais le docteur Ford resta grave et silencieux; il ne croyait pas que les gens de Trampton envisageassent la chose au même point de vue que Cecilia; c'était vraiment une ambassade fort sérieuse que d'aller présenter la fille du maître de dessin à cette famille hautaine. La pauvre mourante lut dans les yeux de son ancien adorateur et comprit parfaitement qu'il hésitait.

— Oh! ma pauvre enfant! ma pauvre enfant! s'écria-t-elle avec égarement, tout en agitant fièvreusement ses bras maigres et décharnés, personne ne veut s'en charger, personne; elle mourra, comme moi, toute seule.

— Cecilia, lui dit-il d'un ton ferme, en posant ses douces et fortes mains sur ce corps secoué par la fièvre; Cecilia, je suis votre médecin maintenant, n'est-ce pas? vous devez donc observer ce que je vous prescris. Tranquillisez-vous donc et écoutez-moi. Vous vous souvenez des anciens jours, n'est-ce pas Cecilia? Vous vous rappelez ce temps où vous vous imaginiez avoir pour moi quelque

affection ? Vous ai-je alors jamais manqué de parole ? et croyez-vous que je ne tiendrais pas mes promesses aujourd'hui ? Je conduirai votre fille à Trampton, je la recommanderai aux soins de votre père, par tous les moyens de persuasion qui sont en mon pouvoir, et s'il se refuse à accepter cette charge, eh bien !... (En cet instant les grands yeux bleus de la mourante le regardèrent avidement.) Eh bien ! je verrai à ce qu'elle soit élevée et soignée comme l'exige sa position; je ferai cela, à moins que ce droit ne me soit enlevé par son protecteur naturel. Croyez-vous en ma parole maintenant, et votre esprit sera-t-il en repos ?

— Ulrich ! vous ! Vous feriez autant pour moi ? dit-elle avec un accent plein de stupéfaction.

— Et pourquoi pas ? ma chère ! répondit-il froidement (et parler ainsi était l'effort le plus pénible qu'il eût pu faire sur lui-même). Puis, rappelez-vous, Cecilia, que nous sommes cousins, et que j'ai été fort heureux tant que vous m'avez aimé.

La grande et forte main fut retenue prisonnière entre les mains brûlantes de la malade, qui voulut porter cette main à ses lèvres, mais Ulrich Ford ne le permit pas, et la retira vivement.

— Je n'en suis pas digne ! s'écria-t-elle avec angoisse.

Puis l'excitation momentanée causée par l'arrivée d'Ulrich étant complétement passée, il survint une crise qui se traduisit par d'affreuses convulsions. Cette crise avait été prévue, mais elle arrivait plus tôt qu'on ne croyait. Le docteur Ford tira vivement le cordon de la sonnette, et l'on vit arriver aussitôt M. Burrel et mistress Mitchel.

— Elle ne reprendra pas connaissance, dit-il à voix basse, lorsque l'autre docteur fut auprès de lui, et tout sera fini avant peu. Elle n'a plus la force de supporter une autre attaque.

Ainsi parla-t-il, sans que le plus léger tremblement dans sa voix, ou la moindre ombre dans sa physionomie trahît le trouble qui l'agitait intérieurement, tandis qu'il soutenait le corps frêle et délicat de celle qu'il avait tant

aimée. Personne n'aurait pu se douter que sous cette calme apparence se cachait un cœur mortellement affligé et torturé.

En entendant cette fatale nouvelle, le courage de mistress Mitchell disparut complétement.

— Elle s'en va, monsieur; est-ce bien vrai qu'elle s'en va, s'écria-t-elle en se tordant les mains; pauvre dame ! Que le Seigneur ait pitié de nous. Oh ! il faut que je réveille l'enfant, il faut que je l'appelle; la bonne dame ne me pardonnerait jamais si sa fille n'était pas là pour recevoir son dernier soupir.

— Restez où vous êtes, on peut avoir besoin de vous, et ce n'est pas un spectacle à donner à un enfant, dit le docteur Ford; sa voix n'exprimait point la colère, il ne l'avait nullement élevée, mais cette voix commandait impérieusement l'obéissance.

Mistress Mitchell se soumit donc, et se laissa tomber sur une chaise, tandis que les deux docteurs, penchés sur la mourante, échangeaient des observations sur son état. Puis ils pensèrent à quelque chose dont ils pourraient avoir bientôt besoin, et M. Burrel sortit de la chambre pour aller le chercher; en même temps une jeune voix se fit entendre à l'étage supérieur et criait:

— Mistress Mitchell, mistress Mitchell, comment est maman ?

— C'est miss Pétronille, s'écria la brave dame. Comment faire ? Elle va descendre.

— Tenez-la éloignée, dit le docteur Ford avec autorité. Pendant ce temps les convulsions de la malade s'affaiblissaient graduellement; la fin était proche.

Mistress Mitchell se hâta de sortir pour obéir à l'ordre qui lui avait été donné, et les deux cousins furent encore laissés à eux-mêmes. Ulrich rapprocha de lui ce visage, sur lequel s'étendaient les ombres de la mort, il le regarda avec intensité, et sous ce regard ami, les traits de la mourante reprirent leur placidité, et le calme remplaça la dernière agitation, les lèvres s'entr'ouvrirent pour laisser échapper un soupir, et les yeux déjà vitreux répondirent à son regard.

La mort les obscurcissait, et cependant dans leur regard voilé se lisait la question que la bouche se refusait à murmurer. Suis-je pardonnée, disaient-ils ? Il lui répondit en approchant ses lèvres de son front, et ce baiser d'adieu fut le signal du départ pour cette pauvre âme tourmentée; alors, avec le plus doux sourire qui jamais effleurât les lèvres d'une femme, elle ferma les yeux, frissonna une ou deux fois, s'appuya doucement sur la poitrine de son cousin, renversa la tête sur son épaule, et exhala paisiblement son dernier soupir.

Il la tint pendant quelques secondes dans ses bras, puis il replaça doucement sur le lit le corps inanimé de Cecilia Fleming.

Il entendit des voix sur le palier; elles discutaient vivement, et comme il allait sortir pour annoncer la triste nouvelle et recommander le silence, la porte s'ouvrit brusquement, et une grande jeune fille de treize ans parut tout d'un coup sur le seuil.

— Laissez-moi faire, mistress Mitchell, disait-elle d'un ton de commandement enfantin, si maman est malade, je suis celle qui doit la soigner.

Ulrich Ford se leva vivement et la regarda avec une muette stupéfaction.

Il venait de replacer sur le lit l'enveloppe mortelle de celle qu'il avait aimée, c'était une triste ruine de la belle jeune fille qu'il avait connue jadis; en la replaçant sur cette couche funèbre, il s'était dit que tout ce qui concernait sa jeunesse était mort avec elle, que le souvenir de cette fraîche beauté ne le hanterait plus dans sa solitude; et voilà qu'au moment où il se disait cela, se dresse devant lui ce qui lui semblait une apparition, un fantôme évoqué par son désir de revoir, telle qu'elle était autrefois, celle qu'il avait perdue. Il voyait enfin devant lui une plus belle incarnation de la Cecilia des anciens jours.

Les yeux de la jeune fille étaient grands, limpides et d'un gris changeant; ils brillaient sous un front blanc et bien développé, frangé par de gentils petits cheveux dorés; un petit nez retroussé contrariait un peu la douce ex-

pression de ses yeux, et sur son menton un peu pointu, se dessinait une charmante fossette; sa bouche, finement dessinée, laissait voir une rangée de petites dents égales et fortes, enfin une abondante chevelure d'un brun doré, prenant par place des teintes plus foncées, couronnait dignement cette charmante tête. Telle était Pétronille Fleming, lorsqu'elle apparut pour la première fois à Ulrich Ford.

C'était une grande fille, qui portait bravement ses treize printemps; elle se tenait droite comme un jeune peuplier, et quoique plus jeune de trois ans que ne l'était sa mère lorsqu'il la vit pour la première fois, elle lui parut aussi développée que l'était alors Cecilia. Il n'est donc pas étonnant que son apparition lui rappelât vivement celle qui venait de rendre le dernier soupir dans ses bras, et qui pendant si longtemps avait hanté ses veilles et troublé son sommeil.

Il essaya de dire quelque chose à sa petite cousine, pour la préparer à recevoir la triste nouvelle, mais avant qu'il eût recouvré la voix, elle avait vu le corps inerte gisant sur le lit, et était vivement venue se placer à côté de lui.

V.

Autobiographie de Pétronille.

Je n'oublierai jamais, dussé-je vivre cinq cents ans (ce qui est le moins que je puisse dire), le jour où pour la première fois je vis cousin Ulrich Ford. Nous vivions alors à Saltpool.

Il y avait bien longtemps que maman et moi étions à Saltpool. Depuis combien d'années? c'est ce que je ne saurais dire, mais le fait est que je n'avais guère souvenance d'une autre localité que celle que nous habitions alors. Nous ne

voyions jamais personne, si ce n'est M. Burrel; et nous étions bien pauvres, et quelquefois bien tristes. M. Burrel était notre docteur, et je ne l'aimais guère, car il avait coutume de me tirer les cheveux et de m'appeler *petite ignorante*, puis il recommandait à ma mère de me donner tous les matins une dose de poudre Grégory, afin d'arrêter ma croissance, et maman avait la simplicité de le croire.

Outre cela, j'avais observé que maman pleurait beaucoup plus, après les visites du docteur; elle se désolait de ne voir aucune amélioration dans son état, et disait qu'il en serait toujours ainsi, tant qu'elle habiterait cette affreux village. Cependant, il ne fut jamais question de le quitter, et lorsque je demandais à ma mère pourquoi nous ne nous rendions pas ailleurs, elle ne répondait jamais d'une manière catégorique à cette question; seulement Betsy Mitchell me disait que nous ne pouvions partir, faute d'argent, et j'étais assez enfant pour être satisfaite de cette explication.

Néanmoins, j'aurais bien désiré quelquefois être plus riche, rien que pour donner un peu de bonheur à ma bonne mère. Je ne me souvenais pas de l'avoir jamais vue gaie et bien portante; elle était bien pâle, mais bien jolie, avec ses cheveux blonds comme les miens, mais hélas ! elle pleurait tant et si longtemps, que ses yeux en étaient tout rouges et tout gonflés, et sa tête tout endolorie.

Jamais elle ne sortait avec moi, pour faire une gentille promenade sur les rochers, ou pour venir s'asseoir sur la plage; mais elle restait couchée toute la journée sur un sopha; elle lisait quelquefois un livre, d'autres fois ne faisait rien, mais le plus souvent parcourait de vieilles lettres et d'anciens papiers qui la faisaient tellement pleurer qu'elle en était malade.

J'éprouvais alors un ardent désir de rendre ma pauvre mère aussi forte et aussi bien portante que je l'étais moi-même. J'aurais voulu pouvoir la prendre dans mes bras et la transporter dans une jolie petite campagne, où elle

aurait été pourvue de tout ce qui aurait pu la rendre heureuse et bien portante, et où elle n'aurait plus revu M. Burrel, ni aucune de ces maudites lettres qui la faisaient tant pleurer.

Mais, hélas ! je ne le pouvais pas, j'étais même incapable de la soigner, et rien de ce que je faisais pour cela n'était agréé. Quelquefois, au lieu d'aller jouer dehors comme les autres enfants, je restais auprès d'elle, et m'établissais près de son canapé ou de son lit; mais au bout d'un instant, elle me renvoyait, en me disant que j'étais trop bruyante et trop rude dans mes mouvements, que ma voix était trop forte, qu'en un mot je lui faisais plus de mal que de bien. Lorsqu'elle me disait cela, je me sentais bien triste, bien découragée; je montais alors à ma petite chambre, pour y pleurer tout à mon aise.

Je savais bien que j'étais rude et bruyante, M. Burrel me le disait assez souvent; mais il était bien pénible pour moi de penser que je rendais ma mère plus malade quand je faisais tout mon possible pour être bien tranquille et bien douce, lorsque j'étais auprès d'elle. Je l'aimais si tendrement !

Maman me disait quelquefois de lui lire à haute voix. Oh ! que j'étais fière alors, et avec quelle joyeuse vivacité j'allais prendre le livre demandé. Par malheur, je lisais indignement mal, car je n'avais aucune éducation, et lorsque j'avais déchiffré, avec force accrocs et bévues, un petit nombre de pages, on me disait invariablement qu'on en avait assez, et l'on m'ordonnait d'emporter le volume.

Ma mère disait alors que j'étais moins favorisée que les enfants des pauvres, et que c'était une honte de voir sa propre fille manquer des connaissances indispensables dans la vie. Ah ! si j'avais vu, ajoutait-elle, le genre de vie qu'elle menait dans la maison de son père, j'aurais pu comprendre ce qu'elle voulait dire. Mais le fait est que je ne l'avais jamais vu, car d'aussi loin que je pouvais me souvenir, j'avais toujours vu ma mère souffrante et affligée, se lamentant continuellement sur ma rudesse, et sur l'é-

norme consommation que je faisais en fait de chaussures, oubliant toujours de se féliciter de ma forte santé et de l'élasticité de mon caractère.

Mais ses lamentations sur les lacunes qu'offrait mon éducation étaient malheureusement trop justifiées. C'est une chose dure à confesser, mais le fait est qu'à treize ans je ne savais que fort imparfaitement lire et écrire; il est vrai que Betsy Mitchell n'en savait pas plus que moi, et que la dose d'instruction qu'elle avait reçue était tout à fait semblable à la mienne; aussi je prenais mon parti de mon ignorance.

Je me rappelle bien avoir été envoyée à une petite école du voisinage, dans les premiers temps de notre séjour à Saltpool; mais dans les deux dernières années que je passai dans ce village, je fus laissée complétement libre de mes actions. Ma vie alors se passa en courses vagabondes, je devins vraiment une petite pouliche sauvage, et si ma santé bénéficia de cette vie passée en plein air, j'y perdis, hélas! les quelques bribes d'instruction que j'avais pu acquérir à l'école. Nous n'avions qu'un petit parloir, et ma pauvre mère ne pouvant supporter aucun bruit, Betsy et moi nous devions donc, été et hiver, passer nos journées hors de la maison; je n'y paraissais guère qu'aux heures des repas, que je prenais généralement à la cuisine, maman ne pouvant supporter l'odeur des aliments.

Betsy Mitchell était une gentille petite fille; je la trouvais même alors assez jolie avec ses cheveux et ses yeux noirs, et ses joues fraîches et roses. Nous étions d'inséparables amies, et nous nous entendions fort bien; nous n'eûmes jamais de querelle ensemble, si ce n'est une fois cependant.

Betsy avait poussé Tommy Miller, le fils du boulanger, à me dire que j'avais un nez de barbet et des cheveux rouges.

— Si mes cheveux sont rouges, ceux de ma mère le sont aussi, m'écriai-je d'un air triomphant.

— Et ils le sont aussi, répéta l'audacieux Tommy.

Je n'aurais pas, je crois, attaché grande importance à sa remarque sur mon nez, car je soupçonnais bien qu'il n'était pas selon le pur style grec, il était bien trop retroussé pour cela; mais critiquer les cheveux de ma mère, moi qui en étais si fière et qui aimais tant à les lisser avec la main; puis faire des observations sur une personne malade, qui ne pouvait réprimander l'impertinent comme il le méritait, étaient des offenses que ma patience ne pouvait supporter. Je me mis donc en devoir d'administrer une verte correction au petit drôle, et j'eus avec lui une véritable bataille, où mes robustes petits poings firent un terrible dommage. Je fis tomber mes coups à droite et à gauche, jusqu'au moment où Tommy Miller s'en alla en pleurant vers sa mère; tandis que je retournais triomphante vers la mienne, sans même adresser un regard à Betsy Mitchell, l'instigateur de la querelle.

Je ne voulus pas lui parler de toute la journée; mais la pauvre petite s'étant glissée dans ma chambrette, comme j'étais déjà dans mon lit, et m'ayant humblement demandé pardon, je ne pus lui garder plus longtemps rancune, et non-seulement je lui pardonnai son offense, mais je l'invitai à partager mon lit avec moi pour cette nuit; nous nous endormîmes donc dans les bras l'une de l'autre, comme si nous avions été deux véritables sœurs.

Bien que je m'associasse aux jeux et aux courses des enfants du village, bien que je fusse aussi familière avec eux que s'ils eussent été mes frères et sœurs; bien que j'eusse même quelquefois la condescendance d'être intime avec eux, je savais néanmoins conserver une certaine supériorité vis-à-vis de ces grossiers petits camarades. Ils m'appelaient bien miss Perry quand j'étais avec eux, mais en mon absence, ils ne parlaient de moi qu'en m'appelant *la jeune demoiselle*.

Quelle vie pour un enfant de naissance distinguée, je vous le demande, que de passer son temps, en été, à escalader les rochers pour y dénicher des œufs d'oiseaux aquatiques, ou à rester couchée dans les hautes herbes pendant des journées entières, n'occupant ses jeunes

mains qu'à la confection de chaînes de marguerites ou de pelotes de primevères! Quelle existence pour une jeune fille bien née, de passer ses journées d'hiver à la forge du village, dans les granges des fermiers ou à la cuisine de l'auberge!

Je passais mon temps comme les enfants des cultivateurs, ou du moins comme ceux qui étaient encore trop jeunes pour travailler, et cette oisiveté m'était beaucoup plus nuisible qu'à ces petits, car j'étais assez âgée pour comprendre des choses dont je n'aurais pas dû entendre parler, et qui pis est, pour m'en souvenir.

Mes relations quotidiennes avec des compagnons plus jeunes que moi et d'une position inférieure à la mienne avaient l'inconvénient de me rendre impérieuse et despote, et de m'habituer à tyranniser mes petits camarades, comme s'ils eussent été mes esclaves, ce qui n'empêchait pas que je m'abaissasse souvent à me quereller avec eux, comme s'ils eussent été mes égaux.

Dans tout ce que je viens de raconter, je n'ai mentionné, direz-vous, qu'un seul auteur de mes jours; la raison de mon silence au sujet de l'autre est très-simple : je n'ai aucun souvenir de sa personne.

Je me souviens, il est vrai, très-vaguement, d'une résidence fort différente de Saltpool, où nous vivions avec un monsieur que j'appelais papa; mais là s'arrêtent mes souvenirs, et ce n'est que dernièrement que j'ai appris que cette première résidence était en France.

Lorsque nous nous établîmes à Saltpool, je demandai bien à ma mère ce que mon père était devenu, mais elle se contenta de me répondre qu'il avait été faire un long voyage.

J'acceptai cette réponse comme décisive, et n'accordai plus une pensée à ce sujet, car j'étais bien petite alors; je n'avais pas, je crois, plus de sept ans. Puis, lorsque, quelques années plus tard, je renouvelai la question, ma mère me répondit que mon père était mort, et que je ne le reverrais plus jamais; mais elle ne me dit pas cela d'une manière bien assurée; d'ailleurs cette communication fut

suivie d'un accès de pleurs tel, que je n'osai pas remettre ce sujet sur le tapis.

Enfin, ce qui me sembla toujours très-singulier, c'est que je ne vis jamais ma mère porter des habits de deuil, et que moi-même je ne fus point revêtue d'un fourreau noir, comme on en mettait aux enfants orphelins; j'avoue que, même alors, la chose me paraissait étrange. Mais mon père n'était point nécessaire à mon bonheur; j'oubliai donc bien vite la circonstance, et fis croire aux enfants du village ce que je croyais moi-même, c'est-à-dire que je n'avais plus en fait de parents que celui avec lequel je vivais.

J'étais née pendant l'orageux mois de mars; j'avais donc atteint ma treizième année, lorsque ma mère fut attaquée par la maladie qui me l'enleva pour toujours. Oh ! combien je me doutais peu que ce serait là sa dernière maladie.

Elle avait toujours été très-souffrante, si faible, si délicate, si fragile, que lorsqu'elle prit son mauvais rhume et qu'elle se mit au lit, je crus que c'était un cas semblable à ce qui était arrivé au moins cent fois auparavant.

Je me rappelle fort bien que je me glissais dans sa chambre, soir et matin, pour lui demander si je pouvais lui être de quelque utilité; elle se plaignait alors de douleurs intolérables dans la poitrine, mais disait qu'elle était pourvue de tout ce dont elle avait besoin.

Mistress Mitchell, qui la soignait, me recommandait de ne pas entrer comme une bombe dans la chambre, et de ne pas en sortir comme un ouragan, car M. Burrel avait expressément recommandé que maman fût aussi tranquille que possible.

La tranquillité et ma personne étaient complétement étrangères l'une à l'autre, je le savais du reste, ensorte que je vagabondais dehors pendant la journée entière; seulement je me sentais assez triste, toutes les fois que je pensais que ma pauvre petite mère avait de si cruelles douleurs à supporter.

Toutefois, le jour de la mort de maman, mistress Mit-

chell excita pour la première fois ma curiosité et mon inquiétude.

Nous avions fait, Betsy et moi, une grande course ce jour-là, et nous étions en retard pour le dîner, que nous prenions à une heure après midi; ce repas se trouvait presque toujours servi à la cuisine.

— Maintenant, miss Perry, s'écria mistress Mitchell, lorsque nous rentrâmes à la maison, vous devrez vous contenter, vous et Betsy, des restes que vous pourrez trouver, car j'ai eu pas mal d'occupation là-haut, et je n'ai pu penser une seule fois à ce que je vous donnerais à dîner; il m'a, par conséquent, été encore plus impossible de trouver une minute pour vous apprêter quelque chose.

— Peu importe, répliquai-je avec insouciance, tout en m'établissant devant une table sur laquelle on plaça de la viande froide et d'autres reliefs; nous nous contenterons de quoi que ce soit, car nous sommes affamées. Mais, comment est maman? mistress Mitchell, souffre t-elle moins de la poitrine?

— Oui, un peu moins; mais le docteur, je le crains bien, n'envisage pas ce mieux comme un bon signe; le fait est qu'elle est terriblement faible.

Puis, avec un mouvement de tête digne d'un oracle, elle ajouta :

— Je crois qu'on a appelé un autre gentleman, et qu'on lui a télégraphié de venir la voir.

— Un autre gentleman? m'écriai-je en posant brusquement sur la table ma fourchette et mon coutean. Et que peut bien lui faire un autre gentleman?

— Un autre docteur, ma chère; mais ne parlez pas si fort, miss Perry, les sons arrivent jusqu'à la chambre de votre mère.

— Et qu'a-t-on besoin d'un autre docteur? répétai-je. Maman n'a-t-elle pas déjà M. Burrel? Ils ne peuvent pourtant pas lui donner deux genres de médicaments à la fois?

Mistress Mitchell eut l'air assez embarrassé.

— Oh! bien sûr que non, ma chère, je ne suppose pas qu'ils le puissent; mais le monsieur parlera un peu avec M. Burrel, et verra avec lui ce qu'il y a de mieux à faire.

— Maman est-elle donc bien malade, mistress Mitchell ?

— Le Seigneur vous bénisse, ma jolie petite ! Non, elle n'est pas très-malade, répondit la bonne femme en posant doucement sa grosse main sur ma tête. Elle sera beaucoup mieux plus tard, vous verrez. Mais il ne faut pas que je m'amuse à babiller ici, elle peut avoir besoin de moi.

— Ne puis-je pas monter avec vous ? demandai-je humblement; car il y avait quelque chose, dans l'accent de notre hôtesse, qui éveillait en moi une pénible anxiété.

— Non, il vaut mieux vous en abstenir, miss Perry, me répondit-elle. M. Burrel recommande expressément qu'elle soit bien tranquille; ainsi restez ici, ma chère, et prenez votre dîner avec Betsy.

Mais les nouvelles que venait de me donner mistress Mitchell m'avaient complétement enlevé l'appétit; aussi, dès qu'elle fut sortie, je repoussai mon assiette loin de moi, et courus me réfugier dans notre petit parloir.

Je ne pouvais comprendre pourquoi ma mère réclamait les soins d'un autre docteur. Depuis que nous vivions à Saltpool, elle avait été fréquemment malade, mais jamais on n'avait eu l'idée d'envoyer chercher un autre médecin; car, selon mes jeunes appréciations, avoir un docteur était déjà une épreuve un peu bien forte; mais en avoir deux, c'était plus que la nature humaine ne pouvait supporter; en effet, d'après mes idées ingénues, double docteur devait se traduire par double dose de potions, pilules, poudres et autres détestables drogues à avaler. Pauvre, pauvre maman !

Le petit parloir où je m'étais réfugiée était glacé, personne n'ayant songé à y faire du feu; j'y restai néanmoins jusqu'au moment où le court après-midi de mars fit place à la nuit. Je m'étais assise sur le canapé en repliant mes jambes sous moi, et m'étais livrée à de tristes et profondes méditations sur ce que je venais d'apprendre; mais, me sentant complétement engourdie, je m'étais enfin levée, puis, sortant du parloir, je montai doucement jusqu'à la chambre de ma mère, et appliquai mon oreille

contre la porte; n'entendant aucun son, je pensai que je pouvais me hasarder à entrer, mais au premier bruit que fit la porte, M. Burrel se hâta de se rendre sur le seuil.

— Que voulez-vous, mon enfant ? me dit-il avec un accent plus doux que de coutume.

— Je veux voir maman, répliquai-je. Laissez-moi entrer, M. Burrel, je ne l'ai pas embrassée depuis ce matin.

— Si je vous la laisse voir et embrasser, me promettez-vous de vous en aller tout de suite après, de prendre votre thé, et d'aller vous coucher tranquillement, comme une bonne fille?

— Oui, je vous le promets.

— Je peux compter sur votre parole ? Pétronille.

— Je ne dis jamais de mensonge, dis-je assez fièrement.

Fort de cette promesse, M. Burrel ouvrit un peu plus la porte, et me laissa passer.

J'avais promis d'être sage et docile, je tins ma parole. Je me dirigeai sur la pointe des pieds vers le lit de ma mère, et la contemplai silencieusement.

Elle était complétement immobile, et bien que ses yeux fussent ouverts, elle semblait légèrement assoupie. Je m'inclinai vers elle, et l'embrassai doucement; alors elle leva sur moi ses grands yeux bleus, et me regardant fixement :

— Pas encore ! pas encore ! dit-elle d'une voix haletante. J'ai appelé, mais il n'y a pas de réponse. Des ténèbres partout. Je le sens, bien que je ne puisse pas le voir.

— Maman, maman, je suis Pétronille, m'écriai-je, tout effrayée de ces paroles incohérentes. Oh ! M. Burrel, qu'a-t-elle?

— Rien, rien, ma chère enfant, dit-il en posant sa main sur mon épaule, et en me poussant doucement vers la porte. Maman a un peu de fièvre ce soir, et ne sait pas toujours ce qu'elle dit, mais elle sera mieux demain matin. Maintenant souvenez-vous de votre promesse, sinon je ne vous laisserai pas revenir ici.

— Je m'en souviendrai, répondis-je en descendant l'escalier et en pleurant amèrement, car je voyais bien maintenant que ma mère avait plus qu'un rhume, mais j'étais loin de me douter encore de la terrible vérité.

Lorsqu'il fut temps que j'allasse me coucher (et c'était alors généralement avant huit heures), mistress Mitchell descendit à la cuisine, et je vis bien qu'elle aussi avait pleuré. La vue de ses larmes réveilla toutes mes craintes.

— Mistress Mitchell, lui dis-je vivement, pourquoi avez-vous pleuré ?

— Pleuré ! miss Perry, répondit-elle en rougissant, qui peut vous mettre de semblables idées dans la tête ?

— Je vois bien à vos yeux que vous avez pleuré, répondis-je hardiment. Maman est-elle plus mal ? Dites, dites-le moi !

— Dieu bénisse l'enfant ! Elle rapporte tout à sa maman. Non, elle n'est pas plus mal. N'avez-vous pas entendu ce que vous a dit M. Burrel ? elle sera mieux, mais beaucoup mieux demain.

— Mais il faut bien qu'elle soit plus mal, puisqu'elle veut avoir un autre docteur.

— Oh ! laissez donc là ce docteur; nous n'en parlerons plus, puisque cela vous agite pareillement. Maintenant, miss Pétronille, M. Burrel m'a recommandé de vous faire prendre un bon petit thé, puis de vous envoyer coucher après, et demain matin, s'il plaît à Dieu, nous aurons de bonnes nouvelles à vous donner.

— Je ne veux pas prendre le thé, je vous remercie, mistress Mitchell.

— Mais M. Burrel ordonne.

— Que me fait M. Burrel ? m'écriai-je avec impétuosité. Je ne suis pas malade, moi, qu'a-t-il à m'ordonner ? Je n'ai pas besoin de manger, je ne veux pas manger, voilà mon dernier mot.

Je les soupçonnais de conspirer contre moi et de me tromper, et ce soupçon me rendait querelleuse. Je crois que leurs intentions étaient bonnes, et qu'ils agissaient d'après ce principe : Que pas n'est besoin de s'affliger à

l'avance. J'ai souvent pensé depuis, que pareille bonté est tout à fait mal entendue, et qu'elle tend à nous rendre défiants, car ayant été trompés une fois, nous n'ajoutons plus foi aux espérances qu'on nous donne, et prenons souvent l'alarme, lorsqu'il n'y a pas péril en la demeure.

Je persistai dans ma résolution de ne pas prendre le thé, mais j'allai me coucher à l'heure accoutumée, comme je l'avais promis à M. Burrel. Néanmoins, je ne me rendis pas à ma chambre à coucher sans avoir fait promettre à mistress Mitchell qu'elle m'appellerait si ma mère était plus mal. Puis je me couchai, et ne tardai pas à m'endormir profondément; je n'avais alors que treize ans et ne me doutais nullement du chagrin qui m'attendait.

Combien de temps dura mon sommeil, c'est ce que je ne saurais dire; je sais seulement que je me réveillai sans qu'aucune cause matérielle motivât mon réveil, puis je me rappelai aussitôt les événements du jour précédent.

Ma mère était malade, plus malade que de coutume; un autre docteur devait venir, afin de la guérir. Je me demandai quelle heure il pouvait être? si ce nouveau docteur était arrivé? ce qu'il disait de maman?

M'étant adressé pendant un moment ces diverses questions, je sentis que ce que j'avais de mieux à faire était de me lever et d'aller aux informations. Je sautai donc hors de mon lit, passai une légère robe de chambre en coton, et m'acheminai vers le palier. Tout était silencieux et tranquille; une chandelle dotée d'une longue mèche brûlait en pleurant sur une table placée sur le palier du premier étage.

Mais bien que j'écoutasse attentivement pendant quelques minutes, je ne pus discerner aucun son, personne ne bougeait ni ne parlait. Tout à coup la porte s'ouvrit vivement, et je vis sortir M. Burrel.

— M. Burrel, comment se trouve maman, à présent?

Mais il passa sans m'entendre, et descendit les escaliers en courant. Alors l'anxiété l'emporta chez moi sur la prudence, et j'appelai plus fort.

— Mistress Mitchell, mistress Mitchell! Comment est maman?

Je restai un moment silencieuse après avoir fait cet appel, car je craignais d'avoir agi imprudemment; un instant après, j'étais convaincue de ma sottise : mistress Mitchell sortit précipitamment de la chambre de ma mère, elle avait les yeux très-rouges, et venait m'ordonner de rentrer dans ma chambrette.

— Le nouveau docteur est ici, miss Perry, me dit-elle tout bas, il dit que votre maman est très-malade, et qu'il faut à tout prix vous éloigner d'elle.

— Très-malade, répétai-je, est-elle plus mal ?

— Oh! je vous en prie, chère enfant, ne me questionnez pas, répondit-elle en sanglotant, mais retournez vous coucher, et restez tranquille jusqu'au matin, vous serez une bonne fille.

— Rester tranquille dans mon lit, quand maman est si malade ! m'écriai-je avec indignation. Je ne veux pas faire semblable chose, je veux descendre et aller auprès d'elle.

— Vous ne le pouvez, ma chère, dit-elle tout en tâchant de me retenir, le nouveau docteur tient particulièrement à ce qu'on vous éloigne de la chambre.

— Laissez-moi, laissez-moi, mistress Mitchell, lui dis-je avec hauteur en me débarrassant de son étreinte. Si maman est malade, je suis celle qui doit être auprès d'elle.

En achevant ces mots, je descendis en courant les derniers degrés, et poussai vivement la porte de la chambre à coucher.

Je ne distinguai d'abord qu'un grand gentleman tout en noir, qui se retourna vers moi lorsque j'entrai, et qui me regarda fixement; il avait l'air si stupéfait, que cela me fit souvenir que j'étais nu-pieds, et que je n'avais sur moi que ma mince robe de chambre; je rougis en pensant qu'il s'était peut-être aperçu de toutes ces lacunes dans ma toilette. Mais je ne donnai pas une minute à cette pensée, toutes mes idées se reportèrent vers ma mère, et mes yeux se dirigèrent immédiatement vers le lit. Là gisait ma pauvre maman, bien pâle et bien jolie; elle était comme la dernière fois que je l'avais vue, mais dans une attitude qui me fit croire qu'elle s'était évanouie.

— Monsieur, monsieur, m'écriai-je précipitamment, ne voyez-vous pas que maman est sans connaissance ?

Je courus alors vers le lit, m'agenouillai près de ma mère, et prenant une de ses mains, j'en frictionnai vigoureusement la paume, comme on m'avait enseigné à le faire en semblables occasions. Et pendant tout ce temps, cet étrange gentleman, à ma grande surprise, restait immobile et ne faisait rien pour m'aider à la faire revenir à elle.

— Allez chercher de l'eau, s'il vous plaît, Monsieur, ou de l'eau de Cologne, ou enfin quelque chose qui lui fasse du bien, lui dis-je, en levant les yeux vers lui, pour faire appel à sa pitié.

Alors je vis pour la première fois combien sa physionomie était douce et bienveillante. Il ne prononça pas une parole, mais il me regarda avec une expression si triste et si compatissante, que je compris enfin l'affreuse vérité.

Je me levai brusquement, et abandonnant la main de ma mère, j'allai saisir la sienne.

— Dites, dites, furent les seuls mots que je pus prononcer, mais il les comprit.

— Elle ne souffrira plus, répondit-il tranquillement.

Toute rude et tout ignorante que je fusse alors, je compris par intuition ce qu'il voulait dire..... Ma mère était morte.

Le coup fut terrible, je tombai à genoux près du lit de ma mère, et me voilant le visage de mes deux mains, j'éclatai en sanglots, et j'eus un accès de pleurs que je ne pus réprimer.

Ma mère n'était plus, — elle n'était plus, — elle était morte, — elle m'était arrachée, on allait l'ensevelir dans le petit cimetière, je ne la verrais plus, je n'entendrais plus sa voix. Non, ce n'était pas possible, je ne pouvais le croire. Si je m'arrêtais pour recueillir mes idées, la cruelle vérité s'imposait à moi de nouveau, avec une force cruelle, et mes larmes recommençaient à couler, plus abondantes que jamais. L'étrange monsieur fut très-patient avec moi, très-patient et très-tendre. J'apprécie mieux

aujourd'hui la patience et la tendresse dont il fit preuve en ce moment, que je ne l'appréciais alors.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas appelée ? dis-je en gémissant; vous auriez dû me faire savoir qu'elle était bien mal. Je suis sa fille; c'est cruel, c'est barbare de m'oublier ainsi.

Je sentis sa main se poser doucement sur ma tête.

— Si elle avait exprimé le désir de vous voir, répondit-il avec calme, je vous aurais envoyé chercher; mais avant qu'elle pût exprimer ce désir, elle n'a plus eu conscience d'elle-même, et elle est demeurée dans cet état jusqu'à la fin. La vue de ses souffrances n'aurait fait qu'ajouter à votre chagrin.

En entendant cette remarque, je me mis encore à pleurer, mais à pleurer plus tranquillement, car je sentais sur ma tête la main de l'étrange gentleman.

Puis je finis par être épuisée par mon accès de désespoir, la source de mes larmes sembla se tarir; alors les yeux gonflés et les tempes palpitantes, j'appuyai ma tête sur la courte-pointe. J'entendais d'autres voix que la mienne dans la pièce, mistress Mitchell pleurait avec moi, et me priait de prendre une tasse de thé, ou quelque autre chose; puis j'entendais la voix du docteur Burrel, qui me disait de m'armer de courage, d'être une bonne fille, car cela ferait plaisir à maman; mais je ne prenais pas garde à ce qu'ils disaient; l'étrange gentleman leur fit alors signe de se taire et de me laisser tranquille.

Mais lorsqu'il vit que j'étais complétement épuisée, et que mon accès de pleurs était momentanément apaisé, il m'entoura de ses bras et m'enleva de terre comme si j'eusse été un baby, et que je ne pusse opposer aucune résistance.

— Où m'emmenez-vous ? lui dis-je tout bas, lorsque je sentis qu'il m'emportait.

— Sur votre lit, me répondit-il; et quoique je ne désirasse nullement me recoucher, je ne fis néanmoins aucune objection; mais je posai passivement ma tête sur son épaule, et le laissai faire comme il le jugeait convenable.

Il me plaça sur mon lit, composa pour moi un breuvage, me le fit avaler, et bien que tout en moi protestât contre le sommeil, j'étais néanmoins complétement endormie au bout de quelques minutes, et je ne me réveillai que dans la matinée.

Avec le réveil, hélas ! revint le chagrin, plutôt aggravé, lorsque j'appris que l'étrange gentleman était un parent de ma pauvre mère, et que je devais à l'instant même quitter Saltpool et partir avec lui. Il me semblait bien cruel qu'on m'arrachât ainsi à ma mère, et qu'on ne me laissât pas auprès d'elle tant qu'elle était encore sur sa couche funèbre.

Mais j'étais trop enfant pour résister à une autorité légale; en conséquence, mistress Mitchell emballa mes quelques effets dans une caisse et je quittai la maison, après un adieu déchirant à la dépouille mortelle de ma pauvre mère; puis, après avoir pris congé en pleurant de mes humbles amis, je fus hissée dans le cabriolet qui nous conduisit à la station.

Je fis alors un long voyage, durant lequel l'étrange gentleman ne m'adressa la parole que pour me demander si j'étais bien, si j'étais confortablement établie. Malgré ce silence, je sentais que je m'attachais à lui, comme au seul être qui prît soin de moi dans ce monde.

Enfin nous arrivâmes dans une ville bruyante et animée, dont je traversai les rues dans une belle voiture. Je ne savais plus ce que je voyais, ce que je pensais, si je rêvais ou si j'étais éveillée, tant l'étonnement et le chagrin se disputaient ma pauvre tête. La voiture s'arrêta devant une maison qui me parut magnifique; on me laissa seule dans le véhicule pendant quelques minutes, tandis que l'étrange gentleman allait parler à quelqu'un; puis il revint, m'aida à descendre de voiture, me fit rapidement traverser le vestibule, et m'introduisit dans une chambre où se trouvait une dame d'un certain âge. Elle nous attendait, et cependant je lus dans ses yeux une évidente surprise. La physionomie de cette dame n'était point agréable; le sourire avec lequel elle m'accueillit en me donnant

une poignée de main, me fit l'effet d'un sourire forcé, aussi me rapprochai-je instinctivement du gentleman qui m'avait amenée.

— Pétronille, dit-il, voici ma sœur, qui est en même temps votre cousine. Je dois vous laisser à ses soins pendant quelques heures, mais je reviendrai bientôt. Marcienne, veillez à ce que cette enfant ait tout ce dont elle peut avoir besoin.

La dame le promit, mais pas très-cordialement.

— En vérité, Ulrich, on dirait, à vous entendre, que je n'ai pas encore reçu de convives dans votre maison.

Mais il ne prit pas garde à ce sarcasme.

— Je vais faire quelques visites indispensables, dit-il, puis j'irai directement à Trampton. Si je reviens un peu tard, elle couchera ici.

La dame fit avec ses sourcils un signe d'interrogation, mais il n'en tint pas compte.

Il s'en allait, lorsque, jetant un regard autour de lui, il vit mon pauvre visage tout gonflé par les pleurs se tourner piteusement vers lui. Alors, il s'arrêta court, et revenant sur ses pas, prit dans sa main ma petite main glacée et sans gant.

— Je ne resterai pas plus de temps qu'il ne sera nécessaire, me dit-il avec bonté. Vous serez sage et attendrez patiemment mon retour, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, je vous le promets.

Je retenais sa main dans la mienne, car il me répugnait de me séparer de lui. Je crois que cette simple action lui rappela que j'étais sans ami et seule au monde, car il s'inclina pour imprimer sur mon front un baiser paternel. Alors je me mis à pleurer, car ce baiser me rappelait ceux de ma mère, et lorsque je revins à moi, il était parti, et j'étais laissée en tête à tête avec la dame qu'il appelait Marcienne; elle était à l'autre bout de la chambre, et me regardait fixement avec ses yeux noirs et durs, et elle ne m'adressa pas une seule fois la parole. Oh! combien elle me fut antipathique à première vue.

Cet étrange gentleman était donc *cousin Ulrich*. Je

n'avais pas encore eu l'idée de lui demander son nom, ni quels étaient les liens de parenté qui m'unissaient à lui.

VI.

Comment le docteur fut récompensé de sa bonté.

Ce jour-là, le docteur Ford ne consacra pas à ses malades plus que le temps strictement nécessaire, car il était passé midi lorsqu'il arriva à Rockborough. Après avoir présenté Pétronille à sa sœur Marcienne, il dut aller changer de vêtements et se restaurer un peu; puis il eut une entrevue avec M. Austin et le docteur Elliot, qui s'était chargé d'une partie de ses visites. Il alla ensuite visiter deux ou trois de ses malades les plus gravement atteints, se rendit à une consultation, fit sa tournée à un hôpital, et, voyant enfin qu'il était près de quatre heures, se jeta dans son coupé en donnant l'ordre de le conduire à Trampton.

Le domaine de sir Lionel Halsted était éloigné d'au moins cinq milles de Rockborough, la route qui y conduisait était bordée par les parcs à gibier des gentilshommes campagnards; aussi, hors de la ville, le docteur Ford ne vit aucun objet qui pût le distraire des tristes souvenirs évoqués par les événements de la veille. Il ne les repoussa même nullement, et bien que les lignes tracées sur son front par les travaux et les chagrins fussent plus profondes en ce moment que de coutume, on ne pouvait cependant pas dire que son air fût plus triste et plus grave qu'il ne l'avait été pendant les quatorze années qui avaient précédé celle-ci.

C'est que, pour lui, la perte de sa cousine datait de ces quatorze années; il n'avait pas retrouvé ce trésor perdu, et ne se serait pas soucié non plus de le posséder de nouveau; car tel était Ulrich Ford : il n'aurait plus voulu,

pour compagne de sa vie, dans le cas où les circonstances le lui eussent permis, celle qui l'avait si perfidement trompé.

Elle lui avait causé des années de souffrances, en détruisant sa foi en la valeur morale de la femme et en ébranlant dans son âme sa confiance en la bonté de Dieu; mais elle ne lui avait jamais fait désirer de repasser par les sentiers qu'il avait moralement parcourus.

Ainsi la mort de sa cousine n'apportait aucune différence dans sa vie. Il lui avait sans doute été fort douloureux de la revoir, après tant d'années de séparation, et surtout dans un état si digne de pitié.

Cette entrevue avait réveillé pour un moment ses anciens sentiments et rouvert ses anciennes blessures. Mais Cecilia n'était plus; tout était bien fini, et il fallait retourner travailler jusqu'au soir, jusqu'au soir où tout s'apaise, où tous les bruits du monde se taisent autour de nous, où ce calme, précurseur du repos éternel, semble nous bercer pour le dernier sommeil dont nos âmes et nos corps ont un égal besoin, après le combat de la vie et notre lutte avec le péché.

Il avait conscience aussi que le souvenir de cet amour auquel il avait fallu renoncer, ne le troublerait plus dans l'accomplissement de son devoir. Sur cette réflexion, Ulrich se renversa dans le fond de sa voiture, et comme il n'avait ni livres, ni journaux, il porta beaucoup plus ses idées sur l'entrevue qu'il allait avoir, que sur celle qu'il avait eue la veille.

Ce n'était certes une tâche ni agréable, ni facile, que celle dont il s'était chargé. Il était, il est vrai, en fort bons termes avec la famille, et il ne voulait pas croire que sir Lionel se refusât à recevoir sa petite-fille.

Mais depuis le jour où Cecilia avait quitté la maison paternelle, il n'avait jamais parlé d'elle avec aucun de ses parents; il craignait donc que la communication qu'il allait faire au sujet de Pétronille ne lui procurât pas un accueil fort agréable. Mais la même force morale qui avait fait de lui ce qu'il était, l'empêcha de reculer dans l'ac-

complissement d'un devoir, quelque désagréable qu'il fût. Il n'eut pas même l'idée, pendant qu'il traversait le parc de son oncle, de souhaiter que l'épreuve fût déjà passée.

Trampton Hill, comme on appelait généralement la résidence de sir Lionel, était une des plus élégantes maisons du comté; elle était située près d'une voie ferrée, ensorte qu'il était peu d'étrangers qui ne demandassent, en passant devant cette opulente demeure, quelle était cette élégante construction, située sur une gracieuse colline, et se détachant si bien sur le vert sombre d'arbres gigantesques. La maison était bâtie dans le style italien, c'est-à-dire qu'elle était longue et basse, avec des portiques en saillies aux différentes fenêtres, et avec de magnifiques serres à chaque extrémité.

Le domaine sur lequel était située cette habitation était d'une grande valeur; aussi le major Wilfred Halsted, fils aîné de sir Lionel, était-il considéré comme un fort beau parti par toutes les mères de Belgravia-Square.

Le fils cadet, Archibald, s'était voué à la jurisprudence; c'était bien des deux frères celui qui avait la plus forte tête, mais aussi celui qui avait le moins bon cœur.

Lady Otho Vivian avait dit à Ulrich que ses deux frères étaient à Trampton; il se rappela cette communication, tout en pensant à son ambassade; il espéra même que Wilfred serait présent à l'entrevue, et qu'il serait son allié dans la cause qu'il allait plaider en faveur de sa pauvre petite nièce.

Son espoir ne fut point déçu à cet égard, car en entrant dans la bibliothèque de Trampton-Hill, il eut le plaisir d'y trouver toute la famille réunie.

Sir Lionel, établi dans un grand fauteuil placé près d'un bon feu, sommeillait confortablement; c'était un vieillard aux traits fins et délicats, mais qui ressemblait trop à ses deux jolies filles pour être ce que l'on appelle un bel homme.

Lady Halsted, assise à côté de lui, était occupée à tricoter un des nombreux fragments qui devaient composer une courte-pointe, ouvrage de Pénélope, auquel elle était

occupée depuis qu'Ulrich la connaissait. La respectable dame était une petite vieille toute rondelette, toute grassouillette, toute avenante; elle avait des yeux noirs, des joues roses, et des cheveux d'un blanc de neige.

Etablie à une table à écrire placée non loin de là, était miss Halsted, seconde édition de sa mère, et la seule des filles de sir Lionel qui fût restée sur plante.

Etendu nonchalamment sur un canapé, et abrité derrière les grandes feuilles du *Times*, le major Wilfred se livrait aux douceurs du far-niente, tandis qu'Archibald, absorbé par une lecture intéressante, se tenait assez éloigné du reste de la société.

Chacun, à sa manière, souhaita la bienvenue à Ulrich Ford, les uns en se levant, les autres en lui adressant la parole; car leur cousin le docteur était le favori de tout le monde, malgré sa naissance et sa profession plébéiennes; tous l'aimaient, un peu pour lui-même, beaucoup dans leur propre intérêt.

Il répondit d'une manière fort cordiale à l'accueil qu'on lui fit; on remarqua cependant dans son air quelque chose d'ému et d'embarrassé.

— Eh bien ! Ford, dit sir Lionel, tout en secouant sa torpeur et en se redressant un peu, que dites-vous de nouveau aujourd'hui ? Etes-vous venu de votre chef, ou vous a-t-on réclamé ?

— Je n'ai point été appelé, dit Ulrich en s'asseyant près de son oncle; je suis venu de mon propre chef. Je vous apporte de tristes nouvelles, sir Lionel.

— Eh ! quoi ? s'écria le vieillard, en se tournant vers son neveu. Qu'y a-t-il ? Julia n'est pas malade, j'espère, elle était ici avant-hier.

— Ma communication n'a nullement rapport à lady Otho, elle concerne votre autre fille, mistress Fleming.

— Alors, je n'ai aucun désir de l'entendre, répondit sir Lionel en fronçant le sourcil et en détournant la tête.

Mais Ulrich continua sans se laisser déconcerter.

— J'ai reçu hier un télégramme requérant ma présence à Saltpool, je m'y suis immédiatement rendu, j'ai passé là quelques heures.

— Trève de détails, je vous prie, trève de détails, dit sir Lionel, en repoussant la communication d'un signe de la main.

— J'ai trouvé mistress Fleming gravement malade, continua Ulrich Ford, et lorsque je la quittai, elle avait expiré.

Dans l'espoir de produire quelque impression sur l'esprit de son implacable auditeur, le docteur Ford n'avait pas craint d'être un peu brusque, en lui annonçant la mort de sa fille, et l'effet que cette nouvelle produisit sur ce père inflexible, sembla d'abord répondre aux désirs d'Ulrich.

Sir Lionel ouvrit démesurément les yeux, et regarda fixement son neveu, pour s'assurer qu'il disait bien la vérité, puis il se renversa en arrière, en poussant une faible exclamation de surprise et de douleur.

Lady Halsted, après une expression d'incrédulité pleine d'affectation, mit son mouchoir sur ses yeux, et pleura comme un enfant; miss Halsted l'imita docilement; le major, jetant loin de lui le journal, se leva vivement et s'écria : « Par Jupiter ! » Archibald posa son livre et vint se joindre au cercle de la famille; il semblait réclamer d'autres détails sur la mort de sa sœur.

— Morte ! dit sir Lionel, se parlant à lui-même. Morte ! Cela me semble impossible. Pauvre fille ! Pauvre fille !

— O ma chère Cecilia, disait la mère en sanglotant, il me semble que hier encore elle était ici, avec nous, si heureuse, si innocente. O mon Dieu ! mon Dieu !

— Où est ce damné coquin de Fleming ? dit tout bas le major, en tortillant sa moustache.

— Vous avez vu sans doute si elle avait tout ce dont elle avait besoin ? insinua Archibald Halsted.

Cette remarque fournit à son cousin l'occasion qu'il attendait pour entamer son sujet.

— Malheureusement, répondit-il, j'ai été appelé trop tard, et je ne suis arrivé que pour la voir mourir. Elle a vécu sans doute d'une manière très-chétive; mais, d'après ce que j'ai vu, elle n'a pas été privée de ce qu'on appelle le strict nécessaire.

— Etait-il là? demanda sir Lionel entre ses dents.

— Il n'y était pas, et d'après ce que j'ai entendu dire, il n'a jamais été à Saltpool. Mistress Fleming était soignée par un médecin de campagne, nommé Burrel, et ce digne homme a toujours cru qu'elle était veuve depuis longtemps. J'ai eu avec lui une longue conversation, dans laquelle il m'a appris que mistress Fleming était malade depuis quelques années.

— Et de quoi a-t-elle vécu? demanda étourdiment le major.

— Comment puis-je le savoir? répondit le docteur en rougissant et en adressant à son cousin un regard plein de reproches. Je n'étais pas la personne qualifiée pour m'immiscer dans ces questions-là.

J'ai fait mettre les scellés sur sa table à écrire et sur ses tiroirs, et quand vous irez lui rendre les derniers devoirs (car je doute pas que vous n'y alliez), vous verrez, par les objets qui y sont contenus, tout ce que vous voulez savoir.

— C'est la faute de cet indigne scélérat qui m'a volé mon enfant, c'est lui qui l'a mise où elle est maintenant, murmura sir Lionel, car une femme bien née ne saurait survivre au déshonneur d'être la femme d'un maître de de dessin, c'en est assez pour la tuer.

— Elle avait une maladie des poumons, dit sèchement le docteur, elle en serait également morte, les circonstances eussent-elles été différentes. Cependant, je conviens que sa vie aurait pu être plus douce et plus heureuse.

— Oh! vous ne voulez pas dire, Ulrich, s'écria lady Halsted, que nous aurions dû entretenir des relations avec elle et aller la voir, cette pauvre chère, après le déshonneur dont elle s'était couverte? C'était impossible. Pensez donc à ce qu'était celui qu'elle a choisi : un maître de dessin à six shellings six pences le cachet! et j'étais bien loin de me douter, quand je l'engageai pour donner des leçons à mes filles, qu'il apporterait chez nous la ruine et la désolation. Et elle, qui était si jolie et si admirée! O mon Dieu! O mon Dieu!

— Allons, allons, ne parlons plus de cela, interrompit sir Lionel. Ford, je vous suis très-obligé de tout ce que vous avez fait pour ma pauvre fille, je regrette de n'avoir pas eu plus tôt connaissance de sa maladie. Néanmoins, comme vous le dites fort bien, sa fin était inévitable; nous devons supporter cette épreuve le mieux possible, et tâcher d'oublier que nous avions espéré pour elle de plus belles destinées.

Ici, la voix du vieillard s'affaiblit et trembla, il s'arrêta donc un instant pour se remettre un peu.

— N'avez-vous pas dit que les funérailles auraient lieu jeudi ? Bien. Je ne sais si je pourrai m'y rendre moi-même, mais Wilfred et Archibald iront certainement, et je considèrerais comme une faveur de votre part de vouloir bien y aller avec eux.

— J'ai toujours eu l'intention de m'y rendre, monsieur.

— Auriez-vous la bonté de veiller à ce que tout soit fait convenablement, que tout soit ordonné comme il convient pour celle qui fut *ma fille*, et... et... n'en parlons plus pour le moment, Ford, car je ne puis dissimuler que la nouvelle m'a quelque peu secoué; oui, quelque peu secoué.

En achevant ces mots, sir Lionel se voila le visage de son foulard des Indes.

Lady Halsted ainsi que miss Halsted se reprirent à pleurer.

Mais Ulrich Ford ne pouvait s'en aller sans s'acquitter du dernier message que Cecilia envoyait à son père. Il pensa qu'il ne pouvait y avoir de moment plus favorable que l'instant présent.

— Je suis désolé de vous affliger encore, sir Lionel, mais il est de mon devoir de vous dire encore quelques mots :

Dans les premiers moments où j'ai vu votre fille, elle avait encore sa connaissance, et elle m'a chargé d'un message pour vous.

— Continuez.

— Elle m'a dit : Conduisez mon enfant à Trampton,

conduisez-la à mon père; dites-lui qu'il doit la recevoir, qu'elle n'a que lui dans ce monde.

Le docteur Ford prononça ces mots lentement, s'arrêtant à chaque phrase, afin d'observer quel effet elle produisait sur son oncle ou sur sa tante; mais un silence de mort accueillit sa dernière sentence.

— Et vous vous êtes chargé d'exécuter cette dernière volonté ? dit enfin sir Lionel après un long silence.

— Oui, je n'avais pas d'alternative, car la pauvre petite serait restée seule et abandonnée. Je l'ai amenée ce matin avec moi à Rockborough; elle est maintenant chez moi. C'est une belle jeune fille, resplendissante de santé, et dont toute famille serait fière à juste titre.

— Fière? fière? s'écria sir Lionel, les yeux étincelants, les joues empourprées par la colère et chassant loin de lui, dans son orgueil irrité, l'attendrissement que lui avait causé la mort de sa fille.

Fière! fière! Vous ne prétendez pas, Ford, que les Halsted puissent être fiers d'une Fleming. Oubliez-vous donc à qui appartient cette enfant? et quel sang coule dans ses veines? Il y a peu de requêtes que je n'eusse été disposé à accorder à ma fille mourante, mais je ne saurais consentir à recevoir sous mon toit la fille de David Fleming, encore moins à la reconnaître pour ma petite-fille. Il m'aurait même répugné de le faire, si cet homme avait été mort; à plus forte raison ne puis-je la recevoir, tant que cet homme est vivant et peut la réclamer d'un instant à l'autre. Oui, cela m'est impossible. Je ne veux plus en entendre parler.

— J'ai suggéré cette éventualité à mistress Fleming, dit Ulrich Ford, et elle m'a répondu que son époux était parti; que, selon toute probabilité, il était mort, et qu'il ne vous inquiéterait jamais.

— Qui peut en être sûr? répliqua le vieillard avec véhémence; mais enfin admettons que cela soit; ne nous a-t-il pas fait assez souffrir, je vous le demande, pendant ces quatorze années, par le déshonneur qu'il a jeté sur notre maison, sans qu'on veuille encore nous infliger la

torture de voir à toute heure, sous nos yeux, sa triste progéniture. Non, non, je ne veux pas en entendre parler. Ma fille était ma fille, mais son enfant est une Fleming, je la désavoue entièrement aujourd'hui et à jamais. — Epuisé par cette sortie, et tout tremblant d'émotion, sir Lionel s'enfonça dans son fauteuil et resta silencieux.

Alors Ulrich Ford se tourna vers les autres membres de la famille, pour savoir leur opinion à ce sujet.

— Je crois que sir Lionel a raison, hasarda plaintivement lady Halsted.

Voyez-vous, Ulrich, les choses seraient différentes, si notre pauvre Cecilia vivait encore, mais puisqu'elle n'est plus (ici quelques larmes ou semblants de larmes), il serait étrange, après la fermeté qu'il a été de notre devoir de montrer pendant tant d'années, de consentir à recevoir l'enfant de M. Fleming; ne serait-ce pas un fâcheux précédent, et pourrions-nous lui refuser notre porte, s'il jugeait bon de se présenter chez nous?

— Et que ferions nous de cette grande fille dans la maison? s'écria miss Halsted.

— Ça me semble un peu dur pour l'enfant, remarqua pensivement le major; mais je conviens, avec le gouverneur, que reconnaître ses droits serait une source d'inconvénients pour nous.

Nous ne pouvons naturellement avoir aucune relation avec le père, et nous ne pouvons savoir à quelle extrémité peut se porter un drôle tel que lui, pour nous rendre la vie amère au moyen de son enfant. Nous ne pouvons adopter cette fillette un jour et la désavouer le lendemain; n'est-ce pas?

— Peut-être découvrirons-nous l'adresse de M. Fleming dans les papiers de ma sœur, dit Archibald Halsted. Si nous ne la trouvons pas, nous pourrons, au moyen d'avis insérés dans les journaux, lui faire savoir la fatale nouvelle; il me semble, Ford, que c'est là le meilleur moyen. S'il est vivant, nous correspondrons ainsi avec lui, et il pourra nous écrire (toujours par les journaux), où l'on doit lui envoyer sa fille. Il ne peut avoir la prétention, ce

me semble, de se décharger sur nous de ses obligations et de ses devoirs paternels.

— Et en attendant, la petite peut mourir de faim! s'écria Ulrich Ford.

Son cœur si noble et si généreux était frappé de stupeur, en constatant chez ses parents une telle étroitesse de sentiments et un égoïsme si éhonté.

A la courte émotion causée par la mort prématurée de la pauvre Cecilia, succédait chez eux la crainte d'être obligés de reconnaître l'enfant qu'elle laissait.

— Il y a le *workhouse*, dit sèchement sir Lionel ; c'est le refuge qui convient à l'enfant d'un mendiant.

— Et à votre petite-fille? sir Lionel.

— Ce n'est pas ma petite fille, Ulrich, je m'y refuse complétement. Je n'ai jamais pensé à elle sous ce rapport, et je ne la regarderai jamais comme telle à l'avenir.

— Très-bien, répliqua le neveu, en se levant tranquillement de sa chaise; si c'est là votre dernier mot, je n'ai rien à dire pour le combattre, il est donc inutile que je perde mon temps ici. Soyez sûr, néanmoins, que la fillette ne sera pas délaissée, car j'ai promis à sa mère de la recevoir, si vous refusiez de le faire.

— Voulez-vous donc l'avoir chez vous à Rockborough? demanda lady Halsted au comble de la surprise.

— Quant à l'avoir chez moi, c'est une chose à laquelle je n'ai pas encore eu le temps de penser; qu'il vous suffise de savoir que je veux remplir la promesse que j'ai faite à sa mère. Je ne m'inquiète pas du lendemain; à chaque jour suffit sa peine.

— Vous êtes un bon garçon, Ford, parole d'honneur, s'écria chaleureusement le major; puis il alla vers son père, et murmura quelques mots à son oreille, tandis qu'Ulrich Ford prenait congé de sa tante et de ses cousins.

— Ulrich, s'écria sir Lionel, comme son neveu allait sortir de la chambre, revenez vers moi; accordez-moi encore une minute, Ford, s'il vous plait. Je voudrais vous dire un mot.

Puis, comme le docteur revenait sur ses pas, il continua en ces termes :

— Quoiqu'il soit, vous le savez, contre mes principes (il est des gens qui savent fort bien décorer du beau nom de principe leurs instincts égoïstes et vaniteux, et qui possèdent des verres coloriés et grossissants, à travers lesquels ils contemplent leurs mesquines actions), quoiqu'il soit contre les idées que je me fais, relativement à ce qu'il serait juste et raisonnable de recevoir la fillette à Trampton, et de m'entendre appeler grand-papa par la fille de ce gredin de Fleming, et cela au su et au vu de tout le monde, je ne voudrais cependant pas, continua sir Lionel, je n'aimerais pas, du moins, sentir que cette enfant soit cause pour vous de grandes dépenses; si donc miss Ford voulait y consentir, voici ce que je propose :

Qu'elle ait la bonté de faire pour la fillette un deuil aussi convenable que possible, puis qu'elle la mette dans un pensionnat respectable; les frais me regarderont entièrement, jusqu'au jour où son sort sera fixé. Mais rappelez-vous, dit-il en levant la main, que je ne veux jamais entendre parler de cette enfant. Tirez sur moi pour la somme que vous jugerez convenable, mais bornez-vous à cela; et puisque vous avez trouvé bon de vous charger de la recueillir, si je m'y refusais, faites comme s'il en était ainsi, et arrangez-vous de manière que j'entende parler de cela le moins possible.

— Eh bien ! le gouverneur ne pourrait faire une proposition plus généreuse, dit le major avec un air de profonde admiration.

Ulrich Ford se mordit les lèvres; il avait écouté avec une patience digne d'éloge la proposition de son oncle, lors même qu'elle froissait terriblement ses sentiments; car s'il était un point sur lequel le docteur Ford fût particulièrement chatouilleux, c'était sans contredit la question d'argent. On devait donc lui savoir gré de la modération et du calme qu'il mit dans sa réponse, et du soin qu'il prit de ne paraître ni piqué, ni blessé.

— Si j'ai besoin de votre aide, dit-il avec calme, je ne

manquerai pas de vous la demander; mais vous le savez, sir Lionel, je ne sais que faire de mon argent, et enfin si j'accepte la charge, je la veux tout entière, sans aide et sans intervention.

— Très-bien, très-bien, répliqua son oncle, faites comme vous l'entendrez; mais souvenez-vous que je vous ai fait une offre; que cette affaire, au reste, ne porte pas atteinte à nos bons rapports, car votre présence est trop précieuse à Trampton, pour que nous puissions nous en passer. Ah! si j'avais mieux lu dans l'avenir, il y a quatorze ans! Ainsi, les funérailles auront lieu jeudi, à trois heures, nous ne l'oublierons pas. Pauvre Cecilia, pauvre petite! Qui aurait cru cela?

Après ces derniers mots, il fut permis au docteur de prendre définitivement congé et de retourner à Rockborough, tandis que ses parents commentaient, chacun à son point de vue, la philanthropie extraordinaire dont il faisait preuve envers l'enfant de la pauvre Cecilia.

Quant à Ulrich Ford, il ne savait plus que penser. Il n'aurait pas cru que sir Lionel se refuserait aussi carrément et aussi obstinément à reconnaître sa petite-fille et à faire quelque chose pour elle.

Il s'en retournait donc à Rockborough avec la perspective fort grave d'être chargé, sa vie durant, d'une importante tutelle (car il était peu probable que cet indigne père voulût jamais réclamer sa fille), il sentait donc que ses parents avaient jeté sur ses épaules le fardeau qu'ils ne voulaient pas porter. Cependant, il n'eut aucun regret d'avoir fait cette promesse, et il ne lui vint pas à l'idée d'éluder pareille responsabilité, bien qu'il prévît que cette adoption pourrait être plus tard la source de grands ennuis.

La vue de la fille de Cecilia lui causait, sans doute, une sensation pénible, mais l'impression aurait été pour son âme encore plus douloureuse, s'il avait senti la pauvre petite confiée à la cruelle commisération d'un monde indifférent.

Que le dit monde, qui aime fort à se mêler des affaires

du voisin, parlât en bien ou en mal de l'adoption qu'il allait faire, peu lui importait, il n'y pensait même pas. Il était trop noble pour se demander ce que diraient les autres, lorsqu'il agissait d'après les lois de sa conscience et qu'il faisait ce qu'il trouvait juste et équitable. Mais il était impatient de connaître l'opinion de Marcienne à ce sujet, et cela non dans le sien propre, mais dans l'intérêt de l'enfant. Aussi, dès qu'il revint chez lui, envoya-t-il dire à sa sœur qu'il voulait lui parler en particulier, et qu'il l'attendait dans son cabinet de consultations.

— Comment se trouve l'enfant? dit-il à brûle-pourpoint, dès qu'elle parut sur le seuil.

— L'enfant? répliqua miss Marcienne; si vous voulez parler de la fille de Cecilia Fleming, je ne sais pas, Ulrich, qui vous appellerez bientôt un enfant, car elle est presque aussi grande que moi.

Presque? La vérité était que la jeune cousine aurait eu des points à lui rendre, et pour la force et pour la grandeur.

— Eh bien! Comment se trouve Pétronille?

— Oh! assez bien, autant que je puis en juger. Je me demande, par parenthèse, quelle idée on a pu avoir, en lui donnant ce drôle de nom de provenance étrangère. Je suis bien sûre qu'il ne vient pas de la famille Halsted. Mais pour en revenir à Pétronille, elle a été sombre et silencieuse après votre départ; je lui ai donné alors quelques livres à feuilleter, puis je l'ai envoyée dîner dans la chambre aux déjeuners, et je viens de voir qu'elle s'est endormie sur le sopha. Avez-vous vu sir Lionel et tante Mary?

Il ne parut pas entendre la question, mais feignit d'arranger ses papiers.

— Pauvre enfant! dit-il, elle doit être épuisée d'émotion et de fatigue; vous auriez mieux fait, Marcienne, de l'envoyer tout de suite au lit.

Miss Ford se retourna vivement.

— Va-t-elle donc coucher ici? Je n'en vois pas la nécessité. N'a-t-on pas le temps de la conduire ce soir à Trampton?

— Peut-être l'aurait-on, mais elle ne va pas à Trampton ; sir Lionel refuse de la recevoir et même de la reconnaître.

— Ulrich !

— Vous pouvez bien être surprise de cela ; je ne croyais pas moi-même qu'il y eût des êtres si dépourvus de sentiment ; mais tel est le cas : il n'y a pas à y revenir.

— Alors que ferons-nous de cette fillette ? je veux dire, qu'en ferons-nous demain ?

— Elle restera ici, à moins que son père ne vienne la réclamer, ce qui est assez improbable.

— *Elle !* restera *ici*. ICI. — Elle vivra *ici !* Avec vous et avec moi ?

Il n'est pas au pouvoir des lettres italiques ou capitales, d'exprimer la dixième partie de l'étonnement, de la stupeur et de l'effroi qui vibrèrent dans ces mots entrecoupés.

— Oui, avec vous et avec moi. J'ai promis à sa mère mourante que je la recueillerais, si son grand-père refusait de la recevoir.

— Mais s'ils refusent, pourquoi en aurions-nous le fardeau ? Quel droit cette fille a-t-elle sur nous ? — sur vous ?

Miss Marcienne en aurait dit davantage dans ce même style, si son frère n'avait pas levé les yeux sur elle, et ne l'avait pas regardée fixement.

Elle connaissait ce regard d'ancienne date : il exprimait une résolution qui n'admettait pas de réplique, et une fermeté qui ne souffrait pas de contradiction ; devant lui la vieille demoiselle battait en retraite et n'opposait plus d'objections aux désirs de son frère.

— Où doit-elle coucher ? demanda-t-elle humblement.

— Oh ! où vous voudrez, répondit-il avec insouciance. N'avez-vous pas une chambre d'ami à lui donner ?

— La plus belle des chambres ? s'écria-t-elle avec stupeur.

— Oui, si vous voulez, peu importe, pourvu qu'elle soit bien. Encore un mot, Marcienne ; vous allez commander votre deuil le plus promptement possible, je pense ? Ar-

rangez-vous en même temps pour que l'enfant ait le sien parfaitement complet et convenable. Je désire qu'on n'épargne rien pour ses vêtements.

— Dois-je faire faire des habits de crêpe et de soie pour une fillette de cet âge?

— Je n'entends rien à vos termes de couturière, répondit-il, mais si c'est la chose la plus convenable à porter, eh bien! elle la portera.

Et maintenant, Marcienne, envoyez votre femme de chambre, pour l'aider à faire sa toilette et à se mettre au lit; et allons prendre notre repas. Assez sur ce sujet pour aujourd'hui.

Puis, poussant un profond soupir, il se rendit à son cabinet de toilette.

VII.

Continuation de l'autobiographie de Pétronille.

Je ne puis, après tant d'années, me rappeler d'une manière bien exacte quand et comment l'on m'annonça que je vivrais désormais avec cousin Ulrich, mais ce que je sais fort bien, c'est que cette nouvelle me fut fort agréable. J'avais vaguement entendu parler d'un endroit nommé Trampton, où ma mère avait vécu jadis, et je craignais beaucoup d'être envoyée vers ces grands personnages, qui étaient, disait-on, mes parents, et sans m'en rendre compte, je sentais que je n'y serais pas aimée, et que tout ce monde-là me ferait grandement peur.

Il s'en fallait de beaucoup que cousine Marcienne me témoignât de l'affection, je dirai même qu'elle ne m'aimait pas du tout, et cependant, bien que ses manières fussent roides et hautaines avec moi, elles ne m'intimidaient pas du tout; j'avais bien une trop forte dose de courage pour cela.

D'un autre côté, quelque peu que j'eusse vu mon cousin Ulrich, et quelque minime qu'eût été son attention à mon égard lorsque nous nous étions rencontrés, j'avais déjà conçu pour lui un attachement qui avait tous les caractères d'une grande vénération.

Les premiers jours que je passai à Rockborough furent naturellement fort tristes; je ne pouvais oublier ma pauvre mère, que j'avais laissée blanche, immobile et silencieuse, sur le lit où elle avait tant souffert, et comme j'étais malheureuse et réservée, il convint à miss Marcienne de prendre mon chagrin pour des accès de mauvaise humeur; aussi me laissa-t-elle complétement à moi-même, ou bien aux soins de Pinner, sa femme de chambre; mais, ce qui était plus triste pour moi, c'est que je ne vis pas du tout cousin Ulrich pendant ces jours néfastes.

Je crois que l'événement qui, le premier, me fit sortir un peu de ma torpeur, fut l'arrivée de mes habits de deuil. Je savais que c'était le jour où l'on conduisait ma mère à sa dernière demeure, et je pleurai amèrement, lorsque je revêtis mes sombres vêtements; je me rappelle même que mes larmes tombèrent en abondance sur ma belle robe de soie noire, mais enfin, je n'avais jamais eu de si beaux habits, et je finis par me distraire en les examinant.

Il avait été convenu que je ne prendrais pas mes repas au rez-de-chaussée; je déjeunais donc toute seule avec cousine Marcienne, dans la chambre où elle se tenait le matin; puis je dînais à la table du luncheon; mais cousin Ulrich n'y paraissait que très-rarement; enfin je prenais mon thé avec Pinner, tandis que l'on servait en bas le grand dîner. Après cela, on frappait à la porte, et Wheler venait annoncer que le docteur Ford était prêt à recevoir miss Fleming à la chambre à manger. Alors on me brossait les cheveux, et je restais avec mes parents jusqu'à l'heure de mon coucher.

Quoique parfaitement bon à mon égard, cousin Ulrich me parlait néanmoins très-rarement après la première salutation, aussi restais-je quelquefois des soirées entières, n'ayant pour me distraire qu'un livre ou quelque ouvrage

d'aiguille, et je n'usais de la parole que pour répondre aux rares questions qui m'étaient adressées.

Quelle différence avec la vie libre et vagabonde que je menais jadis.

Je parle ici de la première semaine, alors que ma vivacité et mon entrain des anciens jours étaient entièrement subjugués par le chagrin et par la vie toute nouvelle que je menais; car tout était étrange et nouveau pour moi, le pays, la maison, les habitudes. Mais lorsque je fus familiarisée avec la maison et avec ceux qui l'habitaient, je repris graduellement mon ancien caractère.

Le soir du jour où avaient eu lieu les funérailles de ma mère, on me fit dire à l'heure habituelle que miss Ford était prête à me recevoir; je descendis à la chambre à manger, et trouvai cousine Marcienne toute seule et vêtue aussi de noir. Le fait qu'elle portait le deuil de la même personne en l'honneur de laquelle je portais le mien, me rapprocha d'elle en ce moment-là, et de son côté elle eut en ce jour plus de cordialité envers moi; mais après l'arrivée de son frère, ses manières changèrent complétement.

Il entra assez brusquement, jeta sur le dressoir son chapeau garni d'une haute bande de crêpe, et se mit silencieusement à table pour le dîner, qui avait été un peu retardé pour l'attendre. Il me répugnait de le remercier d'avoir été à Saltpool, pour rendre les derniers devoirs à ma mère, et j'aurais voulu cependant lui en parler, car je savais qu'il avait été là où je l'avais perdue. Comme je n'avais ni livre, ni ouvrage, je me laissai entraîner à rapprocher ma chaise le plus près que je pus de la sienne, puis je me mis à le regarder fixement, dans l'espoir qu'il m'adresserait une fois la parole.

Enfin, il leva subitement les yeux sur moi, et me surprit en flagrant délit d'avide contemplation; je crus d'abord que mon regard, quelque peu indiscret, lui avait profondément déplu, car il détourna vivement la tête; mais il la leva de nouveau, et me dit en souriant et en me frappant sur l'épaule :

— Eh bien ! petite femme, ne pouvez-vous trouver un livre intéressant ce soir?

Je me levai alors pour en aller chercher un sur une table placée près de là, et tandis que j'étais occupée à cette recherche, j'entendis miss Marcienne dire à voix basse, mais avec une grande animation :

— A-t-on examiné les papiers aujourd'hui?

— Oui, répondit-il sèchement.

— Et vous n'y avez trouvé nulle information? nulle adresse? rien, en un mot?

— Rien !

— C'est étrange, c'est inexplicable. Vous insérerez un avis, n'est-ce pas ?

— Je ne sais. Ne parlez pas davantage sur ce sujet pour le moment, je vous prie.

Je savais qu'ils parlaient de moi ou de quelque chose qui me concernait, et je m'apercevais bien qu'ils n'étaient pas d'accord sur ce sujet; mais lorsque j'apportai le livre sur la table, cousine Marcienne était redevenue silencieuse et cousin Ulrich avait repris son dîner. Je me sentis une grande envie de connaître ce qui occupait leur esprit en ce moment.

— Est-ce que je dois partir? demandai-je timidement, en le tirant par la manche de son habit.

Il me regarda alors avec bienveillance et bonté.

— Non, mon enfant, dit-il, vous resterez ici.

— Oh ! que je suis contente ! répondis-je avec ferveur. Alors ses yeux se portèrent sur mes sombres vêtements et il n'ajouta pas un mot.

Ce fut de cet instant que les manières de cousine Marcienne changèrent subitement à mon égard; elle brusqua les meubles, faute de mieux, et me parla si sèchement, que je commençai à me croire coupable de quelque grand méfait.

— Allons, Pétronille, dit-elle, comme la pendule sonnait neuf heures, et que Pinner paraissait à la porte, c'est l'heure d'aller vous coucher, ne faites pas attendre la bonne. Et elle allait me pousser hors de la chambre, avant que je pusse dire bonsoir à son frère.

— Laissez-moi souhaiter une bonne nuit à... à... à lui, demandai-je, je ne savais pas encore quel titre donner à mon protecteur.

— Je vous prie, Ulrich, de quel nom voulez-vous que Pétronille vous appelle? demanda-t-elle, tandis qu'il imprimait gravement un baiser sur mon front. Elle ne peut pourtant pas continuer à vous nommer le *gentleman* ou *lui*, ça fait un drôle d'effet dans la maison.

Il ne lui répondit pas tout de suite, mais sembla réfléchir sur l'appellation qui serait la plus convenable.

— Peut-être aimeriez-vous qu'elle vous appelât *papa*, comme c'est l'usage pour les enfants d'adoption, dit miss Marcienne, avec une amertume dans le ton que je ne pouvais m'expliquer, tout en la constatant.

Il ne répondit pas encore, bien que j'attendisse ce qu'il allait dire avec une grande anxiété, car il était si bon, que j'aurais beaucoup aimé, je crois, lui donner le doux nom de père.

Il ne répondit pas, mais leva les yeux et regarda fixement sa sœur, que je vis rougir comme une cerise, sous ce regard calme et froid.

— Savez-vous, Pétronille, quel est le degré de parenté qui nous unit? dit-il après un instant de silence, et comme j'étais encore à côté de lui.

— Nous sommes cousins, n'est-ce pas? vous étiez le cousin de ma pauvre maman; puis, à ce souvenir, mes yeux se remplirent de larmes.

— Oui, j'étais son cousin, et je suis aussi le vôtre, bien que je sois beaucoup, mais beaucoup plus âgé que vous. Eh bien! vous ne pouvez pas me donner de meilleur titre que *Cousin Ulrich*.

— Maman vous appelait-elle : cousin Ulrich ?

— Oui, quelquefois, je le crois. Eh bien! mon enfant, voilà qui est convenu. Bonne nuit! Et en disant ces mots, il m'envoya coucher.

Depuis ce jour-là, je repris graduellement mon entrain et ma gaîté, mais il s'écoula encore quelque temps avant que je redevinsse aussi bruyante et aussi turbulente que je

l'étais jadis. Un mois néanmoins ne s'était pas encore écoulé que je m'étais déjà rendue coupable de grandes peccadilles.

J'étais laissée trop à moi-même dans ce temps-là, et cette vie sédentaire, si différente de l'existence libre et sans entraves que j'avais menée à Saltpool, m'irritait, m'énervait, et je faisais des sottises, par absence même d'excitation.

Cousine Marcienne n'avait sûrement pas compris les exigences d'une nature aussi remuante que la mienne, sans cela elle aurait trouvé des moyens de m'occuper, afin de me tenir éloignée des tentations.

Comme je l'ai déjà dit, je n'avais pas le goût des plaisirs intellectuels, et, malheureusement, il n'y en avait pas d'autre dans cette maison. Tous les matins, lorsqu'il faisait beau temps, Pinner me faisait faire une promenade, et je n'avais pas de peine à la persuader de me conduire dans les beaux quartiers de la ville, car j'avais le même goût que les petites sauvages pour tous les beaux étalages qu'on voit devant les magasins fashionables; mais ces promenades méthodiques et bien réglées étaient nécessairement très-courtes, et je pouvais, hélas! disposer du reste de la journée comme je l'entendais.

La maison de cousin Ulrich fut pour moi, dans les premiers temps, une source de grandes distractions et de grand intérêt; c'était vraiment un musée, tant elle était remplie de tableaux, de bronzes, de curieuses porcelaines et autres objets d'art.

Je n'oublierai jamais certain jour où je m'étais oubliée au salon, dans la contemplation d'un magnifique paysage, auquel les rayons du soleil prêtaient vie et mouvement, et où je fus surprise en flagrant délit d'admiration, par cousin Ulrich en personne.

Il était entré sans que je m'en aperçusse, et parut enchanté de notre rencontre; mais, hélas! ce ne fut que pour une minute; car, encouragée par son bon sourire, je lui dis avec une grande animation, combien j'aimais les tableaux, et comment autrefois j'en faisais en imagination,

tandis que j'étais couchée sur l'herbe ; à l'ouïe de ces paroles enthousiastes, un nuage passa sur son front ; puis cousin Ulrich tourna brusquement les talons, et descendit dans son cabinet.

Mais le salon, si richement pourvu qu'il pût être, n'était cependant pas inépuisable ; un certain jour donc, ne sachant plus à quoi m'amuser, et cousine Marcienne étant allée faire des visites, je me livrais à un de mes anciens passe-temps, qui consistait à me laisser glisser le long de la rampe; à remonter ; puis, à me laisser redescendre par ce même moyen très-rapide, mais fort peu sûr. J'étais dans toute l'ardeur de cette gymnastique, lorsque Wheler apparut, et m'annonça, avec sa solennité ordinaire, que si je continuais ce jeu, il se plaindrait à qui de droit.

Je me mis alors à errer dans la maison, comme une âme en peine, et cherchais quelque lieu non encore exploré, lorsque j'arrivai devant un appartement dont je n'avais jamais franchi le seuil; ce n'était ni plus ni moins que le cabinet de consultations du cousin Ulrich.

Bien qu'on ne m'eût pas formellement défendu d'y entrer, je savais cependant que cette pièce était regardée comme sacrée par tous les habitants de la maison, la porte en était même presque toujours fermée à clef, et Wheler seul avait le privilége d'y entretenir l'ordre et la propreté; cousine Marcienne n'en franchissait le seuil que lorsqu'elle y était formellement appelée par son frère. Mais cet appartement tenu pour sacré n'en était que plus séduisant pour moi, car je me disais que si cette chambre exigeait tant de soins, c'est que les objets qu'elle renfermait étaient d'une grande valeur.

D'ailleurs, tout ce que j'avais déjà pu, en différentes occasions, apercevoir par la porte entr'ouverte, ne faisait qu'augmenter mon désir d'en voir davantage.

Or, ce jour, la porte étant entrebaillée, et Wheler causant tranquillement au sous-sol avec les autres domestiques, je poussai bravement la porte, et entrai dans le cabinet de Barbe Bleue.

Je fus d'abord assez déçue dans mon attente, car cette

chambre mystérieuse n'offrait pas l'ombre de mystère; je ne vis d'abord qu'une pièce de moyenne grandeur, toute garnie de meubles en chêne et maroquin. A l'une des extrémités de la pièce, se trouvait un grand et large canapé, et je me demandais si les patients de cousin Ulrich y étaient attachés, tandis qu'il leur sciait les bras et les jambes; et ce qu'il faisait ensuite de tout ce sang répandu, sans compter les membres coupés. Wheler était-il présent à ces opérations, et aidait-il à contenir les victimes? enfin, j'étais fort intriguée de savoir si ces pauvres mutilés pouvaient regagner leur logis.

Il y avait aussi un grand fauteuil, dans lequel s'asseyaient, sans doute, les personnes qui venaient se faire arracher les dents. Combien cousin Ulrich eût été scandalisé de pareilles suppositions, mais les idées que je me faisais sur les spécialités du médecin étaient très-vagues. Pauvres malades! Combien je les plaignais, moi qui de ma vie n'avais été indisposée, et combien aussi j'étais étonnée que ce canapé et ce fauteuil fussent si propres, et conservassent un air si innocent, après les terribles boucheries dont ils étaient les témoins et même les complices.

Mes idées exagérées et erronées n'ébranlaient cependant pas ma foi en cousin Ulrich, au contraire, je l'admirais beaucoup de ce qu'il exécutait de si grandes choses, puis j'étais bien sûre qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour épargner des souffrances à ses patients; et je me disais que s'il les faisait souffrir, un autre docteur, M. Austin, par exemple, les torturerait certes davantage.

Après avoir examiné le fauteuil et le sopha, je dirigeai mon attention sur la table à écrire, qui était sans contredit un meuble d'un fort beau bois et d'un fort beau travail, elle était garnie de précieux objets en bronze et en ivoire, et couverte de différents papiers, les uns écrits, les autres encore vierges de toute calligraphie.

Il y avait aussi des livres dans le cabinet de consultations; quelques-uns étaient posés sur une tablette de chêne, d'autres étaient éparpillés sur la table; m'étant emparée

d'un de ces derniers, je fus bientôt complétement absorbée par son contenu. Jamais je n'avais encore vu de livre plus bizarre, ni de gravures aussi étranges; je me mis à rire tout haut, en voyant les enluminures qu'il contenait; puis, je torturai mon ignorante petite tête, pour savoir ce que ces vignettes pouvaient bien représenter, mais le texte était trop difficile pour moi, il était farci de mots longs et barbares, et la plupart appartenaient à une langue que je ne connaissais point. Je finis donc par jeter le livre loin de moi, et me mis à couvrir une douzaine de feuilles de papier à lettre de croquis à la plume, représentant les divers membres de la maison; puis, je pris trois petites bouteilles placées sur la table, et les examinai attentivement. C'étaient de petites bouteilles de verre blanc cachetées en haut, elles étaient remplies d'eau, et de curieuses et indescriptibles petites choses flottaient là-dedans. « Ce sont sûrement des cornichons d'une espèce particulière », me dis-je enfin. Je trouvais cependant fort singulier que mon cousin tînt des cornichons dans son cabinet pour sa consommation particulière; peut-être déjeunait-il quelquefois dans cette pièce, et cette supposition me fit paraître la chose toute naturelle.

Des pickles n'étaient cependant pas des choses assez intéressantes pour que je consacrasse plus de temps à les examiner, et je venais d'apercevoir quelque chose qui me paraissait une véritable mine à exploiter; c'était un tiroir à demi-ouvert, tout doublé de velours, et contenant les plus jolies choses du monde, elles étaient toutes brillantes et scintillantes, et chacune était posée à sa place particulière.

Je tirai complétement le tiroir à moi, et j'en examinai le contenu avec un ardent intérêt; jamais je n'avais vu une collection semblable.

Il y avait de longs et minces ciseaux qui semblaient comme épuisés par un jeûne sévère et prolongé, puis d'autres ciseaux gros, courts, trapus, qui avaient tout l'air d'avoir été arrêtés dans leur croissance, des ciseaux qui haussaient les épaules et d'autres qui étaient tellement tor-

tus qu'ils me faisaient l'effet de tire-bouchons. Puis, il y avait des aiguilles à tricoter de toutes les formes et de toutes les dimensions, des bobines ou boudins de soie et de fil métallique, de jolies petites scies, des couteaux pointus et bien tranchants, et d'autres choses qui ressemblaient à des vrilles; enfin, tant d'objets en acier, que j'en fus tout éblouie, et que je finis par me demander si cousin Ulrich employait ses loisirs à coudre comme une dame, à scier et raboter comme un charpentier.

Mais en regardant tous ces objets comme je les avais placés, c'est-à-dire en tas sur la table, une idée lumineuse traversa mon esprit, et je me dis qu'ils me feraient un fameux jeu de jonchets.

J'avais eu une boîte de jonchets à Saltpool, et j'avais passé bien des heures fortunées, lorsque j'étais absorbée par ce jeu-là; mais dans la précipitation qui avait caractérisé mon départ, la boîte et d'autres jouets de moindre importance avaient été oubliés. Rien ne serait donc plus gentil que de jouer avec ces aiguilles et ces épingles si jolies, si brillantes, et entrelacées avec tant d'art. Je ne tardai pas à mettre mon beau projet à exécution, et jetant tous ces objets sur le papier buvard, je les groupai en un artistique amas; puis, choisissant un instrument en forme de cuiller comme collecteur, je m'établis sur la chaise en maroquin de cousin Ulrich, et je me mis à l'œuvre avec ardeur.

Combien de temps m'amusai-je de cette manière? c'est ce que je ne pourrais dire; mais ce que je sais fort bien, c'est que, dans le soin que je mettais à enlever chaque instrument sans effleurer les autres, j'oubliai le monde entier, et que je ne fus rappelée à moi que par le bruit qu'on fit en ouvrant soudainement la porte, et par la voix de cousin Ulrich qui s'écriait avec étonnement :

— Pétronille! Comme s'il ne pouvait en croire ses yeux.

— Pétronille! Pétronille! dans votre chambre! dit une autre voix, qu'à l'aigreur de l'accent je reconnus pour celle de cousine Marcienne; alors je levai la tête, et je vis qu'ils me regardaient tous deux avec stupéfaction.

Je rougis beaucoup, car l'accent avec lequel ils me parlaient m'aurait suffisamment démontré que j'avais mal agi, si je n'en avais pas eu déjà conscience.

Une minute après, cousine Marcienne (qui, grâce à la circonstance, avait passé le seuil de la terrible chambre,) me parla de telle sorte qu'elle ne me laissa aucun doute sur mes transgressions.

— Pétronille! s'écria-t-elle encore. Est-il possible que vous ayez osé pénétrer dans cette chambre? Ne savez-vous pas qu'il n'est permis à personne d'y entrer sans permission? Votre cousin ne m'y admet que fort rarement, et après formelle invitation.

Eh! grand Dieu! Voyez donc, Ulrich, ce que faisait cette enfant, continua-t-elle, en découvrant ma récente occupation. Elle a touché vos instruments, les a sortis de leur tiroir, et en a couvert la table.

— Je jouais aux jonchets avec, dis-je en manière d'explication, tout en jetant un regard de regret sur ma partie inachevée.

— Aux jonchets? avec des instruments qu'aucun domestique n'oserait toucher, de crainte de perdre sa place; des instruments qui coûtent des livres et des livres sterling; cette fille est idiote.

Puis, regardez votre papier, Ulrich; tout barbouillé de haut en bas, vos livres jetés ça et là. Oh! sotte, méchante, désobéissante enfant; vous devriez avoir honte de vous-même.

— On ne m'a jamais défendu de les toucher, répondis-je d'un air assez hargneux. J'étais cependant affligée d'avoir offensé cousin Ulrich, qui ne disait mot, lui; mais était assis devant le feu et nous tournait le dos.

— Vous auriez dû savoir que ce n'était pas permis, sans qu'il fût besoin de vous faire aucune défense, résuma miss Marcienne avec une grande véhémence. Vous auriez dû le savoir, si vous aviez eu un peu de jugement, je ne crois pas que.....

— Marcienne, interrompit cousin Ulrich, sans se retourner, Marcienne, assez sur ce sujet, je ne veux pas entendre un mot de plus.

— Pas un mot de plus? répéta-t-elle avec surprise. Avez-vous vu, Ulrich, ce qu'a fait cette fillette? elle a sorti tous vos beaux instruments de ce tiroir.

— Wheler les remettra en place.

— Elle les aura gâtés, avec ses rudes mouvements.

— S'il en est ainsi, le mal n'est pas irréparable.

— Mais elle a tout barbouillé votre papier à lettre.

— Il y en a encore beaucoup chez le marchand.

Il parlait avec tant de douceur que je sentis renaître mon courage; mais ce calme eut un effet diamétralement opposé sur cousine Marcienne, qui regarda son frère pendant quelques minutes sans oser lui répondre, puis éclata en sanglots, et s'enfuit précipitamment.

Alors je crus avoir fait plus de mal que je ne le supposais d'abord ; je m'approchai donc de cousin Ulrich, et pris une de ses mains dans les miennes.

— Je suis bien fâchée, dis-je à voix basse, je ne croyais pas mal faire en venant dans cette chambre; vraiment non, je ne le savais pas, cousin Ulrich.

— Vous le savez, maintenant, Pétronille, répondit-il gravement, et vous devrez vous en souvenir dorénavant. Vous avez jeté un triste désordre dans tous mes instruments, et il faudra du temps pour réparer le dégât que vous avez fait. Ce cabinet n'est point une chambre convenable pour des petites filles; elle ne l'est pour personne, excepté pour ceux que je veux y faire entrer. Vous ne l'oublierez plus, n'est-ce pas?

— Et alors je ne puis plus jamais entrer ici? demandai-je piteusement; je ne le puis, même si je promets d'être bien tranquille et de ne rien toucher?

— Et pourquoi voudriez-vous venir ici, mon enfant?

— Parce que vous y êtes, et que j'aime vous voir et être avec vous, cousin Ulrich. Oh! s'il vous plait, laissez-moi venir quelquefois, rien que pour un petit moment, dis-je avec câlinerie; mais il se mit à rire, et dégageant sa main des miennes, me déclara d'un ton badin, que si jamais je franchissais le seuil de cette pièce, il me ferait avaler une bonne dose de médecine pour ma punition; enfin, il m'or-

donna de monter vers cousine Marcienne, et de faire tout ce qu'elle désirait, comme une bonne fille que j'étais.

— Mais, dites-moi d'abord que vous m'avez pardonné, dis-je avec insistance, en me suspendant à son bras, et en levant mon visage vers lui.

— Oui, oui, répondit-il avec précipitation, mais il ne me donna pas le baiser que tacitement je lui demandais, et je me sentis cruellement désappointée (je ne savais pourquoi) de ce qu'il ne répondait pas à ce désir.

Je trouvai cousine Marcienne dans son petit salon du premier étage; elle n'était pas entièrement remise de son accès de pleurs, et se plaignait amèrement à Pinner, disant que tout avait subi un triste changement depuis l'arrivée de cette enfant ; mais, elle s'arrêta court en m'apercevant, et se mit en devoir de terminer la semonce que son frère avait si brusquement interrompue.

Toutes les remontrances de cousine Marcienne ne produisirent, je le confesse, aucun effet sur moi, car j'avais l'esprit en repos, cousin Ulrich m'ayant pardonné.

Toutefois, depuis ce jour, j'observai scrupuleusement l'ordre de mon cousin, quant à l'accès de son cabinet de consultations, et n'y pénétrai pas une seule fois; seulement je m'assis souvent sur la natte placée à la porte, dans le seul but d'obtenir un mot ou de recevoir une petite tape sur la tête, toutes les fois que cousin Ulrich entrait dans son cabinet ou qu'il en sortait.

Le printemps était alors assez avancé, l'orageux mois de mars avait fait place à un doux et tiède mois d'avril, la ville même donnait çà et là des indices du réveil de la nature, et tout m'invitait à profiter des beaux jours ; le désir de faire une de mes bonnes courses d'autrefois devint même des plus vif. J'avais joui de tant de liberté dans mes promenades ; mes excursions avec Betsy Mitchell (dont je regrettais bien souvent la société) et avec les autres enfants du village avaient été si peu limitées et avaient rencontré si peu de restrictions, que mes promenades méthodiques et pleines de décorum avec Pinner, promenades n'excédant jamais une heure, et faites toujours dans la

même direction, ne pouvaient pas plus satisfaire mon besoin d'exercice, qu'un petit tour de manége fait au trot, ne peut contenter une jeune pouliche. Je me réjouissais à l'idée de pouvoir échapper un jour à la société de cette femme de chambre, aussi roide, aussi empesée, aussi vieille fille que sa maîtresse, et de faire sur les remparts, ou autour du champ de manœuvres, une bonne promenade, qui ne serait pas troublée par les incessantes remontrances de Pinner sur mon manque de décorum.

Un jour enfin, la tentation de faire une promenade sans être accompagnée devint trop forte pour moi.

C'était un de ces beaux jours sereins et embaumés de la fin d'avril, un de ces jours où les feux s'éteignent sans opposition, où les fenêtres qu'on a ouvertes par devoir restent entr'ouvertes par plaisir. J'avais déjà respiré l'air frais dans ma promenade du matin, et j'avais en vain demandé à la vierge Pinner de la prolonger de quelques minutes; mais elle n'avait rien voulu entendre, et, fidèle au mot d'ordre, elle m'avait ramenée, ou plutôt traînée à la maison; puis, bien contre mon gré, m'avait fait ôter mes vêtements de promenade.

Après le second déjeuner, cousine Marcienne sortit, selon sa coutume, pour ses propres affaires, sans avoir aucune idée de m'inviter à l'accompagner.

Je me mis alors à la fenêtre, et je m'amusai pendant un instant à voir les belles et brillantes fleurs que des hommes vendaient par la rue; puis je finis par me dire que je ne voyais pas de raison qui m'empêchât de suivre l'exemple de ma cousine; je ne pouvais comprendre non plus pourquoi il ne me serait pas permis de visiter un peu la grande ville dans laquelle je vivais maintenant. Je pouvais parfaitement prendre soin de moi-même; n'avais-je pas à Saltpool grimpé sur les arbres les plus élevés, pour y prendre des nids d'oiseau, n'avais-je pas gravi des rochers d'un accès tellement difficile, que j'avais dû pour les escalader ôter mes bas et mes souliers. D'ailleurs, il était impossible avec Pinner de rien connaître de la ville et de ses environs; elle marchait à pas comptés, m'empêchait pres-

que de regarder les étalages des magasins, disant que cette curiosité était vulgaire, et me défendait d'ôter les horribles gants de peau dans lesquels mes pauvres doigts étaient à la gêne.

Oui, je voulais une belle fois me promener sans gants, et si cousine Marcienne le découvrait et me grondait un peu, j'étais sûre que cousin Ulrich n'en serait pas fâché, car la chose n'avait aucun rapport avec ses instruments et ses bouteilles de pickles.

Ayant donc pris mon petit chapeau à bords de crêpe, que Pinner avait soigneusement posé dans une armoire, et l'ayant, je ne sais de quelle manière, placé sur ma tête, je descendis sans bruit, et je fus bientôt hors de la maison.

Quel plaisir je ressentis d'être de nouveau libre pour quelques instants !

Mais je ne savais quel chemin prendre. Celui-là, je le savais, conduisait sur la plage, ou vers le champ de manœuvres, que je connaissais déjà, car c'était ma promenade quotidienne; et celui-ci menait à la grande rue de la ville, où s'était, sans doute, dirigée cousine Marcienne, afin d'y faire des emplettes. Je ne pris donc ni l'un, ni l'autre, et j'adoptai une rue placée entre ces deux voies, et qui courait dans une direction diamétralement opposée à la maison que je venais de quitter. Je la descendis en sautillant, ou plutôt en bondissant; j'étais si heureuse de m'être échappée. Le soleil brillait joyeusement, les magasins resplendissaient sous ses rayons, tout le monde avait l'air souriant et joyeux; enfin, toute cette allégresse de la nature m'énivrait tellement, que je me mis à siffler tout en sautant : or, siffler est un talent qu'on ne peut pratiquer qu'avec un cœur léger et sans soucis, je l'avais donc entièrement négligé depuis la mort de ma pauvre mère.

La rue que j'avais choisie pour ma promenade était une belle et large rue, les magasins qui la garnissaient étaient cependant de second ordre, bien que très-beaux à mes yeux, et je ne me lassais pas d'admirer les jouets étalés derrière les glaces, puis les articles de lingerie, puis les vêtements tout confectionnés, etc.

Au bout de quelques pas, la voie devint plus étroite et les boutiques moins attrayantes, et cependant je continuai mon chemin, insouciante et légère comme un oiseau, et me réjouissant trop de ma liberté, pour observer ce qui m'entourait.

Enfin, je parcourus de cette manière une certaine quantité de rues, avant de m'apercevoir que j'avais atteint une des parties de la ville basse. Le pavé, jusques-là fort uni, et composé de pierres larges et carrées, avait fait place à une association de pierres inégales et présentant des aspérités de différentes formes.

Les boutiques, dont presque toutes les marchandises étaient étalées en plein vent, formaient le rez-de-chaussée de misérables demeures. Des femmes malpropres, tenant de sales enfants dans leurs bras, me regardaient avec surprise, en me voyant passer devant leur domicile. Aussi, tout en regardant avec quelque intérêt des oiseaux, des lapins et des habits qui étaient en montre, m'avouai-je que je ferais mieux de retourner à la maison; je me retournai donc, et crus reprendre le même chemin; mais, hélas! je me trompai dans mes points de repère, ou je fus intentionnellement mal renseignée, mais un fait réel est que plus j'avançais, plus mon escapade prenait une triste tournure et devenait désespérement grave. Les rues étaient toujours plus étroites et plus sales, quelquefois du linge mouillé, jeté sur des cordes tendues d'une maison à l'autre venait me fouetter le visage; puis, les femmes étaient à peine vêtues, et des jurements, des blasphèmes et des chants d'ivrognes résonnaient de tous côtés. Enfin, un matelot complétement ivre et hurlant quelque refrain bachique, vint rouler sur le pavé, et fut sur le point de me renverser; au même instant, un hideux gamin qui depuis un moment, je crois, guettait l'occasion de me jouer un mauvais tour, tira de sa main rude et malfaisante mes cheveux longs et flottants; puis se mit à singer, comme un vrai démon, mon évidente frayeur.

J'avais jusqu'à ce moment été assez agitée, mais alors ma peur ne connut plus de bornes, je poussai un cri plein

d'alarme, et m'éloignai du gamin en courant à toutes jambes.

Combien de chemin fis-je de cette manière, et pendant combien de temps me livrai-je à cette course effrénée? c'est ce que je ne pourrais dire; je m'arrêtai enfin, à bout de forces, et regardai timidement autour de moi, pour savoir si mon petit persécuteur me poursuivait encore, lorsque je vis, à mon grand soulagement, le coupé de cousin Ulrich arrêté devant une misérable demeure. Pour moi, c'était le port après la tempête. C'était bien son brougham, je ne pouvais me tromper; je reconnaissais bien ses deux beaux chevaux bais, que je désirais depuis si longtemps flatter et caresser; je reconnaissais surtout très-bien son impassible et stupide cocher, dont je ne pouvais obtenir un salut de connaissance, lorsque je passais à côté de lui dans nos promenades du matin.

J'étais trop effrayée pour sentir aucune appréhension de rencontrer ainsi cousin Ulrich; je ne sentis en ce moment qu'une ineffable satisfaction; je ne perdis pas une minute; et, m'élançant vers la voiture, je l'ouvris vivement et m'y installai sans donner un mot d'explication.

Comme je m'y étais attendue, le coupé était inoccupé, le panier à papiers de la voiture, tout plein de journaux et de lettres, la case aux livres, la trompette de bois (ainsi nommais-je le stéthoscope) étaient tous là, mais cousin Ulrich était dans la maison devant laquelle la voiture stationnait; dans une minute peut-être, il allait en sortir, et me trouver établie à sa place. Cette perspective m'angoissait un peu; je me demandais anxieusement ce qu'il allait penser de mon escapade.

La crainte d'avoir encouru le déplaisir de mon cousin faisait renaître mes frayeurs et j'y pensais avec angoisse, maintenant que j'étais hors de danger et sûre de retourner à la maison. Ce fut donc avec un regard plein d'inquiétude et les joues empourprées, que je guettais le moment où cousin Ulrich sortirait de la maison en question, ce qu'il fit enfin, escorté de deux autres messieurs; il échangea avec eux un salut cordial, s'avança vers sa voiture, et tourna le bouton de la portière.

— Pétronille ! s'écria-t-il, avec le même accent de stupeur que le jour où il m'avait surprise dans son cabinet de consultations; mais il avait un air plus épouvanté que la première fois.

— Oh ! cousin Ulrich, répondis-je avec émotion, je ne comptais pas aller si loin. Je voulais seulement faire une petite promenade, mais je n'ai pu retrouver mon chemin.

— A la maison ! cria-t-il au cocher; puis il prit place à côté de moi et resta silencieux, tandis que nous roulions rapidement à travers ces sales et vilaines rues.

— Etes-vous en colère contre moi ? cousin Ulrich, lui dis-je enfin, voyant qu'il ne voulait pas parler.

— En colère ? Non. Mais savez-vous où vous avez été ? Vous avez traversé le quartier le plus mal hanté et le plus mal famé de la ville; un quartier dans lequel nulle femme respectable ne met jamais les pieds, et où je ne me trouvais que par cas fortuit. Savez-vous ce qui pouvait vous arriver, si je ne vous avais pas rencontrée ? Mais non. Comment pourriez-vous le savoir ? A quoi Pinner pensait-elle donc, pour vous permettre de sortir ainsi toute seule ?

— Je ne lui en ai pas demandé la permission, répondis-je en baissant la tête. Je me promenais toujours toute seule à Saltpool ; cousine Marcienne ne me prend jamais avec elle, et Pinner est si stupide.

Il ne me répondit pas, mais poussa un profond soupir; il regarda par la portière placée de son côté, tandis que nous avancions rapidement vers la maison. Je n'osai pas reprendre la parole, et pensai avec tristesse que j'avais cette fois réellement offensé mon cousin, et lorsque nous nous arrêtâmes devant notre demeure, et qu'il me conduisit vers cousine Marcienne, je crois vraiment que je tremblai pour la première fois de ma vie.

— Pétronille est-elle sortie avec vous, Ulrich ? demanda miss Marcienne, d'un ton qui n'exprimait nullement la satisfaction. Et elle est sortie dans cet état ? Vous auriez pu, ce me semble, faire part de vos intentions à un de nos domestiques ou à quelque autre personne. Nous avons cherché cette fillette de tous les côtés, et je la croyais vraiment perdue.

— Et elle l'était effectivement, ou du moins elle aurait pu l'être, dit-il; je l'ai trouvée dans Fish-Alley, le quartier le plus dangereux et le plus mal famé de la ville basse; on aurait pu la voler, l'enlever, et lui causer, Dieu seul sait quel autre préjudice. Est-ce donc ainsi que vous surveillez cette enfant, Marcienne?

— Ce n'est pas ma faute, répondit miss Marcienne, il faut que Pétronille soit sortie furtivement. Suis-je à blâmer si cette enfant est désobéissante et ne connaît aucun frein!

— Nous sommes tous deux blâmables, répondit Ulrich avec tristesse.

— Oh non! cousin Ulrich, m'écriai-je toute confuse, et mortifiée qu'il s'accusât ainsi. Ce n'est vraiment pas votre faute, ni celle de personne, mais bien la mienne. Je savais bien que je ne devais pas sortir sans Pinner; mais le temps était si beau, je n'avais rien à faire, et je désirais depuis si longtemps faire une longue promenade.

— Eh bien! à présent, vous le croirez, je pense, dit en ricanant miss Marcienne. Vous avez entendu les paroles de cette fillette; elle savait qu'elle faisait mal, et malgré cela elle a mis son projet à exécution. On ne peut pourtant pas s'attendre à ce que je contrôle tous les mouvements d'une jeune personne de cet âge.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas fourni des moyens de s'occuper, convenables à son âge? Je croyais vous avoir parlé à ce sujet.

— Je lui ai acheté des livres et tout ce qu'il faut pour travailler à l'aiguille, mais elle ne sait que lire et écrire, et encore pas trop bien, et n'a pas l'idée de se rendre utile.

A cette accusation, malheureusement trop fondée, je devins écarlate; je n'éprouvais aucune honte d'être grondée pour mes sottises, mais je sentais vivement les déficits de mon éducation.

— Est-ce réellement le cas? dit cousin Ulrich en me regardant.

— Oui; mais on ne m'a jamais rien enseigné, dis-je cou-

rageusement, bien que mon cœur se gonflât et que des larmes montassent à mes yeux. J'aurais bien aimé apperndre, si l'on avait voulu prendre la peine de me donner des leçons.

— Bien ! Vous apprendrez, Pétronille, répondit-il, nous avons eu tort tous deux de ne pas y avoir encore pensé. Je ne puis rester à présent, Marcienne, mais nous reparlerons de cela ce soir. Et maintenant, mon enfant, essuyez vos yeux; je ne permets point de larmes dans cette maison.

Ainsi parla cousin Ulrich, tout en sortant de la chambre, puis il remonta en voiture. Comme la porte se refermait sur lui, je regardai timidement cousine Marcienne, espérant qu'elle me dirait quelque chose qui témoignât qu'elle n'était plus fâchée contre moi. Mais le regard qui rencontra le mien n'était rien moins qu'amical.

— Montez vers Pinner, dit-elle sèchement; il n'y a que discussions et choses désagréables toutes les fois que votre nom est mentionné. Puis, comme je lui obéissais lentement, et avec un petit air impertinent, je le confesse à regret, je l'entendis se dire à elle-même : « J'aurais bien voulu que nous n'eussions jamais vu son visage, l'ancien engouement va recommencer, je le parie. »

VIII

Pétronille continue de raconter son histoire.

Je n'entendis plus parler de mon escapade; cousin Ulrich et cousine Marcienne ne m'en dirent plus un seul mot; mais je ne tardai pas à apprendre le résultat de la conférence qu'ils tinrent le soir même à mon sujet.

Une semaine environ après les événements que je viens de raconter, on me fit descendre à la chambre à manger, pour me présenter à une dame d'une cinquantaine d'années. Cette personne, nommée Penfold, avait un air res-

pectable, mais terriblement compassé, et cousine Marcienne appela l'attention de l'étrangère sur ma personne par ces mots :

— Miss Penfold, je vous présente miss Fleming. Je suis fâchée de vous dire qu'elle a tout à apprendre; nous désirons donc qu'elle mette son temps à profit, et qu'elle répare diligemment les années qu'elle a perdues. Nous vous laissons entièrement la distribution de ses heures, tout en espérant que vous ne lui laisserez pas trop de loisirs, en aucune manière.

Miss Penfold répondit aussitôt, en minaudant, avec un certain sourire qui ne me parut pas du tout naturel : « Qu'elle était sûre que son élève et elle s'entendraient parfaitement, et ne tarderaient pas à devenir d'excellentes amies, et qu'elle espérait bien que miss Fleming prendrait assez de goût à ses études pour ne désirer d'autres récréations que celles que voudraient bien lui accorder ses indulgents tuteurs. »

Ne comprenant rien à tout cela, je regardai cousine Marcienne avec un air de complet étonnement et de timide interrogation; elle voulut bien enfin me donner le mot de l'énigme.

— Pétronille, voici la dame que nous avons choisie (cousin Ulrich et moi) pour diriger vos études. Elle a bien voulu consentir à venir chaque jour, de neuf heures du matin à cinq heures du soir, pour se consacrer à vous. Vous serez donc, pendant ce temps-là, entièrement sous sa surveillance, et j'espère que vous vous conduirez, à tous égards, comme vous devez le faire.

— Oh ! sans doute, sans doute, murmura miss Penfold d'un air encourageant.

Quant à moi, cette communication me prenait tout à fait par surprise. J'avais dit que j'étais toute disposée à m'instruire, et j'étais sincère en disant cela, mais je croyais qu'on allait chercher la science, deux fois par jour, dans une école placée à une distance quelconque de la maison, et cela me plaisait assez; je n'étais nullement séduite par la perspective de rester des heures entières,

clouée dans la chambre où cousine Marcienne se tenait le matin, car c'était une bien triste pièce, donnant sur l'arrière-cour, et n'ayant que la pompe pour tout point de vue récréatif. J'espérais aussi acquérir l'instruction en compagnie d'une douzaine de jeunes et jolis visages; j'étais donc fort déçue, en apprenant que je n'aurais pour toute société que la rigide et vigilante miss Penfold.

J'avais bien entendu parler d'institutrices particulières, mais je n'en avais vu jusqu'alors aucune; quand donc mes yeux se dirigèrent sur celle qui était destinée à me guider moralement et intellectuellement, mon cœur se serra et je sentis faiblir mon courage.

Miss Penfold, comme je l'ai déjà dit, était une personne d'âge mûr, possédant des connaissances variées; mon cousin Ulrich avait sans doute, avant de l'engager, reçu à son sujet les meilleures références, il était bien trop bon pour moi, et trop soucieux de mon avenir, pour agir en cela avec insouciance; je suis sûre aussi que le salaire était en rapport avec le mérite attribué à cette institutrice. Ce n'était cependant pas une femme qui pût se faire aimer d'une jeune fille. Elle avait été sans doute froissée, flétrie et aigrie par la monotonie et l'aridité de la vie qu'elle avait été obligée d'adopter, les germes d'affection qu'elle avait pu avoir en son cœur, et qui peut-être auraient voulu se développer en faveur du *dramatis personæ*, apparu dans les scènes changeantes de son existence, avaient été si souvent flétris et détruits dans leur épanouissement, qu'elle semblait maintenant avoir peur de concevoir pour ses semblables tout autre sentiment qu'une banale bienveillance.

Elle possédait, il est vrai, tout ce qu'il fallait pour développer les facultés intellectuelles d'une élève, mais elle ne croyait pas devoir se mêler en rien de ce qui concerne les sentiments du cœur. Faire appel à ces fadaises-là, c'était vraiment une inconvenante indiscrétion et une coupable invasion dans un département interdit. Aussi, tout en ayant sur les lèvres le même sourire doucereux, tout en conservant avec ses élèves les mêmes manières faciles

et gracieuses, miss Penfold repoussait obstinément toute démonstration de sentiment de la part de ses écolières.

Peut-être en avait-il été autrement jadis, et son cœur avait-il souffert de cette indulgence momentanée; quoi qu'il en soit, j'étais maintenant la victime expiatoire.

Trois ou quatre jours après notre entrevue, j'étais dûment établie avec ma gouvernante dans le salon du matin de cousine Marcienne, transformé pour la circonstance en salle d'étude.

Quoique l'esprit méthodique de miss Penfold dût être scandalisé de la désolante ignorance dont je donnais des preuves, ce modèle des institutrices savait trop bien les règles de la politesse, pour témoigner le moindre étonnement; elle fut donc aussi gracieuse avec moi que si j'eusse été la plus brillante écolière. Mais ce n'est point mon esprit qui demandait le plus à être cultivé; les facultés aimantes de mon cœur risquaient fort de se dessécher, faute d'êtres qui voulussent répondre à mon affectueuse nature. J'avais tellement soif d'aimer et d'être aimée, que je tâchai même de faire appel au cœur fané, flétri et desséché de ma gouvernante.

Ma pauvre mère me manquait terriblement; je déplorais encore plus sa perte à cette époque, que je ne l'avais fait auparavant, et je découvris toujours plus ensuite que rien ne peut remplacer l'amour maternel.

J'obtenais rarement un mot amical de cousine Marcienne; je n'en recevais jamais une caresse, et je croyais même quelquefois que cette pauvre cousine me haïssait mortellement. Je voyais fort peu cousin Ulrich, et toutes les fois que je me trouvais avec lui, c'était toujours en présence de sa sœur; je ne pouvais donc lui ouvrir librement mon cœur et lui dévoiler ma soif d'affection.

Je me trouvais donc bien isolée, et lorsque je vis que je ne pouvais pas même aimer miss Penfold, la précieuse, l'affectée miss Penfold, mon courage, mon entrain, ma gaîté descendirent à zéro.

Elle ne me repoussait pas par des paroles froides ou dures, non; elle était bien trop polie pour cela; mais si j'es-

savais de rendre mes études plus agréables, en prétendant qu'elles étaient un plaisir et non un devoir, elle me rappelait toujours à la réalité par le formalisme de ses manières. Si je glissais ma main dans les siennes, elle la replaçait tranquillement sur mes genoux, en me disant avec une grâce étudiée : A nos leçons, ma chère; ne nous laissons pas distraire dans nos études.

Une fois ou deux, je m'aventurai à incliner sur son épaule ma pauvre tête, fatiguée par quelque problème d'arithmétique que je ne pouvais comprendre, ou par des dates dont il fallait me souvenir; mais elle eut l'air si scandalisée de pareille inconvenance, que je n'eus garde de commettre de nouveau semblable incongruité.

— Miss Fleming, ma chère, tenez-vous droite, je vous prie. Nous étudions, souvenez-vous en. Je ne puis vous permettre de vous appuyer d'une manière si peu digne d'une jeune demoiselle bien élevée, vous gâteriez votre taille en faisant cela.

J'étais donc réintégrée sur la chaise à dossier droit, que miss Penfold avait réclamée comme un accessoire indispensable d'une bonne chambre d'étude, et nous recommencions à nous occuper successivement de grammaire, de géographie et d'histoire; c'était pour moi une bien triste et ennuyeuse lanterne magique.

Comme l'avait fort bien dit cousine Marcienne, j'avais tout à apprendre, mais on aurait pu, dans le commencement, être plus indulgent pour moi. Les rudiments sont toujours si arides, si peu intéressants; puis, j'avais été si peu habituée à l'application et à la discipline, que l'apprentissage de ces deux qualités indispensables à l'étude était en lui-même un rude labeur pour moi; mais ni miss Penfold, ni cousine Marcienne (qui se mêlait maintenant de mon éducation), ne paraissaient se douter de ma peine, ou si elles s'en doutaient, elles ne trouvaient pas que la chose méritât considération.

Je n'avais pas de temps à perdre, aussi chaque moment était-il mis à profit, et, sauf les heures des repas, et celle de ma promenade du matin, que je faisais avec

mon institutrice (et j'avais en cela changé mon cheval borgne contre un aveugle). je n'avais pas un moment de récréation entre mes différentes leçons; j'étais traînée, pour ainsi dire, d'une étude à l'autre, et j'étais si fatiguée, que ma tête en souffrait, que mes doigts en étaient enraidis, et que mon ignorante cervelle en était toute troublée; enfin, j'étais quelquefois si découragée, que des larmes inefficaces inondaient mes joues en feu.

Car les règles d'arithmétique qui ne veulent pas être justes ont un merveilleux pouvoir pour dompter les esprits les plus rebelles; puis, revenir trois fois sur les mêmes leçons, défaire deux fois son ouvrage, c'en est assez pour étouffer la vivacité d'un enfant qui n'a plus de mère auprès de laquelle il puisse aller se consoler.

Dans tous les cas, cette méthode eut le don de réprimer considérablement ma turbulence.

Il est vrai que, lorsque je me croyais injustement traitée, mon ancienne vaillance reprenait le dessus et me jetait dans bien des embarras. Puis, lorsque je désespérais d'obtenir justice ou équité de cousine Marcienne ou de miss Penfold, je me sauvais dans ma chambre, en fermais la porte à double tour, et, dans mon chagrin, j'appelais ma pauvre mère, lui demandant de me reprendre à elle. Oh! que de fois, en effet, n'ai-je pas désiré reposer à côté d'elle dans le petit cimetière de Saltpool!

Je suis parfaitement sûre que cousin Ulrich ne savait rien de tout cela, car jamais cousine Marcienne ne m'empêcha de descendre après le dîner vers cousin Ulrich, et cela malgré que j'eusse été, au dire de ces deux dames, bien sotte et bien méchante dans la journée. Qu'on s'abstînt si soigneusement de m'infliger une punition qui m'eût été fort pénible, était une anomalie singulière dans la conduite de cousine à mon égard, et je ne pus, même alors, m'empêcher de le remarquer. Je me souviens même qu'une fois, m'étant obstinément refusée à m'y rendre, elle vint elle-même me chercher, brossa mes cheveux, et par de bonnes paroles finit par me remettre de bonne humeur, et par me faire descendre auprès de son frère.

Il ne me venait pas à l'idée de raconter mes chagrins à cousin Ulrich, car avec l'élasticité de mon caractère, j'oubliais vite les offenses et je les pardonnais facilement; puis, l'orage était ordinairement passé depuis un moment, lorsque je me trouvais avec lui. En outre, lorsque cousin Ulrich passait la soirée avec nous, ce qui était très rare, il était généralement trop silencieux, et paraissait trop fatigué pour qu'une fillette comme moi conçût l'idée de le harasser davantage.

Tout grave et taciturne que me parut alors cousin Ulrich, je l'aimais tendrement, et ne sachant pas au juste de quel côté étaient ses sympathies, je craignais de m'attirer encore des reproches de sa part, ce qui m'eût été beaucoup plus pénible à supporter, car il était le seul être qui dans cette maison se fût emparé de mon cœur et de mon esprit. Je ne pouvais oublier qu'il avait reçu le dernier soupir de ma mère, qu'il avait peut-être adouci ses derniers moments, qu'il m'avait enfin protégée et accueillie, alors que j'étais délaissée et repoussée.

Bien qu'il ne m'eût jamais témoigné par des paroles qu'il eût pour moi quelque affection, mon cœur me disait que, s'il n'en avait pas, je ne vivrais pas avec lui et chez lui; cela me suffisait pour répondre à cet attachement deviné avec toute l'ardeur affectueuse de ma nature aimante. Le voir ou lui parler, était comme un rayon de soleil dans ma terne existence; aussi pour obtenir un mot de lui, pour l'apercevoir une minute, j'avais recours à toutes sortes de stratagèmes. Je me levais quelquefois de grand matin, afin de le rencontrer avant qu'il fît sa première tournée; je restais quelquefois auprès de lui, pendant qu'il prenait à la hâte son premier déjeuner, et comme cousine Marcienne n'était jamais présente, l'entrevue n'en était que plus agréable. Puis, pendant le jour, lorsque ma subtile ouïe discernait la manière particulière dont il introduisait le passe-partout dans la serrure, je prenais le premier prétexte venu pour quitter la chambre d'étude et me précipiter au rez-de-chaussée, pour dire un petit mot à mon tuteur.

Un certain matin, j'étais plus agitée que de coutume, et je désirais plus ardemment qu'un autre jour entendre le son particulier du passe-partout (son que personne ne se doutait que je connusse si bien).

Nous étions alors au mois de mai; c'était l'époque de la foire annuelle de Rockborough, et comme la veille j'avais exprimé quelque curiosité concernant ce marché et ses exhibitions extraordinaires, cousin Ulrich avait dit que je pourrais aller le voir, sous l'égide de miss Penfold, et avait même promis un demi-souverain pour le dépenser comme je le voudrais. Voir une chose si nouvelle pour moi que l'était une foire, avoir à ma disposition une somme de dix shellings, c'était plus qu'il n'en fallait pour surexciter une fille des champs telle que moi, et je n'eus garde d'oublier cette promesse.

Le lendemain matin, je fis part de mes beaux projets à cousine Marcienne; mais, à mon grand désappointement, je vis qu'elle ne partageait pas mes espérances, et qu'elle ne considérait pas mon plaisir comme certain; elle me dit même que je m'étais sûrement trompée, qu'il était impossible que son frère m'eût permis de visiter une place aussi vulgaire que le champ de foire de Rockborough; elle finit même par me conseiller de n'y plus songer.

Alors miss Penfold, qui répétait toujours le même air que cousine Marcienne, se mit à dire qu'une foire n'était point un spectacle convenable pour une jeune demoiselle, et que, pour sa part, elle croyait que, si miss Fleming savait ce dont elle pouvait être témoin dans une place si vulgaire, elle serait la dernière personne qui désirât y aller.

Je n'étais pas tout à fait aussi certaine d'être scandalisée par les spectacles de la foire que voulait bien le supposer miss Penfold, aussi mon désappointement fut-il très vif, et passai-je ma matinée à me lamenter sur la perte de mon demi-souverain, et à souhaiter ardemment de voir cousin Ulrich, pour lui demander s'il avait, la veille, parlé sérieusement ou non?

Comme je donnais à mes doigts une généreuse infusion

d'encre, en faisant laborieusement une page d'écriture en grosse anglaise, j'entendis le cliquetis particulier au passe-partout de cousin Ulrich; je payai miss Penfold d'un prétexte quelconque, et me levant lestement de ma chaise, je quittai la chambre, avant que ma gouvernante eût eu le temps de m'arrêter.

Le rez-de-chaussée était composé de quatre pièces, la chambre à manger, le cabinet de consultations, et deux autres chambres servant de salles d'attente pour les malades. Trois de ces pièces m'étaient naturellement interdites, et je n'aurais osé y entrer, même pour connaître la solution de l'importante question qui m'occupait.

Quelle ne fut donc pas ma satisfaction, lorsqu'en descendant l'escalier, j'entendis la voix de cousin Ulrich venant de la salle à manger, ce qui prouvait qu'il était libre en ce moment; je poussai donc vivement la porte qui était entr'ouverte, et m'élançant avec impétuosité vers lui, je m'écriai :

— Cousin Ulrich, n'avez-vous pas dit hier soir que je pouvais aller visiter la foire?

Mais je m'arrêtai court en m'apercevant que cousin Ulrich n'était pas seul; alors rougissant jusqu'à la racine des cheveux, je me serrai plus fortement contre mon tuteur. Il y avait deux gentlemen dans la chambre à manger, et ma personne semblait les intéresser beaucoup, à en juger par l'air dont ils me regardaient.

— Par Jupiter! Ford, est-ce là l'enfant? s'écria un de ces messieurs, en appliquant son monocle sur un de ses yeux.

— C'est une ressemblance frappante, dit l'autre, j'avoue que j'en ai été tout saisi; de beaux traits, ma foi!

— Une belle jeune fille, parole d'honneur, reprit le premier. Venez ici, miss... quel est votre nom? et donnez-moi un baiser.

— Non, non, je ne veux pas, m'écriai-je, en me serrant contre cousin Ulrich.

— Une boucle de vos cheveux? alors

— Pas davantage, dis-je d'un ton fort décidé. Comment osez-vous me demander cela ?

Puis, je leur tournai le dos, et je cachai mon visage derrière la manche de cousin Ulrich; je me sentais mal à l'aise sous leurs regards, et je me demandais quel droit ils avaient de faire des remarques sur ma personne.

— Ils sont bien grossiers, murmurai-je tout bas à l'oreille de mon tuteur.

— Non, Pétronille, me répondit-il, ils ne sont point grossiers, il faut être amicale avec eux; ce sont vos oncles: voici votre oncle Wilfred, dit-il en me désignant le gentleman au lorgnon, et voici votre oncle Archibald.

— Mes oncles? m'écriai-je. Les frères de ma pauvre maman? Je ne les ai jamais vus, cousin Ulrich.

— Peut-être bien que non, répondit-il. Alors ils semblèrent tous désireux de changer le sujet de la conversation; pour ma part, éprouvant quelque curiosité au sujet de ces oncles inconnus, je me hasardai à lever les yeux et à les observer à mon tour. Je vis qu'oncle Wilfred était grand, mince et pâle, qu'il avait de belles moustaches et de grands favoris blonds, ayant cependant peu de consistance. Toutes les fois que ce gentleman rencontrait mon regard, il souriait avec bonté, ce qui me fit conclure qu'il devait être un bon garçon.

Mon oncle Archibald était plus brun, plus fort, il avait aussi l'air plus intelligent, mais il me plaisait moins que l'autre.

— Vous n'avez donc point reçu de réponse aux avis que vous avez fait insérer? Vous n'avez pas eu la moindre information sur ce que cet homme est devenu? disait oncle Archibald, lorsque de nouveau je prêtai l'oreille à la conversation.

— Non, je n'ai pas eu le plus petit renseignement, et je n'en attends point non plus, répondit cousin Ulrich.

— Aucune lettre n'a été expédiée de la localité même?

— Aucune, et il n'y en est pas arrivé une seule; mais d'après ce que m'a dit le médecin qui la soignait, j'ai cru comprendre que depuis longtemps déjà il en était ainsi.

Les dettes que sir Lionel a acquittées me font supposer que le médecin de campagne a dit la vérité.

— La mort de cet homme ne serait certes pas une perte, dit oncle Wilfred, je considèrerais même comme une vraie bénédiction qu'on n'entendît plus prononcer son nom; mais, Ford, que croyez-vous que signifie ce silence, la mort ou l'abandon?

— Il est impossible de le décider. Je croirais volontiers qu'il y a eu d'abord abandon, puis la mort. Elle-même semblait partager cette opinion-là.

— Si le gouverneur pouvait seulement envisager la chose à ce point de vue, dit oncle Wilfred en se frappant le genou, je suis sûr, par Jupiter! que ses préjugés disparaîtraient. Et je crois vraiment qu'il ne résisterait pas en voyant cette fillette, elle ressemble tellement à sa mère: c'est sa vivante image.

— Elle est mieux, il y a en elle plus de vigueur, reprit oncle Archibald.

— Laissez-moi, Ford, l'emmener à Trampton, continua oncle Wilfred, et je parie avec vous un poney que vous en serez débarrassé pour toujours; le gouverneur résistera peut-être un peu, mais la vieille dame sera avec nous, et la fillette fera le reste. Elle lui plaira, j'en suis sûr, car c'est une Halsted des pieds à la tête. Par Jupiter! je ne vis jamais pareille ressemblance! et le lorgnon se trouva de nouveau braqué sur moi.

Mais je me serrai avec terreur contre cousin Ulrich, et je le regardai d'un air suppliant. Son excellente physionomie avait alors une expression de perplexité et de chagrin, et je sentis que c'était à mon sujet.

— Dites non, dites non, lui dis-je tout bas et avec précipitation; je ne veux pas aller ailleurs qu'à la foire.

— Allons, Ford, la laisserez-vous venir avec moi? continua oncle Wilfred d'un air pressant.

— Non, Wilfred, répondit fermement cousin Ulrich. J'ai proposé à sir Lionel de lui remettre sa petite fille, il a repoussé la proposition, la chose est terminée. Pétronille n'ira de mon consentement à Trampton que lorsqu'elle y

sera positivement invitée. Vous savez à quelle condition j'ai accepté ce devoir, j'ai demandé qu'on me le laissât remplir sans aide et sans intervention.

Je ne vous en sais pas moins bon gré, Wilfred, de vos bonnes intentions, ajouta-t-il; puis, se tournant vers moi, il sembla désirer que je quittasse la chambre.

— Eh bien! petite femme, que me voulez-vous? Miss Penfold va vous chercher partout, si vous ne remontez pas vers elle.

A peine avait-il prononcé ces mots, que toute mon envie de voir la foire revint avec force à mon esprit.

— N'avez-vous pas dit hier au soir que je pourrais aller visiter la foire?

— Oui, je le crois.

— Oh! alors dites-le à cousine Marcienne, car elle et miss Penfold prétendent que c'est trop vulgaire pour une jeune demoiselle.

En entendant cela, les trois gentlemen se mirent à rire de bon cœur; puis, cousin Ulrich s'engagea à arranger cette affaire à mon entière satisfaction.

— Mais ne vous ai-je pas promis autre chose, outre la visite à la foire? demanda-t-il avec un air comiquement rusé.

— Oui, un demi-souverain, lui dis-je tout bas, avec quelque confusion.

— Supposez que je n'aie pas de demi-souverain, dit-il en introduisant ses doigts dans la poche de son gilet, et en en sortant successivement des demi-couronnes, des shellings, des six pences; enfin, toutes les pièces de monnaie, sauf la bonne.

Mais elle parut enfin, et dans ma gratitude, je passai les bras autour du cou de mon cousin, et lui donnai de si bons baisers, que ses joues en devinrent toutes rouges.

Pauvre cousin Ulrich, avait-il l'air assez honteux de recevoir d'une rustique créature telle que moi, une pareille accolade, et cela devant deux étrangers! mais j'étais tellement heureuse de mon succès, que je ne m'inquiétais pas d'autre chose.

— Heureux garçon que ce Ford, dit oncle Wilfred.

Je crus d'abord qu'il se moquait de moi, et j'en rougis d'indignation.

— Ainsi, vous allez dépenser tout cela à la foire? continua-t-il, en regardant mon trésor. Voyons si je ne puis y ajouter quelque chose, et il porta la main à sa poche.

Je ne suis pas si riche que cousin Ulrich, vous savez, la profession de docteur est plus lucrative que celle de major, mais si je puis trouver un jaunet dans ma poche, vous l'aurez, je vous le promets. Ah! bien, en voici un, dit-il en posant un souverain sur la table. C'est un peu plus gros qu'un demi-souverain, mais ça passe tout aussi bien; en attendant, je veux un baiser pour ma récompense, réfléchissez-y, un baiser comme celui que vous avez donné à cousin Ulrich, ou je remettrai le jaunet dans ma poche.

— Remettez-le dans votre poche, alors, dis-je rudement. Je ne donne pas un baiser pour un souverain.

— Bravo, s'écria-t-il, bravo! C'est une réponse digne d'une Halsted; j'aurais aimé que le gouverneur l'eût entendue, il aurait reconnu son sang.

Mais cousin Ulrich paraissait mécontent.

— Vous feriez mieux de nous quitter, Pétronille, votre institutrice vous attend.

Les larmes me vinrent aux yeux, et craignant d'avoir été trop rude, je m'avançai timidement vers oncle Wilfred en lui tendant la main.

— Je vous donnerai un baiser, Monsieur, et à l'oncle Archibald aussi, s'il le désire, en mémoire de ma pauvre mère.

Ni l'un, ni l'autre ne me répondit, mais ils m'embrassèrent tous deux plusieurs fois, et comme je me retournais pour quitter la chambre, cousin Ulrich aussi s'inclina vers moi, et me donna un baiser sur le front. Ce baiser me rendit heureuse, car c'était le premier qui n'eût pas été sollicité.

— Allons, petite, dit oncle Wilfred, il ne faut pas oublier votre souverain; acceptez-le, comme j'ai pris vos baisers, c'est-à-dire en mémoire de votre mère.

Je ne pouvais résister à un semblable appel et j'acceptai.

Lorsque je regagnai la chambre d'étude, et que je me remis à copier ma malheureuse page d'écriture (déjà parsemée de pâtés de diverses grandeurs), j'avais trente shellings dans ma poche, et la perspective de passer mon après midi à la foire.

Il ne me venait pas à l'idée que cousin Ulrich pût oublier sa promesse, et qu'il n'arrangeât pas tout à ma fantaisie. Tout chargé qu'il fût d'affaires et de soucis, et quelque insignifiants que fussent pour lui les plaisirs d'une petite fille telle que moi, je sentais néanmoins qu'avoir sa parole, c'était avoir cause gagnée et plaisir assuré.

Aussi ne fus-je point étonnée, lorsqu'au luncheon j'entendis cousine Marcienne dire d'un ton aigre-doux à mon institutrice :

— Miss Penfold, le docteur Ford désire que vous accompagniez miss Fleming à la foire, et que vous lui fassiez voir ce qu'il y a de mieux.

Si le ton avec lequel on fit cette communication était passablement acide, l'air de mécontentement et d'incrédulité avec lequel elle fut reçue, n'était pas moins évident.

Mais tout ce déplaisir n'eut pas le pouvoir de gâter la joie que je ressentais, en pensant que j'allais avoir une petite fête; aussi, dès que le lunch fut terminé, je traînai, pour ainsi dire, la récalcitrante miss Penfold au cœur même d'une scène qu'elle trouvait si peu convenable pour elle et pour moi; puis, je dépensai tout mon argent à acheter divers présents pour les gens de la maison, sans oublier cousin Ulrich, pour lequel je fis emplette d'une boîte à thé en écaille; cadeau qu'il accepta avec grands remerciements et la plus inaltérable gravité; mais, hélas! à partir de ce jour, les tracas dont je fus harcelée me parurent par moments impossibles à supporter.

Lorsque je porte mes regards en arrière, il est toujours plus évident pour moi que c'est depuis le jour de cette misérable foire, que cousin Ulrich montra plus ouvertement son affection pour moi; mais ce fut aussi à dater

de cette époque que cousine Marcienne me témoigna plus franchement son antipathie.

Je me souviens parfaitement que c'est le lendemain de ce fameux jour, que cousin Ulrich demanda que je participasse avec sa sœur et lui au grand dîner de sept heures, et qu'il me dit que, si je voulais me lever assez matin, je lui préparerais moi-même son café (opération qui, jusqu'à ce jour, avait été confiée exclusivement au grave Wheler); il parla même de m'acheter un poney et de m'enseigner l'équitation, quand le temps serait parfaitement sûr, et qu'il ferait à cheval ses promenades extra-matinales.

Je me rappelle qu'à dater de ce moment, cousine Marcienne me harcela et me persécuta de la manière la plus mesquine et la plus indigne. Elle plaçait devant moi, par exemple, les mets qui m'étaient le plus antipathiques, elle donnait la direction de mes promenades quotidiennes en les limitant considérablement; elle m'ôtait mes livres d'historiettes et le peu de jouets que je possédais, sous prétexte que j'étais trop grande pour m'occuper de semblables balivernes.

Mais toute disposée que je fusse à attacher une grande importance à ces petites choses, comme au reste le font tous les enfants (et j'étais encore un enfant, ayant mené jusqu'alors une vie si rustique et si libre de tous devoirs), je ne me serais pas affligée plus que de raison de toutes ces petites persécutions, si cousine Marcienne s'était contentée de n'attaquer que moi.

En effet, que me faisait à moi, qu'elle ne m'offrît que du pain rassis et du beurre salé! mon robuste appétit en avait facilement raison. Que m'importait aussi que mes promenades fussent dirigées au Nord, au Sud, à l'Est ou à l'Ouest, depuis que miss Penfold en avait fait des cours péripatétiques sur la botanique, la géologie ou la conchyliologie ?

Je sentis assez vivement, sans doute, la perte de mes livres d'historiettes, je pleurai même amèrement, en trouvant la poupée de cire que j'avais achetée à la foire, la face contre terre et le nez aplati par le brutal traitement

qu'on venait de lui faire subir; mais ce qui m'affligeait et m'irritait au dernier degré, était d'entendre cousine Marcienne parler de moi et de ma vie passée à miss Penfold, et même aux domestiques, et je sentais le rouge de la colère monter à mon front, lorsque j'entendais les insinuations qu'elle dirigeait contre ma pauvre mère; mais ces insinuations étaient si habilement déguisées que je ne pouvais les relever.

Par exemple, cousine Marcienne apportait son ouvrage le matin dans la salle d'étude, et là, tout en travaillant, elle se mettait à disserter sur l'ignorance, sur le paupérisme, sur l'engouement de son frère; puis, elle se prenait à espérer, à ce dernier sujet, que les yeux du docteur s'ouvriraient un jour; et je sentais, pendant tous ces beaux discours, qu'elle parlait de moi à mots couverts, mais je n'osais dire un mot. Alors miss Penfold approuvait les maximes de miss Ford, s'affligeait avec elle, et formait les mêmes souhaits; enfin, elles en disaient tant toutes deux, que je me sentais des envies folles de bondir de ma chaise et de faire sentir matériellement à leurs oreilles le mal qu'elles faisaient éprouver à mon cœur, et de leur administrer une rude correction.

Il arrivait bien souvent que la conversation de ces deux dames était interrompue par un accès de pleurs de ma part (pleurs de rage, il faut le dire), et par un défi ridicule que j'adressais à cousine Marcienne, qui me traitait alors d'audacieuse et impudente créature, et, pour couronner l'œuvre, ma gouvernante me menaçait de doubler mes leçons du lendemain, si je m'oubliais encore à ce point.

Je crois vraiment que je leur aurais tenu tête, tant je les trouvais impitoyables à mon égard, si ce n'avaient été ces maudites leçons; mais, hélas! mon ignorance était telle, et mes facultés pour apprendre par cœur avaient été si négligées, que je regardais avec horreur mes devoirs quotidiens, et que la crainte de les voir doublés me faisait toujours battre en retraite.

Je me lamentais donc tout bas d'avoir survécu à ma

mère; elle me disait bien que j'étais rude et turbulente, et que je ne serais jamais une lady; mais depuis le jour de ma naissance jusqu'à celui de sa mort, je ne puis me rappeler un mot amer ou blessant de sa part.

J'avais été négligée, sans aucun doute; il était impossible qu'il en fût autrement, mais je n'avais pas encore souffert de la malveillance, et Dieu seul sait combien je souffris, en rencontrant pour la première fois des êtres qui me persécutaient si cruellement.

Une crise était imminente, et elle ne tarda pas à surgir.

Je ne puis pas dire que le jour où elle eut lieu, ces dames fussent plus méchantes qu'elles ne l'étaient depuis quelques semaines, mais ce jour-là leurs persécutions parvinrent enfin à la connaissance de cousin Ulrich.

Nous étions toutes trois établies à la table du lunch, et j'étais particulièrement en disgrâce ce jour-là, pour avoir dit le matin même à miss Penfold, que plus elle m'expliquait la règle de trois, moins je la comprenais; afin de me punir d'une remarque si irrévérencieuse, on m'avait condamnée pour le reste du jour aux règles d'arithmétique.

Comme je détestais fort impartialement toutes mes leçons, il m'était fort indifférent de subir comme condamnation l'étude d'une des branches de l'instruction primaire, et je ne voyais pas pourquoi ce jour-là, la perspective d'additions, de multiplications, etc., aurait influé en rien sur la quantité de pain et de fromage que mon estomac réclamait impérieusement. Je ne mangeais pas de viande à ce second déjeuner, miss Marcienne étant d'avis que pour une fillette de mon âge, il suffisait d'en manger une seule fois par jour, et miss Penfold trouvant naturellement que miss Ford avait raison.

— Vous ferez bien de vous dépêcher de déjeuner, me dit fort aigrement ma cousine, comme j'attaquais le pain pour la troisième fois; les règles d'arithmétique doivent être terminées à l'heure du dîner, ou si elles ne le sont pas, j'instruirai votre cousin Ulrich de la manière honteuse dont vous vous êtes conduite aujourd'hui.

J'ai déjà dit que cousine Marcienne s'occupait de mes leçons; le rôle qu'elle jouait en ce moment dans la chambre d'étude avait atteint une grande importance, on pouvait même dire que toute la partie disciplinaire était passée des mains de miss Penfold dans les siennes; l'institutrice prononçait seulement à haute voix les condamnations suggérées par miss Ford.

— Si ces règles ne sont pas faites à l'heure du dîner, votre cousin entendra parler de vous, répéta miss Marcienne; mais, comme ces menaces-là m'avaient été faites fort souvent, et qu'on ne les avait jamais mises à exécution, je puis dire que je n'y fis guère attention.

— Cousin Ulrich ne reviendra pas pour dîner, dis-je, tout en me servant de fromage.

— Il ne reviendra pas pour dîner? Comment pouvez-vous le savoir? Cela vous sied bien, petite impertinente, de prétendre être instruite de ces choses-là.

— Je le sais, parce qu'il me l'a dit, répondis-je d'un air assez hargneux.

— Il vous l'a dit? Mon frère a fait part de ses plans à une gamine telle que vous? Je n'ai pas entendu parler de cette absence, et je ne crois pas un mot de ce que vous dites.

— Et c'est cependant comme cela, dis-je d'un air décidé. Cousin Ulrich m'a fait venir ce matin dans son cabinet de consultations, et m'a dit qu'il était fort probable qu'il ne reviendrait pas ce soir avant que je fusse couchée, car il se rendait à la campagne pour y voir une dame qui était très malade, et qu'il resterait peut-être chez elle toute la nuit; puis, il m'a embrassée, en ajoutant que ce baiser devait servir jusqu'à demain matin.

Je fis hardiment ma déclaration; je ne voulais en cela que me défendre de l'accusation de légèreté qu'on venait de diriger contre moi, mais je ne m'attendais nullement à l'effet foudroyant que ce récit ferait sur cousine Marcienne.

Elle me regarda fixement pendant tout le temps que je parlais, comme si elle avait été prête à démentir tout ce

que j'allais avancer; mais, lisant dans mes yeux, je suppose, que je disais la vérité, elle devint pâle comme un linceul, essaya deux fois de me répondre, et ne pouvant y parvenir, elle éclata en sanglots convulsifs.

— Chère miss Ford, s'écria miss Penfold, en volant au secours de ma cousine, ne vous laissez pas émouvoir, je vous prie, par des bagatelles semblables; je suis surprise, miss Fleming, continua-t-elle en se tournant vers moi, que vous osiez parler de cette manière à votre cousine!

— De quelle manière? lui dis-je d'un air fort étonné. Je n'ai dit que la vérité. Cousin Ulrich, je vous assure, m'a fait cette communication.

— Je ne le crois pas, je ne le crois pas, dit convulsivement miss Marcienne tout en sanglotant. Mon frère, qui jusqu'à présent s'est montré si rempli d'égards pour moi, ne me communiquerait rien, mais irait confier ses projets à une enfant telle que celle-là? C'est impossible, c'est impossible! Puis elle se remit à sangloter.

— Naturellement, c'est impossible, répéta miss Penfold, comme un véritable écho. Il n'y a pas de doute que c'est impossible. La chose a-t-elle la moindre probabilité? miss Fleming n'a pas bien compris ce que lui disait son cousin.

Encore une accusation contre mon intelligence ou ma véracité.

— J'ai dit la vérité, m'écriai-je hardiment. Demandez à cousin Ulrich si ce n'est pas vrai? Je puis encore vous dire, si vous le voulez, le nom de l'endroit où il est allé, c'est à Fairley-Down. Vous en faut-il davantage?

En entendant cette indiscutable preuve de l'exactitude de mon assertion, cousine Marcienne se tourna vers moi comme une furie.

— Oh! vous! méchante, désagréable et malfaisante créature, qu'aviez-vous à faire dans le cabinet de consultations? pourquoi vous y rendre, malgré la défense formelle qui vous en a été faite? N'est-ce point-là de la désobéissance au premier chef? Je vous le demande.

— Ce ne peut être de la désobéissance, puisqu'il m'y avait appelée.

— Ne me répondez pas ainsi, Mademoiselle. Pourquoi, dites-le moi, vous teniez-vous près de la porte?

— Je n'étais pas près de la porte.

— Vous mentez! dit pathétiquement cousine Marcienne en levant son majestueux index.

Miss Penfold, vous aurez la bonté de doubler les devoirs de Pétronille pour demain.

— Je n'ai point menti, m'écriai-je tout indignée et rougissant à l'ouïe d'une semblable accusation. Vous dites toujours que je mens, cousine Marcienne; apprenez que je n'ai jamais prononcé de mensonges, et que maman disait toujours : qu'au moins, j'étais véridique, et....

— Oh, ne me parlez pas de votre mère, interrompit-elle brusquement, elle a déjà causé assez d'ennuis et de chagrins dans sa vie, et vous ne suivez pas mal ses traces, sans... enfin il suffit, je ne veux pas entendre son nom.

— Quels ennuis? quels chagrins? que voulez-vous dire? demandai-je vivement.

— Vous attendez-vous, par hasard, à ce que j'aille parler à une gamine telle que vous du déshonneur que votre mère a jeté sur la famille... mais elle fut arrêtée court par le son de ma propre voix. Ma part d'accusations avait été assez difficile à supporter jusqu'à présent; mais, lorsque j'entendis diffamer ma pauvre mère, j'avoue que tout mon édifice de patience s'écroula d'un seul coup.

— Comment osez-vous? dis-je en frappant violemment du pied sur le parquet. Comment osez-vous dire quelque chose contre maman? Je ne le supporterai pas, je ne le permettrai pas. Je le dirai à cousin Ulrich dès qu'il reviendra. Il ne m'a jamais dit que ma mère eût été un déshonneur pour nous.

Miss Ford s'aperçut alors qu'elle avait été trop loin et s'efforça de raccommoder les affaires.

— Je ne vous l'ai pas dit non plus, folle enfant; mais je vis qu'elle tremblait en disant cela.

— Oui, vous l'avez dit! Oui, vous l'avez dit! m'écriai-je toujours en proie à la plus grande colère. Ou vous avez eu l'intention de me le donner à entendre, ce qui est la

même chose. Mais ma pauvre mère valait cent fois mieux que vous; elle était mille fois plus douce et plus jolie; elle ne m'a jamais rendue malheureuse comme vous le faites, elle ne m'a jamais enlevé les choses auxquelles je tenais. Je l'aimais tendrement, cousine Marcienne, tandis que vous, je vous déteste, je vous hais tous les jours davantage, et je le dirai à cousin Ulrich dès qu'il reviendra.

En entendant cette explosion de haine et de colère, miss Ford essaya de me réduire au silence par un châtiment corporel, et me donna une paire de vigoureux soufflets. Je n'en attendis pas davantage, et me sauvai précipitamment dans ma chambre à coucher; j'en fermai la porte à double tour et refusai de reparaître.

Il était alors trois heures de l'après-midi, le soleil brillait dans tout son éclat, et plusieurs heures devaient s'écouler encore, avant le moment du dîner; mais eût-il dû s'écouler plusieurs jours, et même plusieurs semaines, cela n'aurait pas fait de différence pour moi; j'étais décidée à ne plus rencontrer la femme qui avait si grossièrement attaqué la réputation de ma mère. Ma fierté avait été cruellement blessée, non par les soufflets dont mes oreilles tintaient encore (ce n'étaient pas les premiers qu'elle m'eût donnés), mais plutôt par les allusions plus que transparentes qu'elle faisait au sujet de ma position dépendante et de l'aversion que j'inspirais aux gens de la maison. Et cependant, que pouvais-je, jusqu'à présent, si ce n'est souffrir en silence? les autres avaient décidé de mon sort, et je devais rester où l'on m'avait placée.

Je restai longtemps étendue sur mon lit, le visage enseveli dans mes oreillers: j'appelais ma mère, je lui disais de descendre des cieux pour venir au secours de sa pauvre fille; puis, reconnaissant la folie de mon appel, je me mettais à pleurer comme un enfant, et je souhaitais ardemment reposer à côté de ma mère dans le petit cimetière de Saltpool.

J'entendis quelque temps après la voix de miss Penfold qui m'appelait derrière la porte; elle me suppliait en style pathétique d'être une bonne fille, et de descendre dans la

salle d'étude; que tout serait pardonné et oublié. Je ne lui fis aucune réponse. Un moment après, miss Marcienne, vint m'ordonner, d'un ton assez sec, de mettre fin à cette comédie, et de descendre immédiatement; mais en entendant cette voix détestée, je me bouchai les oreilles et j'enfonçai plus profondément ma tête dans les oreillers. Puis, une ou deux heures s'écoulèrent ainsi, et l'après-midi avait fait place à la soirée, lorsque j'entendis de nouveau des voix qui m'appelaient; les accents étaient plus doux cette fois, on tâchait de me séduire par des promesses de congés et de présents, et l'on me demandait de laisser Pinner faire ma toilette, pour que je pusse descendre dîner. Mais je restai inébranlable, la seule concession que je voulusse bien faire, fut de répondre que je n'avais nulle envie de dîner. Puis, je me remis à pleurer, car je commençais à me sentir aussi mécontente de moi-même que je l'avais été des autres; enfin, à force de répandre des larmes, mes yeux se fatiguèrent et je tombai dans un profond sommeil.

— Pétronille!

La voix qui m'appelait n'avait rien d'impérieux; néanmoins elle m'éveilla aussitôt, car c'était celle de cousin Ulrich. Il était donc revenu dîner? Qu'allait-il penser de moi? qu'allait-il me dire?

Mais je n'avais pas de temps à dépenser en vaines suppositions, car cousin Ulrich frappait à la porte, et demandait avec douceur, mais avec fermeté, à entrer dans la chambre. Je descendis vivement de mon lit, j'ouvris aussitôt la porte et me jetai dans les bras de mon tuteur.

— Oh! cousin Ulrich, envoyez-moi loin d'ici! Ne me laissez pas une minute de plus dans cette maison. Oh! combien j'aurais été plus heureuse de mourir en même temps que ma chère maman!

— Calmez-vous, Pétronille, calmez-vous, mon enfant; voyons, qu'y a-t-il? me dit mon tuteur tout en me soutenant dans ses bras.

— Elle m'a dit.... Cousine Marcienne m'a dit que je n'avais aucun droit d'être ici; que je n'avais aucun titre à

vos bontés, et que ma mère n'avait causé que chagrins et déshonneur à sa famille, lui dis-je à travers mes sanglots. Et il y a longtemps que cela dure, cousin Ulrich, et je ne peux plus le supporter. Alors je lui racontai toute l'affaire; puis, levant les yeux vers lui en terminant mon réquisitoire, je vis qu'une pâleur mortelle avait envahi son visage, et qu'une expression terriblement sévère et grave l'assombrissait en ce moment.

— Voudriez-vous bien vous déshabiller et vous mettre au lit immédiatement? Pétronille, dit-il en s'efforçant de demeurer parfaitement calme. Je reviendrai vers vous dans une demi-heure.

— Oui, répondis-je, car je ne discutais jamais les ordres de cousin Ulrich.

Il me laissa donc, et se rendit à son cabinet de toilette; pendant ce temps-là, je m'apprêtai avec satisfaction à me mettre au lit, car j'étais brisée par les émotions que j'avais éprouvées, et je me sentais assez faible, ce qui était pour moi une sensation toute nouvelle. Lorsque cousin Ulrich revint vers moi, il tenait à la main un verre de vin mousseux.

— Buvez ceci, dit-il, puis vous mangerez le dîner que je vais vous envoyer, ensuite vous ne ferez pas mal de vous endormir.

— Et je ne verrai nulle autre personne, ce soir, n'est-ce pas? demandai-je anxieusement.

— Non, personne, excepté la femme de chambre; mais rappelez-vous bien, Pétronille, quoi que puissent vous dire les autres!... Ici, cousin Ulrich s'arrêta un instant; puis, reprenant son empire sur lui-même, il continua ainsi :

Rappelez-vous que nulle personne en ce monde n'a plus de droits sur moi que vous, ma petite. Je vous ai adoptée comme mon enfant... ma chère enfant, et vous devez me regarder comme... comme un père. A présent, ne pensez plus à ce qui s'est passé ce soir, mais tâchez de passer une bonne nuit pour réparer vos forces; puis, je vous verrai demain avant de quitter la maison.

Il sortit en achevant ces mots. — L'assurance de sa

sympathie et le verre de vin mousseux furent plus qu'efficaces pour calmer ma souffrance; aussi j'étais déjà complétement endormie lorsque la femme de chambre apporta le dîner qu'il m'avait commandé.

IX.

Le docteur Ford se résigne à se séparer de Pétronille.

Il n'y a peut-être rien de plus affligeant pour un homme doué d'un esprit élevé, que d'être témoin de l'incessante persécution qu'une femme jalouse ou vindicative inflige à une autre femme. Il ne saurait comprendre ces mesquines vengeances, elles sont au-dessous de sa noble nature, et complétement opposées à ses notions sur l'honneur, la générosité et la charité.

Il y a des hommes, il est vrai, ou du moins, des individus portant le nom d'homme, qui ne dédaignent pas de rendre leur famille malheureuse, en adoptant ce vil et mesquin système; mais, heureusement pour l'humanité, ces hommes-là sont peu nombreux et clair-semés, et nous sommes sûrs, lorsque par malheur nous rencontrons un de ces persécuteurs à coups d'épingles, de le reconnaître à cette remarque générale qu'on fait sur lui : *Il se conduit comme une femme.*

En effet, adressez-vous à la femme si vous désirez connaître les meilleurs moyens de tracasser, de tourmenter quelqu'un; apprenez d'elle comment on doit persévérer dans cette sourde guerre, comment on touche avec art la plaie à peine cicatrisée, comment on applique cruellement la sonde sur les parties douloureuses, et cela avec le plus grand sang-froid, sans avoir même l'air d'y toucher, ou avec une malice évidente, adoptant dans ses différents procédés les conseils que dicte la circonstance présente. — Apprenez encore de la femme en guerre contre une autre

femme, l'art de jeter le blâme sur son ennemie, et de se représenter elle-même comme la victime innocente et maltraitée.

La femme, il est vrai, peut se montrer dans bien des occasions loyale pour l'autre sexe, et lorsqu'il en est ainsi, elle sera, pour celui qu'elle aime, parfaitement fidèle et dévouée; mais cette même femme franche, généreuse et bonne pour les hommes, se montrera toute différente pour les personnes de son sexe; car il y a, entre tous les membres de la plus belle moitié du genre humain, une jalousie innée et vivace, dont ne sont pas exemptes les meilleures d'entre elles, jalousie qui chez les esprits les moins élevés se traduit par des actes fort peu avouables. Les hommes poussés par le démon de la jalousie tempêtent et font rage, ils sont quelquefois brutaux et même féroces, mais c'est à la femme qu'appartient la palme dans l'art de la persécution, c'est à la femme qu'on doit décerner la médaille d'or de première classe pour l'habileté dont elle fait preuve, en versant goutte à goutte le liquide corrosif qui doit miner la pierre encombrant son chemin.

Le docteur Ford s'était bien aperçu, depuis l'arrivée de Pétronille, du peu de sympathie que sa sœur Marcienne éprouvait pour cette pauvre petite orpheline, mais il n'aurait pu croire qu'elle osât pousser la méchanceté aussi loin; il s'apercevait ce soir-là seulement, jusqu'à quel point la malveillance avait été poussée.

Ayant trouvé que la malade de Fairley-Down était moins gravement atteinte que le message ne le faisait présumer, il avait pu revenir à temps pour le dîner, et sa première parole en rentrant avait été pour Pétronille. L'accent joyeux et riant dont elle lui avait souhaité *une bonne nuit*, le matin même, avait charmé ses oreilles pour toute la journée, il avait même été si enchanté de sa pupille ce matin-là, qu'il lui avait acheté un petit bijou, afin de lui causer une surprise agréable. Et voilà qu'en rentrant, au lieu de trouver Pétronille l'attendant dans le vestibule ou à la chambre à manger, il ne voit que son ami Bertram causant tranquillement avec miss Marcienne,

en attendant le dîner qu'il était venu demander. A l'arrivée inattendue de son frère, le trouble et l'embarras de miss Ford furent manifestes, et ce fut encore pis lorsqu'il lui demanda Pétronille.

Elle tâcha d'abord d'éluder la difficulté par des faux fuyants, mais voyant qu'il était fermement décidé à avoir une réponse nette et positive, et que Pétronille, de son côté, était parfaitement résolue à ne pas paraître, elle essaya de lui donner un compte-rendu de ce qui s'était passé, compte-rendu des plus mutilés, cela va sans dire, et dans lequel les torts de Pétronille étaient singulièrement exagérés, tandis qu'elle jetait un voile complaisant sur ceux dont elle s'était rendue coupable. Mais Ulrich n'était pas homme à se contenter d'une seule déposition; désirant savoir la vérité vraie, il se mit en devoir d'entendre l'autre version et sortit pour se rendre vers sa pupille. Lorsqu'il redescendit à la chambre à manger, son visage, comme l'avait fort bien dit Pétronille, était terriblement pâle et sévère. Il venait de constater que son autorité avait été méprisée dans sa maison même, et il n'était pas homme à endurer semblable infraction. Miss Ford savait fort bien cela, et comme elle ignorait en même temps jusqu'où pourraient aller les révélations de la jeune fille, elle attendit le retour de son frère avec un sentiment d'angoisse inexprimable.

Lorsqu'il redescendit l'escalier, il entendit sa sœur parler avec M. Bertram, avec l'accent d'une personne cruellement blessée.

— C'est bien dur, M. Bertram, bien dur, en vérité, de voir la paix et la tranquillité de la maison complétement troublée par la présence de cette péronnelle. Elle est indomptable, désobéissante, impertinente; mais aux yeux de mon frère, elle est parfaite; ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, est irréprochable, on ne la gronde ni ne la corrige jamais. Quand on pense que pendant les douze ans que j'ai servi de femme de charge à Ulrich, nous n'avons pas eu entre nous autant de contestations que nous n'en avons eu durant le mois que cette enfant de Fleming a passé avec nous.

C'est bien la créature la plus inculte, la plus mal élevée, la plus impudente que jamais on ait vue. Il est temps d'en finir; car si cette fillette doit devenir maîtresse ici, je ne saurais vraiment le supporter plus longtemps. Je ne puis voir un enfant encouragé de cette manière dans sa perversité. Je crois vraiment qu'Ulrich est devenu fou, et il aurait bien été à désirer que la fille fût morte en même temps que la mère, avant que.... mais miss Ford s'arrêta soudain, et se couvrit le visage de son mouchoir de poche, afin de cacher la confusion qu'elle ressentait, en voyant son frère paraître devant elle.

— Continuez, je vous prie, dit-il avec le plus grand calme, bien que sa bouche eût une terrible expression. Que je ne vous interrompe pas.

Mais miss Marcienne commença à faire entendre certaine musique nasale derrière son embuscade de batiste, et le pauvre M. Bertram commençait à se sentir assez mal à l'aise d'être témoin de cette querelle domestique; combien il aurait désiré un bon feu brûlant dans l'âtre, pour avoir, par contenance, à le tisonner!

— Pourquoi ne finissez-vous pas ce que vous aviez à dire? Marcienne, continua Ulrich.

— Je disais seulement, Ulrich, que si vous saviez ce que j'ai souffert de la rudesse de cette enfant, vous ne seriez pas si disposé à prendre son parti contre moi. Miss Penfold pourra vous dire tout ce que j'ai enduré, elle pourra vous dire qu'aucune mère ne s'est occupée autant que moi des vêtements, de la nourriture et de l'éducation de son enfant, et il est bien dur, bien cruel, de ne rencontrer chez cette petite qu'une basse ingratitude, et de ne recevoir de vous aucune reconnaissance; oh! oui, c'est bien, bien dur!

— De quoi voulez-vous donc que Pétronille soit reconnaissante? demanda-t-il ironiquement. Est-ce pour lui avoir jeté à la tête les fautes de ses parents? ou pour lui avoir reproché, à elle, pauvre innocente, les péchés et les défauts de sa mère? Est-ce peut-être pour les blessures que vous lui avez infligées, en lui disant qu'elle n'avait aucun droit à votre protection ou à votre générosité?

A ce réquisitoire formulé avec toute la sévérité d'un juge qui prononce une sentence, miss Marcienne n'avait rien à répondre; elle n'avait qu'une ressource, celle des larmes, et elle en usa.

— Oh! je ferais mieux de partir, dit-elle en sanglotant. Si les choses en viennent à ce point, il vaut mieux que je quitte la maison tout de suite, cette nuit, à présent même, si vous voulez. J'ai été jusqu'à présent assez simple, assez crédule, pour m'imaginer que les choses iraient comme par le passé; j'aurais bien dû prévoir que cette fille usurperait ma place dans votre cœur, qu'elle finirait par être tout pour vous, et que moi, moi qui ai dirigé votre maison depuis douze années, moi qui n'ai épargné ni peines, ni fatigues pour que vous eussiez chez vous les choses comme vous les désiriez, je ne serais plus rien pour vous. Oh! oui, la chose la plus sage que nous puissions faire, Ulrich, c'est de.... de.... nous séparer.

Il ne répondit pas à ce plaidoyer larmoyant, mais tirant violemment le cordon de la sonnette, il ordonna de servir immédiatement le dîner. Puis, profitant de l'absence momentanée des domestiques, il s'adressa encore à sa sœur :

— Encore un mot, dit-il; miss Penfold a-t-elle été témoin de la scène honteuse qui a eu lieu entre vous et Pétronille, cette après midi?

— Oh! oui, naturellement, murmura miss Ford, qui s'occupait activement à s'essuyer les yeux, afin de paraître de la manière la plus convenable au dîner.

— Et, elle n'est pas intervenue, elle ne s'est point opposée à votre manière d'agir?

— Pouvez-vous supposer, Ulrich, qu'elle aurait osé le faire?

— Quoi ! pas même lorsque vous avez donné ces deux vigoureux soufflets sur les oreilles de cette pauvre petite ? dit encore le docteur Ford.

En entendant cette dernière accusation, miss Marcienne devint cramoisi; mais elle essaya toutefois de répondre hardiment et avec défi à son frère.

— Il aurait été vraiment édifiant que quelqu'un osât me faire la moindre remontrance, répondit-elle.

— Très bien, reprit-il d'un air indifférent. Vous aurez la bonté de dire à miss Penfold, lorsqu'elle viendra demain matin, que nous n'avons plus besoin de ses services.

— Comment, vous voulez congédier miss Penfold, et de cette manière encore ? Il nous faudra lui payer au moins trois mois d'émoluments; outre cela, je ne vois pas de raisons qui justifient une pareille manière d'agir avec elle.

— Je trouve que les raisons sont suffisantes. Je l'ai engagée pour s'acquitter de certains devoirs; elle a manqué à ses engagements, je ne saurais donc plus avoir de confiance en elle. Quant au paiement, vous pouvez lui donner une année de gages, si cela vous plaît; tout ce que je veux, c'est qu'elle n'occupe pas ici sa position, un jour de plus.

— Tout Rockborough va s'occuper de vous, dit miss Marcienne, en rougissant d'indignation. Et que fera-t-on de cette enfant, une fois que miss Penfold sera partie? j'aimerais bien le savoir.

— Cela me regarde dorénavant, répondit-il froidement. Et maintenant, mettons-nous à table, et changeons, je vous prie, de sujet de conversation. Il me semble que ce pauvre Bertram doit avoir assez de celui-là.

Il prit donc place à table et se mit à causer avec son ami aussi gaiement que de coutume, lui demandant des nouvelles des habitants d'Oxley, s'informant avec intérêt de l'état de son jardin, et lui donnant en échange le résumé de tout ce qui passait à Rockborough, avec un air aussi animé et aussi dégagé que si aucun nuage n'avait précédemment voilé le ciel de sa vie intime. Un étranger aurait pu croire que le souvenir de cette désagréable scène était complétement effacé de sa mémoire; mais M. Bertram et miss Ford ne se trompaient pas si facilement. Le premier voyait trop bien sous cette feinte gaîté, une profonde irritation. La seconde sentait que son frère était gravement offensé, et que son indignation se tradui-

rait aussi bien par des actes que par des paroles. Ello savait aussi que la sentence qui chassait miss Penfold était irrévocable, car le docteur Ford ne revenait jamais sur ses décisions; aussi tremblait-elle en se demandant quel serait l'arrêt qu'on allait prononcer contre elle. Son esprit était tellement étroit qu'il n'avait encore pu parvenir à comprendre le caractère noble et élevé de son frère, et cependant tant d'années passées dans sa société auraient dû développer ses facultés intellectuelles et morales et l'élever un peu jusqu'à lui; mais, comme nous l'avons déjà dit, l'esprit de miss Ford était désespérément étroit; bref, elle n'était pas digne d'être la sœur d'un frère aussi distingué Lorsque le dîner fut terminé, miss Marcienne quitta sa place et se préparait même à sortir de la chambre, quand son frère, devinant cette intention, interrompit soudain la discussion qu'il soutenait avec son ami, pour dire tranquillement :

— Où allez-vous, Marcienne ?

— Seulement au salon, pour y chercher mon ouvrage, répondit-elle humblement.

— Bien. N'allez pas dans la chambre de Pétronille, s'il vous plaît; l'enfant a été assez tourmentée aujourd'hui. Laissez le sommeil réparer le mal que lui a causé toute cette agitation.

Puis, comme la porte se refermait sur miss Ford, les deux amis abandonnèrent d'un commun accord la discussion qu'ils venaient d'avoir, et restèrent un moment silencieux et même embarrassés.

— Il est impossible que les choses puissent continuer ainsi, dit Ulrich Ford en poussant le carafon de vin vers son ami. L'existence de cette enfant est parfaitement misérable, et celle de Marcienne n'est guère plus heureuse. Il faut mettre un terme à cela d'une manière ou d'une autre.

— Il me semble que ces deux dames ne s'accordent pas trop bien ensemble, remarqua Bertram. Miss Ford me fait l'effet d'être furieusement... c'est-à-dire extrêmement hors des gonds, à propos de la fillette.

— La question est de savoir quel changement je pourrais effectuer, dit pensivement Ulrich, une maison plus vaste ne remédierait à rien, cela n'empêcherait nullement ma sœur de se trouver en contact avec Pétronille.

— Non, mais vous pourriez envoyer l'enfant dans un pensionnat.

— Quoi, l'envoyer hors de chez moi ? la mettre dans un établissement d'éducation ?

— Oui, je crois que c'est ce qu'on pourrait faire de mieux. Pétronille a besoin de s'instruire et de s'amuser en même temps, et il faut espérer que dans deux ou trois ans, miss Ford et elle s'entendront un peu mieux.

Ulrich Ford se détourna brusquement et fit quelques tours de chambre.

— Je n'avais jamais pensé placer Pétronille dans une autre maison que la mienne, dit-il avec calme.

Il n'y avait en effet jamais pensé, et la simple suggestion qu'il dût se séparer de Pétronille, lui causa une douleur poignante dont il fut lui-même stupéfait. Etait-il donc possible que l'enfant de Cecilia Fleming se fût déjà insinuée si profondément dans son âme, que la présence de cette fillette fût nécessaire à son bonheur?

Dès qu'Ulrich découvrit en lui un sentiment aussi exclusif, il prit aussitôt la résolution de se séparer de Pétronille; il devait apprendre dès à présent à subir une séparation qui pouvait plus tard lui être imposée, et dès qu'il en arriva à considérer les choses sous ce point de vue, la décision qu'il devait prendre n'était plus une question de choix, mais de nécessité.

— Vous avez raison, Bertram, dit-il après avoir fait quelques tours dans la chambre, un bon pensionnat est ce qui conviendra le mieux à Pétronille. Je me suis engagé à tout faire pour son bien-être et son bonheur, mais en même temps, je ne puis, pour ma sœur, garder cette enfant à la maison, ce serait une cause perpétuelle de discussions et de collisions.

— Miss Ford a certainement aussi de grands droits à vos égards, remarqua Bertram.

— Sans aucun doute, et je serais la dernière personne à en disconvenir; je sens donc que je suis tenu de consulter ses intérêts. Cependant je trouve qu'elle a montré bien de la roideur, pour ne pas dire plus, vis-à-vis de cette enfant et... je ne veux pas que cette petite soit plus longtemps malmenée, il faut donc mettre fin à tout ceci.

— Vous m'avez entendu parler d'un pensionnat d'Anvers où mes sœurs sont placées en ce moment ? dit Bertram après un moment de silence.

— Non. M'en avez-vous parlé ? je l'ai sans doute oublié, mais à quel propos me parlez-vous de cet établissement ?

— C'est que je trouve que ce serait là une très-bonne école pour miss Fleming; Jessie et Hélène, qui sont à peu près du même âge que miss Pétronille, y sont extrêmement heureuses, et ma mère parle de cet établissement dans les termes les plus élogieux.

— Anvers est bien loin, dit Ulrich Ford.— Il avait pensé à un pensionnat de Rockborough, où il aurait pu voir l'enfant aussi souvent qu'il l'aurait désiré; mais découvrant en lui cette seconde faiblesse, il prit aussitôt la résolution d'envoyer Pétronille à Anvers, si les informations qu'on lui donnerait sur cet établissement se trouvaient satisfaisantes.

— C'est une petite excursion, répliqua Bertram, mes sœurs y vont très-facilement; mon père les conduit jusqu'au steamer partant du quai de Sainte-Catherine, puis une sous-maîtresse les attend sur le débarcadère belge. Plusieurs jeunes filles se rendent de la maison à l'école, et vice versa, de la même manière.

— Je consulterai votre mère à ce sujet, de préférence à quelle autre personne que ce soit, dit Ulrich, et ce qu'elle me dira de ce pensionnat aura un grand poids sur ma décision. Je vais tout de suite lui écrire.

Ma sœur et moi sommes si peu habitués aux enfants, dit-il en poussant un gros soupir, que nous ne connaissons ni leur caractère ni leurs besoins. Je crois que j'aurais mieux fait de ne pas me charger d'un devoir aussi important.

— Oh ! là, là, Ford, vous allez trop loin; il n'y a pas lieu de se désespérer, et parce que les choses ne vont pas sur des roulettes en commençant, je ne vois pas pourquoi elles n'iraient jamais bien. Je trouve en effet que miss Pétronille est une jeune personne pleine d'esprit et de vivacité, sur laquelle une contrainte peu judicieuse pourrait avoir de déplorables effets. Il lui faut des compagnes de son âge, et elle avancera dans ses études deux fois plus qu'à la maison. Lorsqu'elle aura acquis plus de maturité, lorsque son éducation sera terminée et qu'elle ne sera plus sujette à être reprise et dirigée par miss Ford, les choses iront beaucoup mieux entre elles, vous verrez.

— Il s'écoulera encore un long temps avant cette heureuse époque, remarqua Ulrich.

— Vous le croyez ? Eh bien ! moi je vous dis que cela viendra plus vite que vous ne le pensez. Les jeunes filles se développent assez vite aujourd'hui, et dans trois ou quatre ans, miss Fleming sera une jeune femme.

— En trois ou quatre ans ? Si vite.

Cette perspective n'avait rien d'agréable pour lui. Il devait se séparer d'elle aujourd'hui, parce qu'elle était enfant, puis, lorsqu'elle serait femme, ce serait elle qui se séparerait de lui. Il ne pouvait naturellement pas espérer la conserver pour faire la joie de son foyer. La même pensée sembla traverser aussi l'esprit de son ami, car, continuant son argumentation, il dit en riant :

— Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de soucis avec votre pupille; passé ce temps-là, vous n'aurez que l'embarras du choix avec les soupirants. Miss Pétronille n'est pas une jeune fille qui restera longtemps à marier. Ce sera une belle femme, j'en réponds.

— Le croyez-vous ? répondit assez sèchement Ulrich.

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr; si vous n'étiez pas si vieux garçon, cher ami Ford, vous auriez déjà fait vous-même cette découverte. Mais où sont donc vos sept sens, cher camarade ? Son teint, ses cheveux, ses traits en font déjà une beauté; joignez à cela l'expression de ses yeux et de sa bouche, et vous avez une créature irrésis-

tible. Admirables yeux ! ils semblent vous pénétrer de part en part ?

— Encore un verre de vin, Bertram, dit Ulrich Ford; et pendant que l'ecclésiastique se servait, le docteur avait déjà changé le sujet de la conversation, le nom même de Pétronille Fleming ne fut plus prononcé pendant le reste de la soirée.

Mais lorsque M. Bertram fut parti, et que les gens de la maison furent tous livrés au sommeil, Ulrich Ford s'établit devant sa table à écrire pour y rédiger une lettre à mistress Bertram.

Il la priait de lui donner tous les détails possibles concernant le pensionnat d'Anvers, il lui demandait surtout s'il pouvait y placer immédiatement sa pupille; car dès que la séparation était nécessaire, plus vite elle se ferait, sentait-il, mieux ce serait.

Trois ou quatre jours après, il reçut une réponse aussi favorable qu'il pouvait l'espérer.

Mistress Bertram, personne de grande expérience et mère d'une nombreuse famille, ne pouvait parler trop avantageusement du pensionnat en question. Ses deux filles cadettes, disait-elle, avaient été élevées à la campagne, et privées des avantages qu'offre le séjour d'une ville; on lui avait donc conseillé de les placer dans un pensionnat du continent, comme le moyen le plus prompt de réparer le temps perdu; mais étant assez prévenue contre l'éducation de pensionnat et répugnant à se séparer de ses filles, elle avait longtemps hésité, puis avait fini par se résigner à cette séparation, et maintenant elle n'avait qu'à se féliciter d'avoir pris cette importante détermination.

L'établissement où elle avait placé ses filles était situé *à Anvers, rue des Capucines, N° 40;* il était dirigé par une dame Gobeaux et une miss Little, sous la tutelle de laquelle ses filles avaient été placées. Jessie et Hélène avaient non-seulement fait avec ces dames des progrès étonnants, mais ce qui était mieux encore, elles se trouvaient parfaitement heureuses de l'existence qu'elles menaient au pensionnat. Puis, mistress Bertram donnait un

résumé complet concernant le régime, les vêtements, les leçons, récitations, vacances, etc., en usage dans l'établissement, résumé que nous ne relevons pas, la question n'étant intéressante que pour son correspondant.

Après avoir achevé la lecture de cette lettre, le docteur Ford la posa en poussant un profond soupir.

Il n'y avait donc aucune objection au plan qu'il avait tracé à contre cœur, il n'y avait pas la moindre petite fissure par laquelle il pût s'échapper et mettre sa conscience à l'aise. Il s'était dit que Pétronille était bien jeune, pour qu'on l'envoyât ainsi loin de la maison; mais pour répondre à cette objection, on lui disait que Jessie et Hélène n'étaient guère plus âgées. Il trouvait aussi sa pupille bien ignorante pour être placée dans un pensionnat vaste et renommé; pour combattre ce scrupule, on lui apprenait que l'éducation des jeunes Bertram avait été aussi fort négligée. Il avait promis, se disait-il, d'assurer autant qu'il était en lui le bonheur et le bien-être de Pétronille; pour répondre à cela, on lui disait que les sœurs de Bertram, séparées cependant de tendres parents, disaient néanmoins qu'elles étaient parfaitement heureuses. Il était donc évident que tous ces scrupules ne venaient que de la répugnance qu'il éprouvait à se séparer de sa pupille, et ne lui étaient pas inspirés par l'intérêt réel de la jeune fille; il devait donc les faire taire immédiatement, puis agir comme s'ils n'existaient pas; car Ulrich Ford avait appris depuis si longtemps à dédaigner les choses de peu d'importance (ou du moins qui lui semblaient telles), qu'il s'en voulait mortellement, lorsqu'il sentait que ces soi-disant bagatelles avaient le pouvoir de le chagriner. En ces cas-là, il se sentait furieux contre lui-même, et se méprisait comme s'il avait commis quelque folie. Ce fut ce sentiment de révolte contre ce qu'il considérait comme une faiblesse, qui décida du sort de Pétronille. Aussitôt que les arrangements nécessaires furent conclus entre Anvers et Rockborough, le docteur Ford conduisit lui-même sa pupille en Belgique et la remit aux soins de M^me^ Gobeaux et de miss Little.

Quand il revint chez lui, au bout de trois jours, miss Marcienne, pour fêter son retour et témoigner sa joie d'être délivrée de cette petite peste de Pétronille, avait préparé le meilleur des dîners et l'attendait avec le plus gracieux des sourires (et cependant elle était indignée que son frère eût jugé nécessaire d'escorter cette odieuse fillette jusqu'à sa destination). Mais ni le dîner, ni les grâces de miss Marcienne n'eurent le don de contenter ce soir-là le docteur Ford, il mangea peu, parla encore moins, puis se retira dans sa chambre dès que le repas fut achevé, et lorsque Wheler alla lui annoncer que mademoiselle l'attendait pour servir le café, Ulrich Ford avait déjà quitté la maison, « et cela sans dire un mot de ce qu'il avait vu, de ce qu'il avait fait, et du pays où il s'était rendu », disait miss Marcienne à son amie de cœur miss Mathilda Upjohn (car malgré la feinte indifférence que miss Ford affichait au sujet de Pétronille, elle brûlait cependant d'apprendre les détails du voyage).

— Les hommes, en vérité, sont des êtres bien étranges, ma chère. Plus je les vois, plus je me félicite de m'en être tenue éloignée. Un frère est un despote pas mal insupportable, que doit donc être un époux ?

— Mais, je ne le sais pas, répondait en minaudant miss Upjohn, qui trouvait que le frère de certaine personne ferait un mari fort convenable pour certaine demoiselle de sa connaissance. Nous devons tous avoir nos épreuves en ce monde, et ce serait vraiment de la lâcheté de reculer devant elles, déclarait cette courageuse personne, qui n'aurait certes pas battu en retraite devant une épreuve portant le nom de *vie conjugale*.

Mais les déclarations de cette chère amie ne pouvaient consoler miss Ford au sujet du silence que le docteur Ford gardait sur Pétronille. Il recevait cependant d'Anvers, chaque semaine, une enveloppe toute griffonnée et toute parsemée de petits pâtés, mais il n'en disait pas un mot. Puis miss Ford se plaignait aussi du peu d'instants que son frère lui consacrait. Il n'a jamais eu autant d'occupations, se disait-elle, car jamais il n'a moins passé de temps à la

maison. Aussi les plaintes qu'elle confiait à la fidèle Pinner et à d'autres âmes sympathiques devenaient-elles de jour en jour plus nombreuses. Elle en arriva même à se demander si la maison n'était pas plus agréable, lorsque la fille de Cecilia Fleming faisait partie du cercle de famille, et elle dut s'avouer, à regret, qu'elle s'ennuyait moins alors, malgré l'irritation que lui causait cette présence détestée.

CHAPITRE X

Pétronille reprend son récit.

Des amis m'ont conseillé de supprimer les détails dans le récit que je vais faire des trois années que je passai au pensionnat; outre que ces détails seraient inutiles, ils auraient encore l'inconvénient de nuire à la narration d'événements plus importants survenus un peu plus tard, et comme ces faits exercèrent une grande influence sur ma vie, il sera donc naturel de les raconter avec plus de développements. En vous narrant cette période de mon existence, je tâcherai, soyez-en sûrs, d'être aussi brève que possible.

Lorsque je me réveillai le lendemain de ma grande aventure, j'appris que miss Penfold avait été sommairement congédiée, puis je m'aperçus que la rigoureuse et violente autorité de cousine Marcienne s'était transformée en une silencieuse froideur; enfin je pressentis qu'un changement important dans ma destinée se préparait dans l'ombre.

Au bout de peu de jours, je fus instruite de mon sort, et cousin Ulrich vint m'annoncer la résolution qu'il avait prise de me placer dans un pensionnat; mais, à son grand étonnement, et je crois même à son sensible désappointement, je ne me montrai point du tout affligée lorsque

j'appris cette nouvelle, j'en pris même très-gaillardement mon parti. J'avais tellement redouté l'arrivée d'une nouvelle institutrice et la discipline sévère qui régnait dans la chambre de cousine Marcienne, que je saluai avec satisfaction la perspective d'une vie nouvelle, partagée avec de jeunes compagnes, et je n'eus pas même l'idée de dissimuler la satisfaction que je ressentais. Mon contentement ne fut même nullement refroidi lorsqu'on m'apprit que je devais aller à Anvers, et que pour cela il fallait traverser un bras de mer. La distance et la séparation n'étaient que des mots pour moi; j'avais si peu d'attachements dans le pays que j'allais quitter! le seul être que j'aimasse profondément était cousin Ulrich; mais la perspective de visiter un pays étranger compensait suffisamment pour moi les douleurs de la séparation.

C'était du moins ce que je pensais, jusqu'au moment de quitter mon tuteur; tout mon beau courage s'évanouit alors, et je pleurai aussi amèrement que lorsque je perdis ma mère. Ce fut cousin Ulrich même qui me conduisit à ma destination; dans mon ignorance d'alors, je trouvais la chose fort naturelle; mais à présent, lorsque je reporte mes regards en arrière, je suis toujours plus étonnée qu'un homme si renommé et si occupé ait bien voulu consacrer son temps et ses soins à une enfant qu'il connaissait à peine. Il en fut ainsi néanmoins, et ses attentions tendres, délicates et judicieuses pendant notre voyage en chemin de fer et pendant notre traversée, me firent apprécier ce qu'il était et ce que j'allais perdre. Aussi, lorsqu'il me remit aux soins d'une grande et blonde Anglaise, nommée miss Little, et d'une gracieuse petite Belge nommée Madame Gobeaux, je me mis à pleurer toutes mes larmes, et jetant mes bras autour de son cou, je le suppliai de me ramener à Rockborough. Mais, tout en montrant la plus grande douceur, cousin Ulrich resta inébranlable; néanmoins, il voulut bien m'expliquer pourquoi il considérait la vie de pensionnat comme devant être, pour le moment, la meilleure pour moi, puis il tâcha de me redonner du courage, en me disant que les vacances d'été me ramène-

raient à Rockborough; enfin il me quitta brusquement, après avoir fait entrevoir cette consolante perspective.

Je ne voulus pas d'abord être consolée, et ni les présents d'adieu dont venait de me combler cousin Ulrich, qui m'avait octroyé en même temps une très-jolie somme pour mes menus plaisirs, ni deux jolies et douces Anglaises, qu'on me présenta sous le nom de Jessie et Hélène Bertram, n'eurent le pouvoir de me distraire de mon chagrin.

Je ne voulais que cousin Ulrich, je désirais sentir la pression de sa douce et forte main, j'avais soif de me retrouver sous son calme et bienveillant regard, et dans l'amer chagrin que je ressentais alors, il me semblait que je ne reverrais jamais mon bon, mon cher tuteur.

Je pleurai donc amèrement lorsqu'il fut parti, et ni les deux jeunes compatriotes qu'on m'avait présentées, et qui étaient les sœurs d'un gentleman que j'avais vu souvent à Rockborough, ni les maîtresses de l'établissement, ne purent apaiser ma douleur. On dut en conséquence me laisser mettre au lit, où je ne tardai pas à oublier, dans un profond sommeil, les émotions de la séparation et les fatigues du voyage.

Avec le réveil vint la réaction; je ne tardai pas à reprendre mon ancienne gaîté, car les chagrins ne sont pas de longue durée pour l'enfance; d'ailleurs tout était pour moi si nouveau, si intéressant, si curieux, dans ma nouvelle demeure. Puis, lorsque je me réveillai, ce fut pour m'apercevoir que je jouissais déjà d'une sorte de popularité dans l'établissement; car la manière généreuse et libérale dont mon tuteur avait pris ses arrangements, soit pour mon éducation, soit pour mon entretien, le beau trousseau dont il m'avait gratifiée, tout cela ne laissa pas d'avoir une influence magique sur mes condisciples; aussi, avant la fin du premier jour, c'était un véritable assaut de politesses à mon égard. C'était à qui lierait connaissance avec moi; et moi, comme une petite folle, je tenais mon ignorante jeune tête aussi haut que si j'eusse été une savante ou une reine.

Les pensionnaires sont généralement de petites flatteu-

ses, de vrais courtisans en un mot, et celles de leurs condisciples qu'elles élèvent sur le pavois sont sûres de devenir en peu de temps d'impérieuses et arrogantes créatures.

Quelle fut la cause de la faveur dont moi, nouvelle arrivée, je jouis immédiatement, rue des Capucines 40 ? C'est ce que je ne puis guère expliquer, à moins que je ne doive attribuer cet engouement à la générosité de cousin Ulrich, et au bruit généralement répandu dans le pensionnat que j'étais l'héritière d'un riche *milord* anglais.

Quoi qu'il en fût de cet accueil, il m'était fort agréable, car il facilitait grandement mes liaisons avec les jeunes filles de toutes classes réunies dans la maison, et me sauvait de l'ennui qu'éprouvent souvent les nouvelles venues pendant les premiers temps de leur séjour dans un grand institut.

Le *pensionnat de demoiselles* tenu par miss Little et Mme Gobeaux était, comme on peut le supposer, un pensionnat mixte, la plupart des pensionnaires du continent étant catholiques, et toutes les Anglaises étant protestantes; cela une fois établi, il est inutile d'ajouter que ces dernières étaient bien supérieures sous le rapport de la naissance et de l'éducation.

La douce et provinciale mistress Bertram (qui, je l'appris par la suite, fut la personne qui recommanda ce pensionnat à mon cousin Ulrich), ignorait complétement que les grandes familles du continent croiraient déroger en envoyant leurs filles dans une maison d'éducation, mais qu'elles les font instruire au couvent ou par des institutrices particulières.

Cousin Ulrich, toujours absorbé par ses occupations et ses recherches médicales, ne connaissait pas non plus cette particularité, ou s'il en avait eu connaissance, il l'avait complétement oubliée. Ainsi les jeunes élèves du continent que nos Anglaises rencontrent dans ces pensionnats et avec lesquelles elles apprennent à parler le français, sont généralement des filles de bons bourgeois ou de riches négociants. Ce que je dis là n'est point pour dépré-

cier leur grammaire ou leur société, mais pour expliquer un peu l'influence que leurs relations eurent plus tard dans ma vie.

L'établissement dans lequel j'étais placée ne faisait pas exception à cette règle générale. Le bâtiment, qui était vaste et spacieux, avait été jadis un couvent; il était placé au centre d'un grand jardin clos de tous côtés par des murs épais et élevés. C'était là que nous prenions nos ébats après les classes, et tout notre champ d'exercices et de promenades se limitait à parcourir cet enclos vert et ombreux; on nous permettait fort rarement de sortir de cette enceinte, si ce n'est pour nous rendre à l'église.

Sans compter les externes, nous étions bien une centaine d'écolières, rue des Capucines N° 40; toutes étaient venues des différentes contrées de l'Europe, mais les Anglaises ne comptaient guère que vingt représentantes. Nous avions des Hollandaises à la stature carrée et aux traits durs et prononcés; nous avions aussi de douces et placides Allemandes à l'esprit un peu lourd; les Belges, aux jolis yeux bleus et à l'expression quelque peu mutine, étaient fortement représentées, ainsi que les Françaises au teint pâle et aux cheveux noirs; et quoique obligées de porter le même costume, nous n'en formions pas moins dans les salles d'étude une bigarrure des plus évidentes. Notre petit uniforme était des plus simples et des mieux entendus, il ne souffrait aucune variante été et hiver. Les jours de travail, nous portions un fourreau d'alpaca noir, avec un large ruban bleu passé sur la poitrine; sur ce ruban était brodé le numéro de notre classe. Le dimanche, nous revêtions une robe de soie noire avec un nœud blanc fixé sur l'épaule, et nous étions coiffées d'un petit chapeau noir, garni d'un ruban plissé; à cet invariable costume, nous ajoutions en hiver un manteau de drap noir, descendant jusqu'aux talons. Comme on le voit, la vanité ne trouvait pas trop son compte à ce simple uniforme, et cependant on pouvait dire qu'elle se glissait chez nous par toutes les issues non gardées; elle se faisait jour, par exemple, par la manière plus ou moins fantastique dont

nous relevions nos cheveux et dont nous portions notre ruban (car lorsque l'on confisque la liberté de ses sujets, ils s'en dédommagent par toutes sortes de petites licences particulières). Le fait est qu'on nous accordait fort peu de liberté, rue des Capucines N° 40 (du moins, il me paraissait à moi, libre enfant de la nature, que l'enceinte où nous étions confinées était bien trop exiguë). Les règles de l'école, conçues, je crois, par les génies réunis de miss Little et de Madame Gobeaux, combinaient entre elles le caractère de libéralité qui caractérise les pensionnats anglais et les restrictions claustrales qui distinguent les maisons d'éducation du continent; ainsi, tandis que la table était copieusement servie et qu'on fournissait généreusement à notre confort, la liberté dont nous jouissions hors de la surveillance des maîtres était complétement illusoire. Cette contrainte, considérée comme indispensable pour les jeunes demoiselles éloignées de leur famille, était sans doute fort salutaire pour nous toutes, mais elle engendrait trop souvent, hélas! l'esprit de ruse et d'artifice pour déjouer la surveillance de nos maîtres, et pour éluder les lois imposées; enfin cette contrainte n'inspirait, dans bien des occasions, qu'un esprit de défiance et de révolte contre nos directrices et nos professeurs.

On ne nous laissait jamais seules; une sous-maîtresse était toujours chargée de nous surveiller; mais ces pauvres filles, placées entre l'enclume et le marteau, pouvaient quelquefois négliger leurs devoirs, gagnées qu'elles étaient par des présents ou des cajoleries; je puis même dire que quelques-unes d'entre les pensionnaires avaient un véritable talent pour corrompre, de manière ou d'autre, nos argus assez myopes, et faisaient de cette corruption le sujet de leurs méditations quotidiennes.

Notre éducation s'acquérait d'après le système des cours et des colléges publics. C'est peut-être le mieux entendu lorsque l'élève est avancée, mais c'est bien le système le plus pénible pour une pauvre créature qui ne ne connaît rien de rien.

Pendant toute la journée, les professeurs succédaient

aux professeurs, les maîtresses aux maîtresses, à la tribune de nos salles d'étude; mais je puis dire que pendant les premières semaines de mon séjour à l'école, je ne sus que baisser la tête et rougir toutes les fois qu'on m'adressait une question, jusqu'à ce qu'enfin une de mes condisciples vint à mon secours, en disant que je ne comprenais pas le français. Enfin je pris courage, et comme j'étais ambitieuse et assez intelligente, j'appris bientôt assez de français pour suivre mes cours, puis une fois que j'eus un peu la clef des études, je progressai rapidement. Douée d'une santé de fer et d'un esprit vigoureux et actif, j'étais en outre à cet âge où l'étude n'est plus une fatigue, mais un grand intérêt, et dès que je fus parvenue à obtenir une place honorable dans ma classe, je commençai à me sentir heureuse et fière, en constatant mes propres progrès, et c'était-là un sentiment fort naturel. Aussi, lorsque le mois d'août arriva et que je repris avec les Bertram le chemin de Rockborough, j'aurais demandé de rester au pensionnat, n'eût été mon ardent désir de revoir cousin Ulrich.

Une grande surprise m'attendait à Rockborough : je ne devais pas y passer mes vacances, mais je devais me rendre directement à Oxley, gentil village qu'habitait la famille de Jessie et d'Hélène Bertram.

En apprenant cette nouvelle, je fus d'abord assez désappointée, mais ensuite je n'eus qu'à me féliciter des arrangements pris en ma faveur, car les Bertram étaient vraiment de bonnes gens, qui me témoignaient autant de bienveillance et d'amitié que si j'eusse fait partie de leur famille; j'eus la liberté de courir dans les prés, dans les champs, et de dévaliser le verger avec mes deux condisciples, et j'en usai largement pendant six heureuses semaines, à la fin desquelles il fallut retourner à Anvers avec mes jeunes amies.

Qu'on n'aille pas croire que je ne vis pas cousin Ulrich pendant ce laps de temps, car je n'étais pas à Oxley depuis trois semaines, qu'il vint nous y faire une visite, et revint mainte et mainte fois après; inutile de vous dé-

peindre le ravissement que j'éprouvais lorsque je le voyais arriver et l'accueil enthousiaste que je lui faisais. Il m'envoya pour mon usage particulier un joli petit poney, bien sage et bien dodu, que nous montions tour à tour, Jessie, Hélène et moi, dans nos grandes promenades. Puis il m'annonça qu'il était fort content du bulletin que miss Little lui avait envoyé sur moi, et me dit qu'il était vraiment charmé des progrès que j'avais déjà faits. Enfin, au moment à nous retournions à l'école, il me donna une magnifique petite montre en or, avec sa chaîne, et j'avoue que je n'étais pas peu fière de ce beau cadeau. Mais je ne vis pas une seule fois cousine Marcienne pendant mes congés, et je ne crois pas avoir demandé une seule fois non plus comment elle se portait.

Mon second semestre se passa à Anvers d'une manière plus agréable que le premier, car je m'étais habituée aux us et coutumes de l'école, et je m'y sentais parfaitement chez moi; puis je commençais à avoir conscience de mes facultés intellectuelles et à montrer pour la peinture un goût et des dispositions qui me faisaient grand honneur dans l'esprit de mes maîtres.

Je retournai à Rockborough pour y passer les vacances de Noël; j'étais plus grande alors d'un demi-pouce, et mon intelligence et mes manières avaient subi un heureux et notable changement. Je vis alors combien j'avais dû paraître indomptable et mauvaise à miss Marcienne pendant mon premier séjour à la maison, et combien j'avais dû troubler la paix de cet intérieur, jadis si calme probablement; aussi pris-je la résolution de ne plus causer aucun désagrément et de tout supporter, plutôt que de chagriner encore cousin Ulrich. Miss Ford me reçut assez froidement, mais elle ne fit aucune allusion au passé; puis, au bout de quelques jours, frappée sans doute de l'heureux changement survenu en mes manières, elle me proposa presque toujours de l'accompagner dans ses promenades et ne me dit plus un mot qui fût positivement malveillant. Mais, hélas! cousin Ulrich paraissait, par contre, plus réservé avec moi qu'il ne l'avait été à Oxley, et j'en

étais tout angoissée et toute chagrine, car j'étais encore trop jeune pour deviner la cause de cette réserve.

Les vacances de Noël se passèrent donc très-paisiblement, et lorsque je dus prendre congé de mes parents, et que j'inondai le brun visage de cousin Ulrich avec les larmes abondantes que je versais tout en l'embrassant, je ne pus non plus m'empêcher d'être affligée de quitter ainsi cousine Marcienne; car quoique je visse fort bien qu'elle ne m'aimerait jamais comme m'aimait cousin Ulrich, j'étais maintenant trop raisonnable pour me fâcher de quelques paroles dites sans mauvaise intention, et je puis bien dire qu'à dater de cette époque, nous vécûmes très-convenablement ensemble, bien que nous différassions très-souvent d'opinion. Ainsi se passa la seconde année de mon pensionnat, pendant laquelle je fis deux fois ma visite à Rockborough. Je puis bien dire que j'attendais avec toujours plus d'impatience l'époque qui devait me ramener à la maison, et qu'à chaque visite, j'étais toujours plus chagrine de quitter mon tuteur.

Nous étions au printemps (saison qui m'apportait cette fois ma quinzième année); nous revenions à Anvers avec les Bertram, et, comme de coutume, nous trouvâmes que certains changements s'étaient effectués pendant notre absence; plusieurs des élèves les plus âgées nous avaient quittées, et dix ou douze nouvelles pensionnaires étaient venues prendre leur place. Parmi ces dernières se trouvait une jeune personne que je veux vous présenter immédiatement, car elle joua un rôle important dans des événements qui exercèrent une certaine influence sur mon avenir. Cette condisciple, Belge de naissance, se nommait Félicité d'Alvan, et je puis dire que nous éprouvâmes tout d'abord une vive affection l'une pour l'autre.

Je ne m'étais encore liée intimement avec aucune des pensionnaires étrangères à mon pays; car bien qu'elles fussent très-gaies et très-amusantes, il y avait chez elles une absence complète d'honneur et de loyauté qui me choquait péniblement; mais il était impossible d'accuser Félicité d'Alvan de duplicité, lorsqu'on contemplait sa ra-

vissante figure. Ma jeune amie était plutôt petite, mais bien prise; elle avait de beaux cheveux blonds, et son teint était en harmonie avec sa chevelure; enfin elle possédait de forts beaux yeux bleus, qui, par moment, avaient une expression aussi innocente que ceux d'un enfant, mais qui en d'autres instants avaient un petit clignement plein de malice et d'espièglerie qui n'était nullement enfantin, mais des plus enchanteurs. Je venais d'avoir mes quinze ans, elle en avait dix sept, et malgré cette différence d'âge, nous fûmes attirées l'une vers l'autre par un aimant mystérieux, et je puis ajouter que plus nous apprîmes à nous connaître, plus aussi notre amitié prit racine en nos cœurs.

Pour moi, qui avais trouvé les Bertram un peu lourdes, un peu naïves, quoique bonnes, complaisantes et bienveillantes, Félicité me parut des plus attrayante, pleine de gaieté et d'entrain, ayant toujours des anecdotes à raconter; elle était aussi passablement mûre pour bien des questions assez graves, et parlait de toute chose avec l'aplomb d'une femme du monde. Cependant elle n'était pas plus avancée que moi dans ses études, mais cette circonstance, au lieu de nous éloigner, nous rapprochait plutôt davantage et développait toujours plus notre attachement mutuel. La société de Félicité d'Alvan donnait à mes leçons un intérêt et un stimulant ignorés jusqu'alors; elle me confiait toutes ses pensées et me faisait partager tous ses plaisirs et toutes ses jouissances; nous n'avions donc pas passé un mois ensemble qu'on reconnaissait en nous une amitié profonde et réciproque.

Cette société, cependant, n'était pas ce qu'il y avait de plus convenable pour moi; car Félicité était non-seulement mon aînée de deux ans, mais, comme je l'ai déjà dit, elle était instruite de beaucoup de choses qui n'entraient nullement dans le programme de mes études; aussi m'initiait-elle à des connaissances que j'aurais dû ignorer encore quelques années; j'étais donc son élève pour tout ce qui ne concernait pas les branches d'études enseignées au pensionnat. Elle exerçait conséquemment

sur moi cette influence que les jeunes femmes possèdent sur de curieuses fillettes placées entre l'enfance et l'adolescence. Je croyais comme Evangile tout ce qu'elle me disait, je la considérais comme accomplie en toutes choses, et j'espérais pouvoir bientôt lui ressembler, puisque j'avais le bonheur d'être l'amie de son choix. Aussi notre amitié n'échappa point au sort qui caractérise les amitiés de ce genre, c'est-à-dire qu'une des deux amies domina l'autre; en d'autres termes, Félicité me mena par le bout du nez, et je fus son esclave docile et dévouée. Je ne tardai pas à m'apercevoir que les us et coutumes en usage dans l'établissement de miss Little n'étaient nullement du goût de ma nouvelle amie. Elle n'avait, disait-elle, jamais entendu parler de règlements aussi absurdes, et avait cru, en choisissant notre établissement, venir dans un pensionnat et non dans un couvent. Etait-il bien possible que nous ne sortions jamais que pour aller à l'église ? Se pouvait-il que lorsque nous passions les murs de notre prison, ce fût pour tourner le dos à la cité ? Etait-il bien vrai que je n'eusse jamais visité la cathédrale, ni le musée, ni l'église Saint-Paul ? Etait-il possible que j'eusse vécu près de deux ans à Anvers, sans avoir vu les Jardins zoologiques, et sans connaître seulement le nom des rues que je traversais pour me rendre au temple anglican ? C'était incroyable! et elle ne donnait pas ça (disait-elle en faisant claquer ses jolis petits doigts) de jeunes filles aussi dépourvues de curiosité et d'esprit d'aventure. Mais que pouvait-on attendre d'Allemandes et de Hollandaises ? (Et l'air emphatiquement dédaigneux avec lequel elle prononça ces paroles, n'avait rien de flatteur pour les personnes sus-mentionnées.) Quant aux Anglaises, pardonnez-moi, ma mie, continuait la petite Belge, je ne crois pas avoir souvent rencontré de spécimen de cette nation qui eût autant de *chic* que vous. Sans comprendre parfaitement ce qu'elle voulait dire au juste par ce mot expressif de *chic*, je devinai cependant qu'il m'était adressé comme un compliment, et je l'acceptai comme tel.

L'animadversion de Félicité contre l'étroite surveillance

dont nous étions l'objet ne trouvait que trop d'écho chez moi; combien de fois, en effet, n'avais-je pas désiré pouvoir parcourir cette bonne vieille ville, et voir un peu les curiosités qu'elle renfermait. Combien de fois n'avais-je pas envié les pensionnaires catholiques, qui allaient chaque matin avec Madame Gobeaux pour entendre la messe à l'église, et qui assistaient régulièrement à toutes les fêtes religieuses et à toutes les processions, tandis que nous autres, pauvres protestantes, restions à la maison, pour entendre miss Little nasiller pompeusement un long commentaire sur l'Evangile du jour, nous estimant fort heureuses quand le culte était remplacé par un moment de loisir dans notre grand jardin.

La pitié mi-railleuse, mi-sérieuse de Félicité pour la foi dans laquelle j'avais été élevée, ses exhortations pour m'engager à changer de religion le plus promptement possible, ne servaient qu'à me rendre chagrine et mécontente, moi qui, jusqu'alors, m'étais sentie si heureuse. Aussi supportai-je avec impatience et mauvaise humeur la contrainte qu'on avait jugé salutaire de m'imposer. C'est ainsi que peu à peu l'influence de Félicité d'Alvan m'amena à me joindre à elle dans des actes de rebellion positive.

Au reste, le pensionnat de miss Little n'était pas le premier institut où mon amie eût été placée; elle me confia même, sous le sceau du secret le plus inviolable, que sa sortie de la maison d'éducation qui l'avait précédemment accueillie à Bruxelles, n'avait point été volontaire, mais qu'on l'avait priée de partir au plus vite, parce que, voyez-vous, ma mie, je m'étais rendue coupable d'une petite peccadille, une infime bagatelle. Parce que... pensez donc quel crime affreux, parce que j'avais reçu une lettre d'un de mes admirateurs, et parce que j'y avais répondu. Comme si l'on pouvait s'attendre qu'une personne de mon âge pût se passer d'amoureux ! C'était absurde, et cela prouvait chez la directrice de l'établissement une profonde ignorance.

Ses parents l'avaient donc reprise et l'avaient ensuite

envoyée à Anvers. Mais, gardez-vous, disait-elle, de souffler un traître mot de tout cela; si vous étiez capable de pareille indiscrétion, c'en serait fait de mon amitié, je ne vous adresserais même plus la parole. Puis, imaginez donc un peu, ajoutait-elle, si Madame ou Mesdames venaient à apprendre cette histoire, je serais gardée à vue, et ne pourrais plus plaisanter et m'amuser; et je veux m'amuser, rire, et profiter de la vie, je vous en avertis.

En entendant cette confidence, j'ouvris tout grands les yeux et les oreilles. Un *admirateur!* un *amoureux!* c'en était assez pour transporter l'esprit d'une novice de quinze ans dans des sphères de félicités inconnues; rêves dorés, dont on ne pouvait espérer la réalisation avant le laps incommensurable de deux années.

Et Félicité, cependant, avait un amoureux; elle connaissait ce bonheur-là. Oh! combien je désirais apprendre d'elle tous les détails sur cette question, savoir quel air avait son adorateur, de quelle grandeur il était, et dans quels termes il lui parlait de son amour.

A ces naïves questions, ma petite Belge expérimentée souriait de pitié, tout en m'assurant que je ne serais pas si émerveillée lorsque j'arriverais à son âge, et que j'aurais aussi mes adorateurs. Quant à moi, ajoutait-elle, bien que le jeune Monsieur en question soit tout ce qu'il y a de plus beau (c'est un Anglais nommé Ernest Moore) et qu'il ne soit qu'une unité de plus dans le cercle de mes admirateurs, je ne me soucie pas plus de lui que des autres. Cette assertion grandit considérablement mon amie dans mon estime, et lorsqu'elle dit ensuite : « J'espère bien qu'aucun de mes adorateurs ne viendra m'ennuyer ou me persécuter à Anvers. » mon admiration ne connut plus de bornes.

Nous étions en été, les fêtes en plein air se succédaient en rangs serrés, et nous ne pouvions aller à l'église sans lire sur notre passage des affiches invitant le public à divers concerts ou autres divertissements des plus séduisants, et j'avoue que, pour ma part, de semblables annonces me faisaient venir l'eau à la bouche. Ajoutez à cela qu'il ne se passait pas de soirs où miss Little, Madame

Gobeaux et quelques-uns des professeurs n'allassent aux concerts du Jardin botanique ou des Jardins zoologiques, et n'en revinssent qu'à minuit, au plus tôt; tandis que nous autres, pauvres pensionnaires, plus mécontentes que jamais, nous étions laissées à la maison, et n'avions pour tout délassement que l'étude de nos devoirs pour le lendemain. Nous n'étions cependant pas abandonnées sans surveillance, oh que nenni ! On s'en serait certes bien gardé; mais nous avions pour veiller sur nous une petite Allemande subalterne, dont le devoir dans la maison était de raccommoder nos bas, tout en faisant observer le silence dans les salles d'étude.

Un certain matin, je me sentais plus triste et plus énervée que de coutume, car depuis son réveil Félicité n'avait cessé de déblatérer contre le pensionnat et tout ce qui le concernait; puis le commentaire, de trois quarts d'heure de durée, que miss Little nous avait débité sur le Lévitique, n'avait certes pas eu le don de me rasséréner. J'allais donc me rendre au réfectoire, où nous appelait la cloche du déjeûner, et disais, à part moi, qu'un mois seulement me séparait des congés; aussi recommandais-je au temps de voler vite, vite, et de m'apporter aussi promptement que possible l'époque désirée, lorsque je rencontrai dans le corridor Félicité, qui revenait de la messe. A ma grande surprise, ses manières et sa physionomie avaient complétement changé depuis une heure; elle avait quitté la maison à contre-cœur, presque avec colère, elle revenait rose comme une rose rouge, ses yeux étincelaient et brillaient sous l'influence, sans doute, de quelque secret espoir. Je lui passai tendrement mon bras autour de la taille, et la pressai de me révéler la cause de son animation. Mais elle me pria de garder le silence jusqu'à ce que nous pussions nous trouver toutes seules, pendant quelques secondes. Inutile de dire que je guettai cette occasion avec une grande anxiété. Elle s'offrit enfin, et nous pûmes, dans un moment de loisir, nous rencontrer dans une salle d'étude qui venait d'être abandonnée par les écolières.

— Félicité, qu'y a-t-il ? m'écriai-je.

— *Ma mie.* — Elle m'appelait toujours ainsi, ne pouvant, disait-elle, prononcer le nom barbare dont on m'avait affligée et qui demandait pour cela des dents de cheval et une bouche fendue jusqu'aux oreilles. Félicité, comme on le voit, était quelquefois plus irrévérencieuse envers notre nation qu'elle n'aurait dû l'être. — *Ma mie*, voulez-vous me promettre une chose ?

Comme une jeune et folle étourdie, je promis sans savoir ce que l'on me demandait, car je n'avais pas encore atteint cet âge où après avoir dit : *je le ferai*, on ajoute le prudent correctif : *Si la chose est en mon pouvoir.*

— C'est bien ! dit-elle, en frappant joyeusement ses deux mains l'une contre l'autre. Vous avez cela de bon, vous autres Anglaises, c'est que lorsque vous promettez quelque chose, vous tenez toujours votre parole. Ainsi je puis compter sur vous, n'est-ce pas, ma mie ; car vous savez bien que, pour la pauvre Félicité, il n'y a pas de plaisirs sans vous, ajouta-t-elle d'un air cajolant, tout en inclinant tendrement sa tête sur mon épaule.

— Que voulez-vous de moi ? demandai-je en commençant à craindre de m'être trop avancée et d'avoir trop promis.

— Oh ! ce n'est rien, une simple bagatelle, approchez-vous un peu de moi, car ces murs, voyez-vous, peuvent avoir des oreilles. Je veux seulement vous annoncer que nous irons ensemble aux Jardins zoologiques, pour y entendre un concert en plein air. Voilà tout.

— Aux Jardins zoologiques ! m'écriai-je en faisant, dans ma stupéfaction, un saut en arrière. Mais comment Madame a-t-elle pu donner la permission ?

— Elle ! avoir donné cette permission ! Vous êtes bien simple, ma mie, pour supposer cela. Un geôlier serait plutôt tenté de donner la clef des champs aux prisonniers confiés à sa garde, que Mademoiselle ou Madame aient l'idée de laisser sortir leurs deux plus jolies pensionnaires et leur permettent les plaisirs d'un concert aux Jardins zoologiques. Bon Dieu, que vous êtes drôle, chère amie !

— Mais alors, comment nous y rendrons-nous, Félicité ?

— Comment nous irons ? eh ! chère ! comme nous y avons été à Bruxelles, c'est-à-dire *par la ruse*, ma belle, et personne n'en saura rien. Laissez-moi faire, je ne proposerai cette partie à aucune autre de mes condisciples, car il n'y en a pas une qui vaille ça (dit-elle en donnant en l'air une chiquenaude simulée avec l'index et le pouce), c'est un troupeau de stupides *fräulein* qui n'ont en elles aucun *chic*. Mais vous, vous êtes fort différente, ma mie; vous êtes belle, intelligente, courageuse, et vous avez promis de faire ce que je vous demanderai.

Si ce n'avait été cette malheureuse promesse, j'aurais, je crois, refusé sa proposition, et cela malgré l'affection que je portais à Félicité et mon vif désir de voir ce qui se passait dans le monde, car je sentais fort bien que c'était mal agir. Mais, hélas! la curiosité, la fausse honte, puis la crainte de me voir classée avec ces timides Allemandes et ces naïves Hollandaises, me poussèrent plus avant et me firent répéter ma promesse. Mon sort une fois fixé, j'étais impatiente de connaître les moyens par lesquels nous réaliserions nos projets. Mais sur ce point-là, Félicité resta impénétrable; ou plutôt, je crois qu'elle ignorait encore elle-même comment elle s'y prendrait. Elle me pria seulement de lui laisser toute la conduite de cette affaire, et de n'avoir aucune crainte à ce sujet. Car nous irons, c'est un fait accompli, dit-elle.

— Mais pourquoi donc, Félicité, avez-vous fixé ce plaisir pour ce soir, plutôt que pour tout autre jour ? lui demandai-je précipitamment, car des bruits de pas annonçaient que la salle allait être bientôt envahie.

Félicité se contenta de poser un doigt sur ses lèvres et de me lancer un de ses petits regards fripons.

— Tais-toi, chérie, et tu verras, dit-elle tout bas en français.

XI

Continuation du récit de Pétronille.

On ne trouvera pas étonnant, je pense, que la perspective d'une distraction aussi extraordinaire que celle dont je devais jouir le soir même, nuisît un peu ce jour-là à mes études, et cependant je ne me promettais pas grand plaisir de cette expédition nocturne; ce qui dominait en moi, était plutôt un sentiment d'inquiétude et d'anxiété; j'étais trop inexpérimentée dans la pratique des escapades défendues, pour ne pas craindre la découverte de notre complot. D'un autre côté, j'avais une foi implicite en l'habileté de mon amie, et j'étais fort curieuse de savoir comment elle allait s'y prendre pour déjouer la surveillance de nos Argus.

Jamais après-midi ne se traîna plus lentement et plus péniblement que celle-là; elle prit fin, cependant, et avec elle se terminèrent aussi les diverses occupations de la journée.

A cinq heures, les maîtres d'étude et les élèves externes quittèrent la maison; à sept heures, miss Little, madame Gobeaux et plusieurs des maîtresses internes sortirent en pompeux appareil; à neuf heures, le troupeau des pensionnaires était sans surveillantes, si ce n'est deux sous-maîtresses allemandes, Fräulein Netta et Fräulein Graub, qui, je crois, craignaient plus les jeunes brebis laissées à leur charge que les jeunes brebis n'avaient peur d'elles.

Fräulein Graub, voyant que le troupeau était parfaitement tranquille, se retira dans sa chambre pour y écrire quelques lettres, et laissa toute la surveillance à la douce et myope Netta, qui, mettant nos bas en contact avec son nez, les raccommodait activement, à l'extrémité de la longue table où nous faisions nos devoirs. Félicité passa près de moi en murmurant ces mots à mon oreille :

— Soyez prête à quitter votre ouvrage au premier appel de la cloche. Nous devons monter et redescendre avant que les dortoirs soient remplis.

J'acquiesçai à la proposition, mais en tremblant.

L'organisation des dortoirs, dans notre pensionnat, était arrangée comme suit :

Les chambres à coucher, assez petites, puisqu'elles avaient été jadis des cellules de nonnes, étaient placées des deux côtés d'un long corridor; elles ne contenaient chacune que quatre lits; deux de ces lits étaient occupés par deux des plus jeunes élèves, les deux autres par deux anciennes pensionnaires. Je pense qu'on avait pris cet arrangement afin de nous habituer à rendre service aux petites. Ces cellules ne contenaient d'autres meubles que les lits et une couple de chaises, car la chambre de toilette était commune, et les vêtements des élèves étaient tous déposés dans une grande salle située à l'extrémité du corridor. Une lampe astrale était placée au centre de chaque cellule.

Les jeunes élèves allaient se coucher à huit heures; puis, à neuf heures, la cloche du pensionnat invitait les pensionnaires plus âgées à monter, à leur tour, dans leurs cellules. On leur donnait une demi-heure pour se déshabiller, après quoi une des sous-maîtresses allemandes dont nous avons parlé faisait la ronde, et éteignait les lampes qui brûlaient encore. Si la lampe était déjà éteinte, elle se contentait alors de fermer la porte. Tels étaient les règlements de miss Little, et il faut convenir qu'ils rendaient la première partie de notre tâche relativement facile. Aussitôt donc que, ce soir-là, la cloche eut donné le signal du repos, je fus prête et montai précipitamment avec Félicité à notre cellule. Les deux fillettes de huit à dix ans, que nous avions pour compagnes de chambres, dormaient déjà profondément; Félicité tira de dessous le lit deux paquets noirs, qu'elle me jeta sur les bras.

— Ce sont nos manteaux, me dit-elle précipitamment. C'est tout ce dont nous aurons besoin. Allons, partons, *ma mie*.

— Oh, Félicité! Comment avez-vous pu vous les procurer?

— Ne vous en inquiétez pas. Je vous le dirai plus tard. Nous n'avons pas de temps à perdre! Puis, éteignant la lampe, elle me fit descendre vivement les escaliers, au bas desquels nous nous mêlâmes à la foule des pensionnaires, comme si nous allions les suivre pour nous coucher.

— Bonne nuit, Fräulein, bonne nuit, entendait-on de tous côtés; puis les jeunes filles de toutes nationalités gravirent lentement le rapide escalier, tandis que Félicité et moi enfilions un couloir peu fréquenté, qui conduisait au jardin.

— Comment allons-nous sortir de là? me hasardai-je à demander, lorsque je vis que nous nous engagions dans un sentier fort retiré.

— Par la grille, j'en ai la clef, répondit-elle. N'est-ce pas une lumineuse idée, dites-moi? personne ne fait usage de cette grille. Nous pourrons entrer et sortir aussi souvent que cela nous plaira.

— Mais la porte du corridor sera fermée, objectai-je en lui posant doucement la main sur le bras.

— Ne craignez rien, ma mie, j'ai jeté la clef dans les buissons, ainsi Suzette ne pourra pas fermer la porte ce soir, et peu nous importe qu'elle puisse la fermer demain. Mais je crois vraiment que vous tremblez, ma petite; j'espère pourtant que vous n'allez pas me dire que vous ne vous promettez aucun plaisir pour ce soir.

— Oh! non, au contraire, je compte bien m'amuser; mais, supposons, Félicité, que nous soyons découvertes; que ferons-nous?

Ma camarade belge traita mes craintes avec le plus profond mépris.

— Bah! enfant que vous êtes! dit-elle d'un ton railleur. De quoi avez-vous tant peur? Je vous dis et je vous assure qu'il n'y a nul danger que Mademoiselle et Madame nous reconnaissent ou nous découvrent; mais où serait le charme de notre aventure, je vous le demande, si nous jouissions d'une parfaite sécurité? Ah! vous n'êtes qu'une Anglaise, au bout du compte.

— Alors, vous ne croyez pas que miss Little et madame Gobeaux soient ce soir aux Jardins zoologiques, lui dis-je presque rassurée.

— Bien au contraire, je sais qu'elles y sont, ma mie; tout Anvers y sera, car c'est un concert extraordinaire.

— Alors ne nous verront-elles pas ?

— Nous voir ? dans cette foule ? mais à quoi sert d'essayer de vous convaincre! J'oublie que je parle à une pauvre novice, qui n'a jamais été témoin de pareils plaisirs. Allons, ma mie, mettez votre manteau et laissez-moi prendre soin de vous. Si nous rencontrons nos cerbères face à face, nous n'aurons qu'à nous couvrir la tête de nos capuchons.

En disant ces mots, Félicité m'entraîna après elle, et j'avoue que, pour cela, elle n'eut pas besoin de recourir à la violence; elle eut beaucoup plus de difficultés avec la serrure rouillée du portail, mais enfin elle en vint à bout, et nous passâmes du jardin de notre couvent sur la grande route.

Il régnait encore un peu de crépuscule; toutefois, les réverbères étaient allumés, aussi, les incertaines clartés de ces heures crépusculaires étaient on ne peut plus favorables aux expéditions prohibées, car nos sombres petites personnes étaient presque invisibles, grâce aux ombres propices du soir.

Nous fermâmes la grille, puis Félicité tourna la clef et la mit dans sa poche; j'aurais préféré qu'elle la laissât dans la serrure, mais elle prétendit qu'il ferait clair de lune une heure après, et que cette clef pourrait être remarquée.

— Elle est plus en sûreté dans ma poche, ma mie, s'écria-t-elle en frappant gaîment sur le réceptacle en question. Mesdemoiselles et Madame ne rentreront pas avant minuit, tandis que nous devrons être de retour vers les onze heures au plus tard, nous serions donc dans de fameux draps si quelqu'un, dans l'intervalle, enlevait la clef de la serrure. Non, non, elle est plus en sûreté où je l'ai déposée; à présent, plus de crainte et *vive le plaisir!*

Elle passa son bras sous le mien en disant cela, et nous nous dirigeâmes gaiement où le plaisir nous attendait.

Les Jardins zoologiques étaient situés tout près de la gare, et n'étaient distants de la rue des Capucines que d'un quart de mille environ; mais nos pieds agiles ne mirent pas le temps usité pour parcourir cette distance.

Je commençais à me sentir tout à fait surexcitée par la description que me faisait Félicité de toutes les merveilles que j'allais contempler, lorsque, tout à coup, elle cessa brusquement de parler; puis, pressant mon bras contre son corps, elle côtoya encore plus le bord de la route. Ce manége extraordinaire me fit naturellement lever les yeux, et je vis qu'un jeune homme s'approchait de nous fort poliment.

— Mademoiselle d'Alvan? dit-il. Est-il bien possible que j'aie le bonheur de vous rencontrer?

— Mon Dieu, s'écria Félicité, avec une surprise fort bien jouée; vous êtes bien la dernière personne que je me serais attendue à voir ici. Puis, elle se tourna vers moi et, avec une aisance parfaite, me présenta le jeune gentleman, sous le nom de M. Ernest Moore.

Je regardai aussitôt ce jeune amoureux avec un grand intérêt. En venant à Anvers, comme l'avait appréhendé Félicité, il se chargeait de justifier sa prophétie. C'était un jeune homme de dix-huit à vingt ans environ; il était mince et très brun, paraissait appartenir à une bonne société, mais ne répondait nullement à l'idée que je m'étais faite d'un amoureux, bien qu'il eût l'air fort heureux de nous rencontrer.

— Dites-moi, Félicité, êtes-vous sûre qu'il ne parlera pas de moi? murmurai-je tout bas en tremblant.

— Non, je ne le crois pas, me dit-elle en français (Mlle d'Alvan, au reste, ne connaissait pas d'autre langue), puis elle se tourna vers son compagnon et lui adressa, en riant, la même question. Il promit, naturellement, le plus grand secret; il fit plus, il déclara qu'il aurait le plaisir de nous conduire au concert et de nous reconduire après jusque chez nous. Félicité consentit à cela le plus gracieu-

sement du monde; puis, comme nous nous trouvions près des jardins, nous ramenâmes nos capuchons près de notre visage. M. Moore paya nos billets de concert et nous entrâmes hardiment.

Je vis plus tard que cette prétendue rencontre fortuite des deux amoureux était bel et bien un rendez-vous assigné; mais, à ce moment, j'étais encore trop naïve pour voir autre chose qu'une rencontre tout à fait inattendue. Je ne pus jamais deviner comment Félicité s'était arrangée pour cette rencontre, et comment elle avait fait savoir le jour et le lieu de la réunion; c'était là un mystère dont le ciel et la conscience d'une Belge pouvaient seuls avoir connaissance. Mais, qu'elle se fût servie de l'intermédiaire d'une externe, ou qu'elle se fût entendue avec son amant le matin même, à la messe (et d'après l'animation que j'avais remarquée en elle à son retour de l'église, je ne serais pas éloignée de le croire), toujours est-il que le plan avait été très habilement conçu et exécuté de main de maître; car, lorsque nous eûmes atteint la place où se donnait le concert, ma chère amie coquetait agréablement avec son amoureux, tandis que j'étais livrée (quant à la conversation) à mes propres ressources. Tout ce qui se passait autour de moi, néanmoins, offrait pleine pâture à mon esprit et à mon imagination. Je regardais chaque personne et chaque chose avec tant d'intérêt et de curiosité, que j'en oubliais presque ma *bête noire*, c'est-à-dire la crainte de rencontrer dans la foule miss Little et madame Gobeaux. Mais je ne fus plus étonnée de la sécurité de Félicité en voyant la foule qui se pressait dans ces jardins, car s'il était même assez difficile de découvrir une personne qu'on s'attendait à trouver dans ce lieu de divertissement, à plus forte raison ne pouvait-on pas reconnaître des fillettes qu'on croyait bien et dûment couchées en leur cellule.

Au milieu du jardin s'élevait une rotonde couverte, toute tapissée de fleurs grimpantes et toute illuminée de lanternes vénitiennes; ce pavillon était occupé par un orchestre de premier ordre, qui faisait entendre les plus

suaves mélodies. Autour de la rotonde étaient placées les diverses cages ou enclos dans lesquels étaient renfermés les animaux sauvages, que toutes ces lumières et ces harmonies agitaient singulièrement. Près de ce centre d'attraction étaient disposées d'innombrables petites tables, autour desquelles étaient assises trois ou quatre personnes; les unes fumaient, parlaient et riaient, d'autres buvaient de la bière, du café ou de la limonade, tandis que des sommeliers allaient et venaient pour exécuter les différents ordres qu'on leur donnait; aussi entendait-on crier à chaque instant : *Hé! garçon?* et c'était une note de plus dans l'harmonie universelle. Dans les diverses éclaircies ménagées entre les tables, de joyeux enfants, vêtus de costumes de fantaisie, se tenaient par la main et suivaient en dansant les mélodies rhythmées de la musique, tandis que les grandes avenues du jardin étaient encombrées d'une foule compacte de promeneurs. Les lumières étincelantes, l'enivrante musique, les élégantes et fraîches toilettes, le murmure de ces mille voix m'étourdirent et m'amusèrent si bien, que je n'eus pas même l'idée d'écouter ce que se disaient mes deux compagnons; et comme nous étions obligées, vu l'illégalité de notre présence en ces lieux, de ne fréquenter que les chemins peu ou point éclairés, j'avais pleine occasion de regarder tout ce qui se passait autour de moi, sans craindre d'être moi-même l'objet de la curiosité d'autrui.

Après un instant de conversation, notre cavalier servant nous quitta, mais revint au bout d'une ou deux minutes; il était suivi d'un sommelier qui apportait une table et des chaises, que nous plaçâmes naturellement dans la position la plus modeste et la plus obscure; puis on nous servit promptement tout ce que nos fantaisies de jeunes filles purent alors nous dicter. « C'était charmant; c'était délicieux! Une vraie fête! » répétâmes-nous au moins vingt fois, tout en nous régalant de gâteaux et de café, et en jouissant d'un repos parfait à cette place couverte d'une ombre protectrice. Nous serions restées volontiers toute la nuit à écouter la musique et à critiquer nos semblables;

mais, hélas! dix heures étaient sonnées depuis longtemps, et nous devions rentrer avant onze heures. Félicité était parfaitement décidée à cela.

— C'est la première fois que nous venons, mais il n'est pas dit que ce soit la dernière, dit-elle, comme nous ramenions à regret notre capuchon sur notre tête et que nous nous préparions à quitter les jardins. M. Moore et moi acquiesçâmes de grand cœur à cette sentence; j'étais même tellement exaltée par la réussite de notre expédition, que je proposai une visite quotidienne à ces jardins.

Nous atteignîmes la rue des Capucines sans aucun incident, car, comme l'avait fort bien annoncé Félicité, tout Anvers étant aux jardins, les rues étaient presque désertes. Lorsque nous arrivâmes en vue de l'antique couvent, nous trouvâmes qu'il avait une physionomie bien triste et bien sévère, car aucune lumière ne brillait aux fenêtres, et l'on n'entendait aucun bruit dans le vaste enclos.

— Nous voici à bon port, s'écria Félicité avec un accent de triomphe, comme nous arrivions devant la grille et qu'elle mettait la main à sa poche pour y prendre la clef. Nous n'avons qu'à nous glisser doucement dans le couloir, ma mie, puis nous grimperons l'escalier, et personne ne nous entendra, car ces Allemandes dorment comme des loirs. — Mais elle s'arrêta court et changea de visage en fouillant désespérément dans sa poche.

— Puis-je vous aider? dit avec un accent fort tendre Ernest Moore.

— La clef! s'écria Félicité d'un air désespéré. Qu'allons-nous faire? J'ai perdu la clef!

— Oh! c'est impossible, m'écriai-je à mon tour; je ne voulais pas croire à pareille infortune, mais quand nous eûmes retourné la malheureuse poche, nous dûmes bien reconnaître la fatale vérité, quelque douloureuse qu'elle fût. Nous constatâmes en outre que la pesante pièce de métal avait dû profiter d'un trou situé à l'angle de ce réceptacle infidèle, pour suivre notre exemple, voir un peu le monde et prendre l'air.

— Qu'allons-nous devenir? nous demandâmes-nous simultanément, en nous regardant avec stupeur.

M. Moore tiraillait et tourmentait sa moustache naissante, mais semblait incapable de nous porter secours.

— Nous pourrions escalader la muraille, suggérai-je en mesurant du regard la clôture du couvent.

— Ah! bien, oui; ce serait vraiment facile; des murs aussi unis qu'une glace, et hauts de vingt pieds, pour le moins. Cherchez quelque chose de mieux, ma mie.

— Ce n'est pas ma faute! répliquai-je avec indignation.

— Ce n'est la faute de personne, il ne faut accuser que notre mauvaise chance de cette fatale mésaventure. Dans tous les cas, nous ne pouvons rester là, car Mesdemoiselles et Madame ne tarderont pas à rentrer et pourraient nous surprendre près de la grille. Allons plus loin.

— Etes-vous bien sûre, Félicité, que la clef ait réellement disparu de votre poche? demandai-je avec l'accent d'une personne qui ne peut pas renoncer à tout espoir.

Nous nous mîmes encore à faire des recherches dans ce malheureux dépôt, mais nous arrivâmes au même résultat. Nous ne sortîmes qu'un mouchoir de poche, quelques noix de gingembre, et constatâmes encore le malheureux trou, cause de notre malheur; mais de clef, point; il fallait renoncer à la revoir jamais, elle était bel et bien perdue, disparue.

— Ne pourrais-je pas retourner aux jardins et m'assurer qu'elle n'est point tombée à la place où nous nous sommes assis? suggéra M. Moore.

Mademoiselle d'Alvan ne fut point de cet avis et pensa que cette tentative était inutile; outre cela, le concert serait probablement terminé lorsqu'il arriverait aux jardins, et les portes seraient peut-être déjà fermées. La seule chance qui restât, était de réveiller une des servantes avant l'arrivée de miss Little et de madame Gobeaux, et de faire appel à son bon cœur pour cacher notre peccadille. Nous nous dirigions dans cette intention vers la porte cochère du couvent, quand, à notre inexprimable horreur, nous aperçûmes qu'elle était assiégée par la société que nous voulions éviter à tout prix. Ces dames

étaient revenues plus tôt que de coutume et sonnaient vigoureusement pour se faire entendre. Il fallait donc renoncer à rentrer sans être découvertes, et je trouvais que, puisque nous étions réduites à cette extrémité, le moyen le plus simple était d'aller tout avouer à nos maîtresses et de leur promettre de ne plus commettre pareille imprudence à l'avenir; mais au moment où je croyais que Félicité allait se précipiter vers le groupe de nos professeurs et avouer toute la vérité à miss Little et à son associée, elle me tira violemment en arrière, et pendant cette minute, la lourde porte roula péniblement sur ses gonds, laissa passer nos maîtresses et se referma pesamment sur elles.

— Oh, Félicité, m'écriai-je en pleurant; pourquoi n'avez-vous pas parlé tout de suite? Elles sont entrées dans la maison, maintenant, et il faudra encore sonner avant qu'on nous y admette.

— Sonner! répéta-t-elle avec un air de profond mépris. Croyez-vous, ma mie, que je voudrais sonner devant cette porte et aller confesser devant Graub, Netta et toute la séquelle, que nous avons passé la soirée aux jardins, puis être ensuite renvoyée, comme je l'ai été à Bruxelles? Non, non, plutôt mourir.

— Mais qu'allons-nous faire, maintenant? Où pouvons-nous aller? demandai-je avec anxiété.

— Nous nous établirons sur le bord de la route, ou bien, si vous le voulez, nous nous promènerons dans la ville jusqu'à l'aube, dit-elle résolûment. Dans quatre heures il fera jour, et, dès que les servantes seront levées au numéro 40, nous nous présenterons à la porte et parlerons à Fanchette, la vieille cuisinière, qui, j'en suis certaine, arrangera fort bien les choses en notre faveur. Venez, nous ferons mieux de ne pas nous attarder ici. En achevant ces mots, elle se mit à marcher bravement dans la direction de la ville.

Je n'étais qu'une enfant opiniâtre et étourdie, mais j'avais cependant assez de bon sens et d'intelligence pour voir que la mesure que prenait Félicité était la plus préjudiciable que nous pussions adopter.

— Oh, parlez-lui, M. Moore. Tâchez de lui persuader d'agir raisonnablement; nous ne pouvons pas cependant passer la nuit dans la ville! m'écriai-je, oubliant, dans mon émotion, la réserve que j'avais montrée jusque-là envers ce gentleman; il m'était si dur d'aggraver encore une méchante affaire.

Il semblait être de mon avis, car il avait l'air très soucieux et très angoissé.

— Mademoiselle d'Alvan. . . , dit-il d'un ton suppliant; mais elle ne voulut pas en entendre davantage.

— Je ne vous demande pas de m'accompagner, dit-elle assez brusquement. Nous n'avons pas besoin de vous, Monsieur, et vous pouvez retourner à Bruxelles, si vous le jugez bon. Je suis parfaitement décidée à ne pas m'humilier devant miss Little ou madame Gobeaux, et le seul moyen d'éviter cela est d'attendre jusqu'au matin, et elle continua à marcher dans la même direction.

Que pouvais-je faire? sinon la suivre. Retourner au pensionnat aurait été trahir le secret que j'avais promis de garder, et quel que fût le châtiment que je pouvais encourir, j'étais incapable de commettre cette lâcheté. Je poussai donc un profond soupir, tout en regardant M. Moore et en convenant tacitement avec lui que nous n'avions rien de mieux à faire qu'à nous soumettre; puis, nous nous mîmes à suivre à contre cœur les pas de mademoiselle d'Alvan, la forte tête.

La rue des Capucines était située sur les confins de la ville, et, pendant quelques pas, nous longeâmes de charmantes propriétés entourées d'un jardinet; mais l'aspect des faubourgs changea subitement, nous cessâmes de voir des arbres et du gazon, la voie devint de plus en plus étroite, et finit par être bordée de chaque côté par de hautes maisons; puis, au bout de quelques minutes, nous nous trouvâmes au cœur de cette ville, que je désirais connaître depuis si longtemps.

XII

Pétronille continue son récit.

Je n'oublierai jamais, je crois, notre promenade à travers les rues de cette antique et curieuse cité, centre commercial de l'industrieuse Belgique. Il était minuit, la foule de ceux qui s'étaient rendus au concert s'était dispersée dans toutes les directions : les uns avaient regagné leur tranquille demeure; d'autres, insatiables de plaisirs, s'étaient rendus dans les divers cafés ou cabarets qui pullulent à Anvers. Les rues, si animées un instant auparavant, étaient maintenant silencieuses et désertes. On ne rencontrait guère, çà et là, qu'un individu attardé, regagnant en toute hâte son logis, ou qu'un pauvre chien affamé, cherchant sa nourriture dans les rebuts et débris de toutes sortes, jetés dans le ruisseau. La lune, élevée dans l'espace, brillait de l'éclat le plus pur, et répandait ses molles clartés sur chaque angle, dans chaque recoin de cette antique et belle cité. Au commencement de chaque rue, une lampe placée devant une petite niche, éclairait une image de la Vierge. Tous les objets se présentaient d'une manière parfaitement claire et distincte. Il ne pouvait donc s'offrir d'occasion plus favorable pour contempler les beautés et les curiosités que je brûlais depuis si longtemps de visiter. Mais j'étais trop émue et trop malheureuse pour faire usage de mes yeux et de mon intelligence.

M. Moore m'avait quittée pour rejoindre Félicité; voyant que la résolution de son amie était inébranlable, et qu'elle ne voulait absolument pas rentrer au pensionnat avant le lever du soleil, il se résigna à la laisser agir à sa guise, et vit que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de la protéger contre les conséquences probables de son

impardonnable folie. Il lui murmura donc quelques mots à l'oreille, et je la vis aussitôt passer son bras sous le sien, et cheminer d'un bon pas avec son adorateur. Les deux amoureux s'occupaient de moi aussi peu que possible, et me laissaient trottiner après eux du mieux que je pouvais, et, cependant, j'aurais eu grand besoin d'être rassurée de temps en temps, car l'écho causé par nos pas dans ces rues solitaires suffisait pour m'alarmer. — Nous parcourûmes d'antiques rues fort irrégulières et très étroites; les maisons, hautes de six à sept étages, étaient remarquables par les riches et curieuses sculptures sur bois qui les décoraient, et qui dataient, disait-on, de la domination espagnole dans les Flandres. En tout autre moment, ces remarquables vestiges du passé auraient excité ma fervente admiration, facilement éveillée par tout ce qui était beau, soit dans l'art, soit dans la nature; mais, dans ce moment-là, je ne voyais rien du tout, tant mes yeux étaient obscurcis par les larmes. Je ne pouvais jouir ni de l'originalité de l'architecture, ni des aspects nouveaux pour moi qui s'offraient à mes yeux, car la pensée de ce que dirait cousin Ulrich en apprenant que j'avais erré toute la nuit dans les rues d'Anvers, sans autre chaperon qu'une étourdie telle que Félicité, et un gentleman nommé Moore, que je ne connaissais nullement, cette pensée, dis-je, me tourmentait cruellement. Etait-il possible, en effet, qu'une si folle escapade ne fût pas découverte; que je ne fusse pas renvoyée à Rockborough par le premier steamer, et que, la rougeur de la honte sur le front, je n'eusse pas à essuyer les sarcasmes amers de cousine Marcienne et les reproches de mon cher tuteur?

Quant aux sarcasmes, je ne m'en inquiétais guère, bien que cette perspective me fît un peu frissonner; mais l'idée de causer une douloureuse déception à cousin Ulrich était une chose que je ne pouvais envisager sans un poignant chagrin; aussi me mis-je à sangloter, et même à sangloter tout haut pendant un moment, jusqu'à ce que, impatientée par ma bruyante douleur, Félicité quitta le bras de M. Moore, revint vers moi, et me dit avec humeur que,

si je continuais à pleurer et à me conduire comme un enfant, je finirais par attirer l'attention des gens qui dormaient dans ces maisons. Cette observation, au bout de laquelle je voyais la découverte immédiate de notre coupable expédition, me fit mettre une sourdine à mon bruyant désespoir; je continuai à pleurer (je ne pouvais m'en empêcher), mais mes larmes tombèrent en silence, et mon mouchoir de poche comprima mes sanglots.

Ce fut de cette manière que nous fîmes le tour d'Anvers. Une fois éloignée de la rue des Capucines, Félicité avait repris tout son entrain et toute sa gaîté; elle déclarait même qu'une semblable promenade couronnait dignement les exploits de la soirée; que, pour sa part, elle en jouissait entièrement, et qu'elle ne l'échangerait pas contre tous les plaisirs du monde. M. Moore n'était pas, je crois, de la même opinion; car, bien que rempli d'attentions pour elle, il l'empêcha cependant de se diriger vers des quartiers plus larges et plus découverts, et ramena plus d'une fois, sur le visage de sa belle, la cape noire que, par coquetterie ou par désir d'avoir un peu frais, elle rejetait souvent en arrière par un mouvement de tête plein de grâce et de mutinerie.

Voyant qu'on l'empêchait, avec assez de fermeté, de traverser les principales rues de la ville, Félicité annonça son intention de descendre vers le quai. « Il y ferait plus frais, disait-elle, et nous trouverions-là quelques planches sur lesquelles nous pourrions nous asseoir en attendant le jour; les *vigilantes* (fiacres belges) abonderaient alors vers les débarcadères, et l'on pourrait en prendre une pour nous reconduire à quelques pas de la rue des Capucines. » Comme cette proposition était déjà un peu plus raisonnable que celles qu'elle avait faites jusqu'alors, M. Moore ne fit aucune difficulté de se laisser conduire à l'endroit indiqué, et je me mis à trottiner distraitement derrière eux. Comme nous arrivions à une place assez spacieuse, appelée, je l'appris plus tard, la *Place verte*, je levai machinalement les yeux, et laissai échapper de mes lèvres une exclamation de ravissement si véhémente,

qu'elle attira soudain l'attention de mes compagnons; ils se méprirent complétement sur la cause qui me la faisait pousser, et revinrent en toute hâte sur leurs pas, en supposant que je m'étais blessée.

— Non, non, répondis-je avec une sorte de terreur extatique et le regard perdu dans l'espace. Mais, Félicité, regardez, regardez là-bas!

— Là-bas! eh bien, petite sotte que vous êtes, qu'y a-t-il pour vous émouvoir de la sorte? Ce n'est que la cathédrale!

Que la cathédrale! Dans ce premier moment d'extase et de ravissement, j'eus cependant le temps de me demander comment Félicité pouvait parler si légèrement d'une pareille merveille; il me semblait que, toute habituée que j'eusse été à voir de semblables beautés, je n'aurais pu en parler avec un si grand sans gène. La base de ce colossal édifice était cachée à nos regards, mais au-dessus, bien au-dessus des hautes maisons qui nous masquaient sa base, s'élevait majestueusement sa flèche gothique qui semblait se perdre dans les nuages; et la pure clarté de la lune, traversant le délicat réseau de ses dentelles de pierre, faisait encore plus ressortir sa merveilleuse beauté. Je n'avais jamais vu chose aussi magnifique; je n'aurais jamais pu concevoir que l'architecture fût poussée à un point de perfection aussi exquise. Je ne me souvenais plus, en ce moment, de ce qui m'angoissait et m'affligeait une minute auparavant; j'oubliais même les personnes avec lesquelles je me trouvais, tant j'étais ravie par la vue de ce majestueux et féérique monument.

— Allons, ma mie, venez donc; nous sommes près du quai, dit Félicité avec quelque impatience, en me prenant par la main.

— Oh! ne me touchez pas! ne me touchez pas! murmurai-je d'un air rêveur. Allez toujours et laissez-moi ici. Je n'ai, de ma vie, jamais rien vu de si beau.

— Mademoiselle est sans doute une artiste! dit une voix tout près de moi; car il faut avoir l'âme d'une artiste pour apprécier ainsi la merveille que nous avons devant les yeux.

Je tressaillis et me retournai vivement, fort alarmée d'avoir ainsi provoqué l'attention, et fort indignée qu'on me le fît apercevoir. M. Moore éprouva la même impression que moi, et, avec une promptitude tout anglaise, allait exprimer son déplaisir à l'insolent, lorsque ses yeux reconnurent dans la personne qui m'avait parlé, une de ses relations; il se radoucit alors, comme par enchantement, et sa physionomie n'exprima plus qu'une agréable surprise.

— M. David ! s'écria-t-il, d'où surgissez-vous donc ? Je ne savais pas que vous fussiez à Anvers.

— Je ne suis ici que pour quelques jours, répondit l'étranger; le temps seulement d'esquisser au clair de lune ce monument, dont Mademoiselle apprécie si bien les perfections (en disant cela, il s'inclina de mon côté, tout en montrant l'album d'esquisses qu'il avait à la main).

Dès que nous nous aperçûmes des relations de M. Moore avec cet étranger, nous ramenâmes plus avant sur notre visage nos sombres capuchons, puis nous nous retirâmes à quelque distance, tout en nous serrant l'une contre l'autre; nos cœurs battaient bien vite et bien fort, et nous nous demandions, en tremblant, jusqu'à quel point notre position allait s'aggraver. Nous n'étions cependant pas assez éloignées de ces messieurs pour laisser échapper ce qu'ils disaient ou faisaient; aussi, lorsque l'étranger s'inclina de mon côté, je ne pus m'empêcher de jeter sur lui un rapide coup d'œil. Ce n'était point un jeune homme, il s'en fallait de beaucoup, il avait du moins l'air plus âgé que cousin Ulrich; mais c'était un bel homme, ayant de très beaux yeux noirs, et une barbe qui lui descendait jusque sur la poitrine; son bonnet et sa blouse de peintre lui formaient un costume pittoresque, qui ne lui seyait pas mal. Enfin, tout en craignant qu'il ne découvrît qui je pouvais être, sa présence ne me déplaisait pas.

— Etiez-vous ce soir au concert donné aux Jardins zoologiques ? demanda Ernest Moore, pour dire quelque chose.

— J'y suis allé pendant quelques minutes, mais mon temps est précieux. Je suppose que vous êtes venu de Bruxelles, dans l'unique intention d'entendre cette musi-

que? Mais M. Servan donne-t-il donc carte blanche à ses élèves, quant à l'heure du retour?

Cette question, qui dénotait tout l'étonnement que causait à l'étranger notre présence à la *Place verte*, nous fit trembler, Félicité et moi, et déconcerta grandement M. Moore.

— Oui!..., du moins, non..., c'est-à-dire qu'il est naturellement toujours disposé à accepter une excuse raisonnable, et, ce soir, une circonstance inévitable...., mais, attendez une minute, M. David, voulez-vous? et, tout en disant cela, il s'avança en toute hâte vers nous.

— Laissez-moi lui confier notre histoire, dit-il précipitamment; il est notre maître de dessin à Bruxelles; c'est un homme très comme il faut, et le meilleur garçon du monde; il se couperait plutôt la langue que de laisser échapper notre secret.

— Mais je ne vois pas la nécessité de cette confidence, dit Félicité, qui était fort prudente dans tous les cas qui pouvaient offrir quelque danger de découverte. Il ne peut nous aider; nous nous en tirerons fort bien sans lui, et il n'a pas besoin de savoir qui nous sommes!

— Mais il peut parler, s'il ne sait rien, et, dans son ignorance, nous nuire infiniment plus. Je vous assure qu'il vaut mieux le mettre dans notre confidence, puisque nous l'avons rencontré.

— Vous êtes parfaitement sûr de lui? demanda-t-elle à voix basse.

— Aussi sûr que de moi-même, et il sera pour nous une protection de plus pour cette nuit.

— Faites alors comme il vous plaira, Monsieur, dit-elle avec insouciance; car, à tout prendre, je crois que c'est là le seul parti que nous ayons à prendre.

Quant à moi, je ne dis rien, personne n'ayant l'idée de me demander mon opinion sur ce sujet. Je trouvais, au reste, que les choses étaient arrivées à un point si déplorable, qu'elles ne pouvaient plus subir d'aggravation. M. Moore retourna où stationnait l'étranger, qui, son album à la main, regardait de temps en temps la flèche de

la cathédrale, puis ajoutait quelques ombres à son dessin. Les deux gentlemen échangèrent entre eux quelques mots à voix basse; ce fut court, mais animé; alors M. David, laissant là son occupation, s'avança vers nous très poliment, et nous dit, en ôtant son bonnet :

— Mesdemoiselles, je suis vraiment affligé d'apprendre dans quelle position désagréable vous vous trouvez. J'aimerais connaître dans cette ville une dame vers laquelle je puisse vous conduire, et à laquelle je puisse vous confier, mais....

— Oh! non, non, non! s'écria vivement Félicité, à laquelle l'intervention d'une femme était antipathique. Nous avons eu, il est vrai, un fâcheux *contre-temps;* mais il est, vous le savez, Monsieur, des *contre-temps* qu'il est mieux de ne pas confier; ainsi ne vous inquiétez pas davantage à notre sujet; nous finirons bien par nous en tirer.

— Je vous comprends parfaitement, Mesdemoiselles, répondit-il en souriant, et vous pouvez compter sur ma discrétion; en attendant, laissez-moi faire ce qui est en mon pouvoir pour adoucir un peu votre position. Vous devez, je le crains, être bien fatiguées.

La supposition n'était que trop juste, car nous avions marché trois heures durant sans nous arrêter; aussi, je ne pouvais plus me traîner, et l'entrain de Félicité, quelque robuste qu'il fût, était descendu à zéro; quant à moi, j'étais littéralement harassée. Aussi, lorsque M. David proposa de nous conduire vers quelques bancs où nous pourrions nous reposer, acceptâmes-nous de grand cœur sa proposition, et le suivîmes-nous où il voulut bien nous mener.

La *Place verte* était un vaste square formé par un quadrilatère de maisons; le centre de cette place était planté d'arbres, sous l'ombre desquels se tenait le marché aux fleurs.

Ce fut en cet endroit que nous conduisit M. David, et lorsque nous eûmes atteint les bancs dont il nous avait parlé, il étendit son plaid sur l'un d'eux, et en fit ainsi une sorte de bon sofa, sur lequel nous pûmes reposer nos

membres fatigués. Quant à Félicité, elle reprit bientôt tout son entrain et toute sa vivacité d'esprit, qu'avaient un peu abattus la fatigue et la crainte d'une délation prochaine, et elle se mit à causer aussi familièrement et avec autant d'assurance avec MM. David et Ernest Moore (tous deux assis sur le banc le plus proche de nous) que s'ils eussent été d'anciennes connaissances. Pour ma part, je n'étais pas de force à l'imiter, je sentais encore plus ma fatigue depuis que j'étais assise; aussi, quelques minutes étaient à peine écoulées depuis notre installation que, grâce au dossier de notre siége, ma tête s'inclina sur mon épaule, et miss Little, cousin Ulrich, M. David, la crainte d'une délation et celle d'une punition, s'effacèrent de mon esprit et je tombai dans un profond sommeil.

Je dus dormir au moins pendant deux heures, car, lorsque je me réveillai, il était plein jour, et j'entendis qu'on parlait de moi.

— Fleming? Pétronille Fleming? C'est un nom assez rare, j'ose dire, dit une voix qui m'était peu connue.

— Nous parlons de vous, ma mie, s'écria Félicité en s'apercevant que j'ouvrais lentement les yeux. M. David est comme moi, il trouve votre nom bien barbare.

— Non, pas tout à fait cela, se hâta de dire l'artiste. Il ne me semble pas fort extraordinaire, car j'appartiens au même pays que Mademoiselle.

Je me levai vivement, bannissant avec vigueur les restes de mon sommeil; je vis alors que mon amie arrangeait tout pour notre départ; puis je m'aperçus que, pendant mon sommeil, mon capuchon était retombé sur mes épaules.

— Permettez, Mademoiselle, dit M. David en le replaçant sur ma tête; j'espère que votre sommeil en plein air n'aura pas de suites fâcheuses, mais je crains bien que Madame votre mère n'approuve guère cette méthode.

— Je n'ai pas de mère, Monsieur, répondis-je vivement, la mention de ma mère ayant toujours le pouvoir de rouvrir mes blessures.

— Ah! pardonnez-moi, je n'aurais pas dû parler si lé-

gèrement; mais, sans doute, Mademoiselle trouve dans l'affection d'un père des compensations à cette perte cruelle?

— Je n'ai pas de père non plus, répliquai-je assez sèchement. Mon sang anglais était toujours prêt à bouillonner de colère, à l'ouïe d'une question impertinemment indiscrète, et j'étais même sur le point de faire connaître mon déplaisir; mais je vis chez M. David un air si affligé de m'avoir causé deux fois de la peine, que je n'eus pas le courage de me montrer offensée. Désirant alors changer le sujet de la conversation, je m'adressai à mon amie :

— Félicité, lui dis-je, j'ai dormi assez longtemps, je crois? N'est-il pas temps de retourner chez nous?

— Tout à fait temps, ma mie; passé le temps, dirait Madame, si vous la consultiez à ce sujet. Mais M. Moore a été chercher une voiture et ne tardera pas à nous en ramener une. Félicité achevait à peine ces mots, que M. Moore arrivait avec le véhicule et s'arrêtait près de nous.

M. David ne voulut pas nous laisser encore, et insista pour nous accompagner aussi loin que possible; nous fûmes donc ramenées au logis par les deux gentlemen. Pendant notre course, M. Moore s'occupa exclusivement de Félicité, tandis que l'artiste se consacra entièrement à moi. Je crois qu'il s'efforçait de réparer autant que possible les bévues dont il s'était rendu coupable par ses maladroites allusions; je lui sus gré de ses intentions bienveillantes, et tâchai d'y répondre aussi bien que je pus, quoique je fusse peu disposée, en ce moment, à entretenir une conversation quelconque. Il y avait cependant dans ses manières et dans son sourire quelque chose qui désarmait tout ressentiment et attirait involontairement vers lui.

Enfin, nous arrivâmes en vue des murs de notre couvent, et pensâmes que c'était le moment de descendre de voiture. Félicité prit alors congé de son adorateur de la façon la plus coquette, mais en même temps la plus tendre, échangea ensuite une cordiale poignée de main avec M. David, puis descendit légèrement de voiture, de l'air d'une

personne sans peur et sans reproche; tandis que moi, toute émue à l'idée de l'humiliation qui nous attendait et presque hébétée par cette nuit sans sommeil suffisant, j'oubliai complétement de saluer ces Messieurs. Et cependant le regard plein d'intérêt avec lequel M. David me suivit lorsque je descendis de voiture, me frappa même dans cet instant de suprême émotion; ce regard, néanmoins, n'eut pas le don de m'inspirer du courage, et je m'acheminai en tremblant vers la porte cochère, tandis que nos compagnons stationnaient à quelque distance, comme ils l'avaient promis, et attendaient de nous voir rentrer dans notre domicile. Je me demandai alors de quel secours pouvait m'être leur présence dans le cas où je serais rencontrée par miss Little ou par madame Gobeaux, et où j'apprendrais que j'étais honteusement chassée du pensionnat et renvoyée à cousin Ulrich. Je puis bien dire que l'idée seule que mon tuteur aurait honte de moi, me causait une douleur si poignante qu'elle effaçait presque les craintes dont j'étais remplie. Aussi, tout en suivant lentement les pas légers de l'agile mademoiselle d'Alvan, j'étais beaucoup plus accablée du chagrin que j'allais causer aux autres, que de celui qui m'était réservé.

J'ignorais encore tous les sens du mot *finesse;* il me restait à connaître toutes les ressources que ma jeune amie trouvait dans son active petite tête, pour atteindre le but qu'elle se proposait. Je n'étais qu'une grande maladroite, comparée à Félicité d'Alvan.

Il était encore très matin, aussi nous ne rencontrâmes que quelques charrettes traînées par des chiens et chargées de lait et de légumes. Les domestiques du numéro 40 commençaient seulement leur besogne. Les deux battants de la porte cochère étaient grand ouverts, et nous espérâmes un moment gravir l'escalier sans être remarquées, mais nous ne méritions pas une si bonne chance; nous vîmes surgir, au dernier instant, la grosse Fanchette, qui allait se mettre en devoir de secouer les petits tapis de foyer, dans le vestibule; c'était, il faut l'avouer, un spécimen flamand aussi graisseux et aussi gras qu'on pouvait

le désirer. Je savais que Félicité comptait gagner à notre cause cette Fanchette, qui, paraît-il, possédait une grande autorité sur les autres servantes; mais mes notions anglaises, quant à la corruption des domestiques, n'allaient pas au-delà de généreuses bonnes mains, ou de douces paroles; aussi fus-je stupéfiée, lorsque je vis mon amie intime se précipiter vers la Flamande, l'entourer de ses bras, et couvrir sa grasse et grosse figure d'affectueux baisers, tout en la suppliant, *pour l'amour de la sainte Vierge*, de ne pas dire qu'elle nous avait vues hors de la *grille*. Félicité s'était jetée sur Fanchette avec tant d'impétuosité, et elle s'était exprimée avec tant de volubilité, qu'elle avait fait croire à cette domestique que nous nous étions échappées pendant quelques minutes seulement, hors de l'enceinte du couvent. J'avoue que, toute désireuse que je fusse d'échapper aux conséquences de ma folle escapade, je fus scandalisée des moyens employés pour notre sûreté. Mais Fanchette n'était pas fille à se laisser gagner entièrement par des baisers, et si Félicité savait ce que signifiait *finesse*, la servante était aussi savante qu'elle sur ce chapitre. Voyant que la chose était de quelque importance, elle ne voulut promettre le secret que sous la condition de recevoir, pour cela, un paiement un peu plus substantiel que des baisers. La chose était très facile, car nous avions toutes deux des bourses fort bien garnies, et j'aimais cent fois mieux employer cette méthode envers la créature mercenaire au pouvoir de laquelle nous étions maintenant, que de recourir aux tendresses intéressées que j'avais vu pratiquer tout à l'heure. Aussi, nous reposant, pour notre sûreté, sur la conscience flamande de cette femme, nous pûmes monter à notre dortoir et l'atteindre sans autre rencontre.

— Grâces en soient rendues à la sainte Vierge, s'écria Félicité en fermant la porte derrière elle; cette affaire est liquidée. N'êtes-vous pas très fatiguée, ma mie? N'aimeriez-vous pas vous déshabiller et rester au lit toute la journée? Eh bien, non; nous n'avons que le temps de laver notre visage et d'arranger nos cheveux, avant que la clo-

che sonne pour nous réveiller. Nous serons les premières à la salle d'étude, aujourd'hui; combien Fräulein va nous croire studieuses, hein! On va nous citer comme exemple aux autres pensionnaires, vous allez voir! Et elle se mit à rire tout bas.

Je ne pouvais lui répondre, j'étais trop émue. Une fois délivrée de la crainte d'être découverte, la pensée des risques terribles auxquels nous nous étions exposées revint avec force à mon esprit, et je m'écriai, en me jetant à genoux vers mon lit, et en sanglotant: « Oh, cousin Ulrich! cousin Ulrich! »

— Que vous êtes enfant! dit Mademoiselle d'Alvan avec un petit air de pitié, mêlé de mépris.

XIII

Pétronille continue son récit.

La conséquence la plus heureuse de notre visite illicite aux Jardins zoologiques, fut de m'ôter désormais toute envie de renouveler de semblables expéditions. Lorsque je m'associai à cette escapade, je crus qu'il ne s'agissait que d'une gaminerie sans importance; j'étais loin de me douter qu'elle pût s'aggraver au point de compromettre notre respectabilité; car ce n'est point impunément, en général, que de jeunes demoiselles parcourent ainsi les rues d'une ville toute la nuit. Quelques mots que m'avait adressés à ce sujet M. David, pendant que nous roulions dans la *vigilante*, m'avaient fait voir plus clairement que jamais la position équivoque dans laquelle nous nous étions placées. J'étais assez âgée pour comprendre ces choses-là, lorsqu'on me les faisait observer; aussi, dès lors, résistai-je aux cajoleries et aux séductions de Félicité d'Alvan, et rien ne put m'engager à passer désormais avec elle la fatale grille du jardin. J'aimais tout autant mon amie après l'escapade

qu'elle m'avait fait faire, mais je cessai de la regarder comme mon modèle et comme mon guide. La haute opinion que j'avais eue jadis de son jugement et de sa sagesse avait subi une forte baisse; je sentais que je serais dorénavant son égale, et je ne voulais plus, conséquemment, lui obéir comme une esclave.

Félicité se montra d'abord assez malheureuse, ou, plutôt, assez contrariée de ce changement; elle m'accusa de perfidie, d'ingratitude et d'autres atteintes de même nature, portées à notre pacte d'amitié et, bien que je repoussasse de semblables accusations et qu'elles me fussent même assez sensibles, je trouvai néanmoins la force de me refuser à toute nouvelle transgression, en pensant à cousin Ulrich; l'approbation de mon tuteur m'étant cent fois plus chère que l'affection de Félicité d'Alvan.

Mais lorsqu'elle en vint à dire, comme conclusion à son réquisitoire : « Vous êtes, ma chère, tellement convaincue d'avoir commis un péché mortel, que vous allez, sans nul doute, soulager votre conscience, en révélant du même coup votre secret et le mien à votre confesseur en jupons, » je lui répondis hardiment que, lorsque j'avais promis de garder un secret, ce secret était en sûreté; car ni la persuasion, ni les menaces, ni les interrogatoires et contre-interrogatoires n'auraient le pouvoir de m'arracher une parole. Et je disais vrai; car, bien que je fusse d'une nature très expansive, je n'avais jamais, cependant, la moindre envie de répéter ce que l'on me confiait sous le sceau du secret.

Ainsi se termina notre petit différend; nous nous embrassâmes avec effusion en répandant quelques larmes, et continuâmes à être aussi bonnes amies que par le passé.

Peu de temps après, les vacances d'été vinrent nous séparer momentanément, et, lorsque je retournai à Rockborough, je pris avec moi quelques aquarelles, que j'avais finies sans le secours de mon maître de dessin. J'ai déjà dit, je crois, que la peinture était mon art de prédilection, et que, déjà à Saltpool, mon occupation favorite, quand j'étais retenue à la maison, était de reproduire sur

le papier tout ce que je voyais ou avais vu. Aussi les crayons et le papier étaient-ils au nombre de mes possessions les plus précieuses. On ne sera donc pas surpris d'apprendre que j'aie saisi avec bonheur l'occasion de cultiver l'art du dessin, lorsqu'elle me fut offerte au pensionnat. L'arithmétique, la grammaire, la géographie et l'histoire, avaient une merveilleuse facilité pour s'échapper de ma folle tête, lorsque j'en avais le plus besoin; je ne faisais que des progrès fort lents dans l'art musical; mais pour les langues et pour le dessin j'avais des dispositions innées, qui ne demandaient que l'étude pour se développer et arriver à la perfection. Je parlais le français et l'allemand aussi facilement et plus correctement que ma propre langue, et je fus, dès le premier jour, l'élève préférée du maître de dessin employé au pensionnat. J'aimais la peinture, aussi mettais-je à profit toutes les observations que j'entendais sur cet art, et écoutais-je avidement quelques séances données sur le dessin. Enfin, tous les instants que je pouvais dérober aux autres études, je les passais à mon chevalet.

Je fis donc de rapides progrès, et mon maître de dessin me prodiguait tellement de louanges, que je fus vraiment en danger de perdre toute humilité; aussi étais-je toujours fort désappointée en voyant que cousin Ulrich avait l'air d'ignorer mes talents ou d'en faire peu de cas; cette froide indifférence était fort blessante pour moi, qui mettais tant de prix à l'approbation de mon tuteur. J'avais régulièrement rapporté à Rockborough les dessins dont j'étais le plus fière, et je m'étais même enhardie à appeler l'attention de cousin Ulrich sur mes petits chefs-d'œuvres; mais ils avaient toujours rencontré le même accueil, un rapide examen, suivi d'un profond soupir, et terminé par cet éloge assez banal et assez froid : « Très joli, ma chère; très joli, en vérité ! » prononcé d'un air distrait. J'étais fort vexée, je l'avoue, et j'avais conclu, dans mon dépit, que cousin Ulrich, malgré tout son savoir, ne se connaissait nullement en peinture, et que c'était perdre son temps que de lui demander d'examiner une esquisse. Je n'eus

pas lieu de modifier mon opinion pendant les vacances en question; il fut aussi bon, c'est-à-dire qu'il fut encore meilleur pour moi qu'il ne l'avait jamais été, bien qu'il y eût des moments où il paraissait inquiet et agité en ma présence; des moments, en un mot, où il n'était pas semblable à lui-même, et pendant lesquels il me semblait que j'étais un grand embarras pour lui, et où il se demandait, sans doute, comment il pourrait bien se délivrer de ma personne; quant à mes dessins, il y fit aussi peu d'attention qu'auparavant; du moins, je crois qu'il les regarda avec autant d'indifférence que par le passé.

Comme je l'ai déjà dit, j'avais apporté avec moi quelques belles aquarelles, et lorsque je les posai sur la table, cousine Marcienne qui, par parenthèse, ne discernait pas une aquarelle d'un fusain, ne put s'empêcher de dire que j'avais fait de grands progrès. Cousin Ulrich se contenta de prendre mes œuvres une à une, de les examiner en silence, et de les remettre sur la table sans mot dire. Interprétant ce silence dans le sens le plus défavorable à mon talent, et croyant que cousin Ulrich le dépréciait positivement, je m'écriai avec impétuosité :

— J'obtiendrais de bien meilleurs résultats, si je pouvais seulement peindre à l'huile plutôt qu'à l'aquarelle; on verrait alors ce que je suis capable de faire, car le style et la manière de cette peinture sont bien mieux dans mes goûts.

— Y a-t-il au pensionnat quelque élève qui se soit vouée à ce genre? me demanda-t-il.

— Non, pas dans ce moment; quelques pensionnaires cultivaient la peinture l'année passée, mais je n'étais pas alors assez avancée pour me joindre à elles; à présent il n'y en a pas une seule, la grande *fureur* est complétement passée, c'est une fatalité et c'est bien contrariant, dis-je tout en rassemblant mes pauvres productions tant dédaignées et en trahissant, je le crains, par mes mouvements fébriles, combien j'étais vexée et ennuyée.

— On fait toujours mieux de se contenter de ce qu'on a, dit sentencieusement cousin Ulrich.

Je le trouvai alors bien peu sympathique, et, lorsqu'en quittant la chambre et en levant les yeux sur lui, je vis qu'il se divertissait de mon dépit et de mon désappointement, je me dis que, non-seulement il ne reconnaissait pas mes talents, mais qu'il ne s'intéressait pas du tout à ce que j'aimais; puis je pensai qu'il aurait préféré peut-être que je consacrasse tout ce zèle et toute cette ardeur à cultiver un autre art ou une science quelconque. Combien je le jugeais légèrement alors, ce bon, ce tendre tuteur! Car, lorsque je revins à Anvers, j'étais porteur d'une lettre adressée à miss Little, et je ne tardai pas à en connaître le contenu. Le docteur Ford était tellement satisfait des progrès que j'avais faits dans l'art du dessin, qu'il désirait me voir commencer immédiatement la peinture à l'huile, puis il priait miss Little de s'assurer pour moi d'un bon professeur, si le pensionnat n'en avait pas dans ce genre en ce moment.

Miss Little et madame Gobeaux se répandirent alors en éloges enthousiastes sur la générosité illimitée de mon tuteur. « Cela ressemble bien au docteur Ford, dirent-elles, toujours si large, si généreux dans tous les arrangements qu'il prend pour votre bien-être; vous êtes bien heureuse d'avoir un semblable tuteur, et nous espérons que vous lui témoignerez votre reconnaissance de la meilleure manière, c'est-à-dire en redoublant de zèle et d'application dans vos études. »

— C'est une curieuse coïncidence, dit miss Little à son associée, quand on se reporte à la proposition qui nous a été faite la semaine passée!

Madame Gobeaux fit un signe de tête digne d'un oracle et dit onctueusement : « Si nous pouvions lui assurer une demi-douzaine d'élèves, et je crois que cela nous sera possible ce semestre, il vaudrait bien la peine de le faire venir. C'est une singulière et heureuse coïncidence, comme vous le dites, et cela se rencontre à merveille. Vous ferez bien d'écrire immédiatement, car c'est le meilleur professeur de peinture qui soit en disponibilité, et si nous tardions davantage, nous pourrions laisser échapper la chance de nous assurer ses services.

— Vous avez raison, Madame, répondit miss Little. — Miss Fleming, vous êtes libre d'aller rejoindre vos compagnes, et pouvez être sûre de prendre bientôt vos leçons de peinture.

J'étais dans le ravissement; c'était la seule faveur que j'eusse jamais désirée ardemment, mais j'avais toujours été trop timide pour la demander. Je ne pourrais jamais assez témoigner ma reconnaissance à cousin Ulrich, pour s'être souvenu d'un désir si crûment exprimé devant lui. Il n'y avait qu'une ombre au tableau : Félicité ne partagerait point, hélas, ces bienheureuses leçons; car les quelques tentatives de dessin qu'elle avait faites, avaient excité chez moi une hilarité si peu équivoque, qu'elle s'était complétement découragée, et avait laissé là et pinceaux et crayons; elle ne pourrait donc pas prendre part à mes jouissances, et ne pourrait pas même sympathiser avec moi à ce sujet. Nous étions de force égale pour toutes les autres études, sauf pour la musique, où elle m'était de beaucoup supérieure; ainsi, les avantages se balançaient équitablement entre nous.

Avant de me coucher, j'écrivis à cousin Ulrich une lettre qui, je l'espère, était moins mal écrite et moins constellée de petits pâtés que celles que je lui envoyais deux ans auparavant, et si je ne trouvais pas toujours les mots propres pour lui exprimer tout ce que j'éprouvais pour lui, il dut voir, cependant, je le pense, que mon cœur était profondément reconnaissant.

Quelques jours se passèrent, et je commençais à sentir quelque curiosité au sujet du peintre appelé à me donner des leçons, personnage dont j'ignorais encore le nom. Miss Little n'avait pas l'habitude d'être communicative avec ses élèves, et croyait en avoir assez dit, en m'assurant que je prendrais bientôt des leçons de peinture, que je devais, par parenthèse, partager avec quatre ou cinq jeunes filles. Nous étions toutes assemblées dans l'atelier le jour fixé pour notre première leçon, et attendions avec impatience l'arrivée de ce mystérieux professeur. L'heure désignée pour la leçon était quatre heures, et la pendule avait déjà sonné quatre heures et demie.

— Le train de Bruxelles est sans doute en retard, observa miss Little, en regardant la pendule; nous nous pressâmes alors les unes contre les autres, nous répétant tout bas d'un air émerveillé, l'importante nouvelle : « Le maître vient tout exprès de Bruxelles pour nous enseigner la peinture. » Au même instant, un vigoureux coup de sonnette se fit entendre à la porte d'entrée.

— Voici Monsieur! dit avec calme miss Little; puis elle se leva, arrangea les plis de sa robe de soie, en lui donnant une petite secousse, et quitta la chambre pour aller recevoir le nouveau venu.

Je fus alors saisie d'un soudain accès de timidité, je sentais qu'on allait me présenter comme l'élève qui donnait les plus belles espérances au pensionnat, et mon cœur battait en pensant que je ne répondrais peut-être pas au tableau qu'on allait faire de moi. Je sortis donc du cercle que formaient mes condisciples, et me dirigeai vers l'autre extrémité de la pièce pour examiner des portefeuilles et m'occuper d'albums d'esquisses. J'entendis enfin la porte s'ouvrir, pour laisser entrer miss Little et le professeur de peinture; on lui nomma chacune des élèves en la lui présentant, et pendant ce temps-là, je continuais à feuilleter mes pages d'album, sans oser lever les yeux; enfin, je fus appelée d'une manière assez sèche et assez impérieuse.

— Miss Fleming, n'êtes-vous donc point ici? Je suis vraiment étonnée de votre conduite; M. David, je vous présente miss Fleming!

En entendant ce nom, je levai vivement la tête, et devins écarlate en reconnaissant le gentleman que nous avions rencontré sur la *Place verte*. Les circonstances qui avaient occasionné notre première entrevue revinrent vivement à ma mémoire; je revis, comme si j'y étais encore, la nuit, les rues désertes, Ernest Moore et Félicité, etc., je fus si troublée et je rougis si fortement que ma gouvernante ne put s'empêcher de remarquer mon embarras; alors M. David prenant pitié de ma confusion, tourna la tête d'un autre côté.

— Je suis fort aise que vous sentiez vos torts, miss Fle-

ming, et que vous vous repentiez de ne pas vous être présentée pour accueillir M. David, dit miss Little d'un air assez mécontent; puis, elle apprit à M. David quel était le professeur qui, jusqu'à ce jour, m'avait enseigné le dessin et à quel degré j'étais parvenue.

Pendant ce temps, je restais debout, les yeux baissés, la rougeur au front; je voyais tout tourner autour de moi, j'entendais à peine ce que l'on disait, ou ne comprenais pas ce que j'entendais; mon esprit n'était occupé que d'une seule question : Monsieur David se souvenait-il aussi bien de moi que je me souvenais de lui? et qu'allait-il faire dans le cas où sa mémoire serait aussi fidèle que la mienne? Ernest Moore nous avait bien assuré qu'il était discret, mais tous les maîtres et maîtresses (selon l'opinion généralement répandue parmi les pensionnaires) étaient faits de la même pâte et jetés dans le même moule, c'est-à-dire prédestinés à se liguer entre eux contre la jeunesse, et obligés par serment à l'empêcher de goûter tout plaisir. Je n'avais certes pas oublié notre escapade nocturne (il s'en fallait de beaucoup), mais les vacances et ma visite à Rockborough avaient un peu distrait mon esprit de cette sotte affaire, et l'avaient reléguée dans un passé beaucoup plus éloigné qu'elle ne l'était réellement. Aussi la présence dans le pensionnat même d'un des acteurs de mon petit drame, sa visite qui devait se répéter hebdomadairement, ravivait non-seulement mes anciennes terreurs d'être dénoncée, mais faisait encore de la découverte de notre escapade un événement à court délai.

Je n'avais aucune raison pour soupçonner M. David de perfidie, mais je ne pouvais m'empêcher de trouver bien malheureux qu'un fatal hasard le poussât ainsi dans notre asile.

La perspective de me trouver en contact avec cet homme me faisait trembler comme une feuille. Je finis cependant par recouvrer mes sens, et je pus entendre et voir ce qui se passait autour de moi; j'aperçus alors que miss Little faisait un discours d'adieu et en était arrivée à la péroraison.

— Je vais donc vous laisser voir par vous-même, M. David, le degré d'habileté de vos élèves, dit-elle comme conclusion. Et j'espère que vous n'aurez pas à vous plaindre de leur inattention et de leur manque de zèle. En achevant ces mots, miss Little s'inclina gracieusement devant M. David, qui lui rendit respectueusement son salut; puis, notre directrice nous octroya une révérence finale, et nous quitta fort courtoisement. Elle fut immédiatement remplacée par Fräulein Netta, qui arriva avec un paquet de bas à racommoder et s'établit près d'une fenêtre pour s'acquitter de sa tâche de repriseuse et de chaperon. Mais comme la pauvre Netta était myope, au point de ne pas voir l'extrémité de son nez, qu'elle ne comprenait d'autre langue que l'allemand, et qu'elle était trop timide pour oser lever les yeux, son rôle de duègne était une vraie sinécure.

Dès que miss Little eut disparu, je me hâtai d'aller aider mes condisciples à arranger leurs chevalets, car il m'était fort pénible de rencontrer le regard scrutateur de M. David, et d'y voir qu'il se rappelait parfaitement notre première entrevue. Mais, heureusement, mes craintes étaient vaines, car M. David n'eut pas l'air de se souvenir de moi, et rien ne put surpasser sa politesse à mon égard; il examina mes productions, en fit une critique judicieuse, tout en montrant une grande satisfaction de mes essais, et cette approbation me fit, je l'avoue, rougir d'orgueil et de plaisir.

Lorsque les chevalets furent arrangés, il passa d'une élève à l'autre pour donner ses conseils, mais il plaça sa chaise auprès de moi, et prit plaisir à suivre mon travail; je puis ajouter même, qu'à dater de cette première leçon, il ne se départit pas une seule fois de cette habitude. Ce ne fut qu'à la fin de la séance que j'osai soulager mon cœur, en rappelant tout bas à M. David combien il était important pour moi qu'il gardât le silence au sujet de cette nuit mémorable. Son calme parfait m'avait rendu mon sang-froid et m'avait redonné mon courage.

— Monsieur, lui dis-je à voix basse, comme il se pen-

chait pour examiner mon travail, vous ne parlerez jamais, n'est-ce pas de cette!... je m'arrêtai toute confuse, et devins rouge comme une pivoine.

— Oh! naturellement non, répondit-il aussitôt, en comprenant de reste ce que j'hésitais à dire. Vous pouvez compter sur ma discrétion. Il parla avec tant de fermeté et montra tant de sympathie pour mes craintes non exprimées, que je ne me défiai plus de lui, et que ma frayeur se dissipa complétement.

Le fait d'avoir entre nous ce petit secret, la discrétion qu'il observait sur ce point-là, et les attentions qu'il ne cessait d'avoir pour moi, amenèrent entre nous une intimité qui n'existait pas entre lui et ses autres élèves.

Il donnait à toutes ces demoiselles avec beaucoup d'impartialité ses soins et ses conseils, mais j'étais son élève préférée, non-seulement sous le rapport de l'art, mais encore sous celui de ma personne; je ne sais, en vérité, ce qu'il aimait le mieux en moi, ou de mon talent naissant ou de mon naïf babil.

Il était charmé de mon aptitude pour son art, et consacrait toutes ses facultés à développer toujours plus mes capacités artistiques; il restait souvent bien après l'heure indiquée, afin de surveiller mon travail. En même temps, il ne négligeait aucune occasion de me témoigner tout l'intérêt qu'il portait à mon bonheur, et recourait à de transparentes allusions pour me faire savoir que le plaisir qu'il éprouvait en venant au pensionnat ne provenait pas uniquement de l'orgueilleuse satisfaction que lui donnait une élève d'aussi belle espérance. Mon cœur répondit tout de suite à la bienveillance que me témoignait M. David; il y avait d'abord entre nous un grand sujet de sympathie, nous aimions tous deux l'art que nous cultivions; puis, j'avais été tellement sevrée de marques d'affection, tous les êtres avec lesquels j'avais été mise en contact avaient été (sauf cousin Ulrich et Félicité) si froids à mon égard, que je fus heureuse de trouver un ami dans la personne de mon professeur.

Ces leçons devinrent pour moi non-seulement la source

d'un vif intérêt artistique, mais encore un de mes plaisirs les plus grands, et je puis dire que j'attendais leur retour périodique avec autant d'impatience que si elles eussent été une véritable fête. M. David était un agréable causeur, et comme il était Anglais (bien qu'ayant vécu depuis fort longtemps sur le continent), sa conversation avait plus de charme pour moi que celle d'un étranger.

Il commença par me raconter beaucoup de détails sur sa vie passée, ce qui m'amena à parler aussi de mon enfance, j'en vins même à lui narrer la mort de ma mère, et à lui dire comment j'avais été adoptée par cousin Ulrich. Je ne me lassais pas de parler de mon tuteur, heureuse de trouver quelqu'un qui écoutât avec intérêt tout ce que je pouvais dire de mon idole, et qui prêtât une oreille attentive aux dithyrambes passionnés dans lesquels je chantais en prose les vertus de mon héros. M. David m'encourageait même à causer de Rockborough et de tout le luxe dont j'étais entourée dans la maison de mon tuteur. Il supposait que le docteur Ford devait être très riche, comme le sont la plupart des Anglais, et je confirmais sans hésiter ses flatteuses suppositions; car je n'étais pas exempte de l'orgueil vulgaire qu'éprouvent la majorité des jeunes filles au sujet d'un riche état de maison, et je faisais parade de la mienne.

— Oh! oui, m'écriai-je! J'ai entendu dire à plusieurs personnes que cousin Ulrich est l'homme le plus riche de Rockborough; puis, il a de fort beaux équipages au nombre de trois, je crois; puis, deux paires de chevaux; et il m'a promis un cheval de main, lorsque je reviendrai tout à fait chez lui. Ne sera-ce pas fort agréable?

— Je suppose donc — mettez un peu d'ombre brûlée sur ce premier plan, Mademoiselle, — je suppose donc que ce modèle des tuteurs vous donne une jolie somme pour vos menus plaisirs?

— Oh! pour cela oui, il m'en donne plus que je n'en puis dépenser; car, enfermées, comme nous le sommes, quelle occasion avons-nous d'employer cet argent? Je crois vraiment que si je lui demandais mille livres, il serait capable de me les envoyer!

Je dis cela par pur esprit de jactance, et nullement dans l'idée de mettre la générosité de cousin Ulrich à pareille épreuve. J'étais alors une petite folle, dont la langue allait plus loin que les pensées.

— Ah! c'est très bien de sa part, murmura M. David; au reste, il est, je crois, presque impossible de vous refuser quelque chose, Mademoiselle. — Un peu plus de lumière dans les branches de ces arbres, là, c'est mieux ainsi. — Il nous faudra demander à miss Little la permission de profiter des derniers beaux jours pour travailler dans le jardin, j'aimerais vous voir faire un croquis d'après nature, et il y a vraiment dans votre enclos des arbres dignes d'être reproduits sur la toile.

Il adressa effectivement sa requête à miss Little, qui y souscrivit très volontiers; dès ce jour donc, nos chevalets furent portés sur la pelouse, au lieu d'être placés dans l'atelier, et cet arrangement dispersa les élèves plus qu'elles ne l'avaient été jusqu'alors. Nous étions au commencement d'octobre, le temps était encore chaud et le jardin agréablement ombragé; car les arbres conservaient encore toute leur parure, bien que les teintes vertes eussent été remplacées par des nuances plus pourprées. M. David choisit un de ces arbres comme premier essai de nos travaux d'après nature, et voulut que chacune de nous se plaçât à un point de vue différent. Quant à moi, il établit mon chevalet dans un petit sentier tout entouré de buissons, et, comme de coutume, il plaça sa chaise près de mon poste d'observation, bien qu'il ne négligeât aucune des autres élèves.

Nous n'avions pas pris beaucoup de leçons en plein air, avant que je m'aperçusse que notre intimité avait fait de rapides progrès. Il ne s'adressait plus à moi en m'appelant cérémonieusement, *Mademoiselle*, mais il me donnait familièrement mon nom de baptême, et comme aucune de mes compagnes n'était Anglaise, cette familiarité passa complétement inaperçue.

D'ailleurs, je lui parlais avec tant de confiance à l'ombre de ces buissons et à la faveur de ma place retirée, que

je sens parfaitement avoir autorisé, sans le savoir, ce changement de langage.

Je ne puis cependant pas dire que j'aimasse réellement M. David; j'étais flattée et intéressée, je l'avoue, de la fierté qu'il montrait au sujet de mes talents et de l'affection que j'avais su lui inspirer; mais mon plaisir résidait beaucoup plus dans la nouveauté de cette affection que dans sa valeur réelle, et sans la terrible révélation qui m'apprit qui il était, j'aurais, je crois, laissé Anvers et mon professeur sans autres regrets que ceux qu'on accorde à d'agréables relations qu'on est obligé de quitter.

Mais une certaine après-midi (oh! combien ce jour-là est resté fixé en traits indélébiles dans ma mémoire!), il me révéla quelque chose qui, tout en changeant défavorablement mes sentiments à son égard, me lia cependant à lui d'une manière plus étroite.

J'avais fini mon groupe d'arbres, et j'étais toute fière et toute triomphante d'entendre M. David appeler mon coup d'essai un coup de maître. Je passai assez paresseusement le reste de l'après-midi devant mon chevalet, mettant un peu de lumière par ci, un peu d'ombre par là, et m'arrêtant, à chaque instant, pour causer avec mon professeur. Il m'avait amenée à parler de Saltpool; je lui avais décrit avec enthousiasme l'aspect sauvage de cette côte isolée, et je l'ornais de tous les détails dont je pouvais me souvenir, lorsqu'il m'arrêta soudain en me demandant d'où venait le goût extraordinaire que j'avais toujours eu pour le dessin?

— Car, sans aucun doute, votre talent est remarquable, et des dons semblables ne sont point le résultat du hasard; ils sont, en général, un héritage. Votre mère dessinait-elle?

— Pas que je sache, Monsieur, j'ai toujours connu ma pauvre mère souffrante et ne quittant presque jamais son canapé. Je ne l'ai jamais vue un crayon à la main.

— Votre père était peut-être un artiste, Pétronille? et tout en disant cela, M. David s'occupait à orner d'une fougère le pied d'un de mes arbres.

Je secouai la tête d'un air de doute.

— Je ne sais rien sur mon père. Je n'étais, je crois, qu'un bébé, lorsqu'il nous a quittées; je ne puis même me rappeler son visage!

— Votre mère ne vous parlait donc jamais de lui?

— Jamais! mais elle pleurait souvent, et m'appelait sa pauvre fille sans père. — Ce groupe est-il enfin achevé M. David?

— Complétement. Et pour une commençante, c'est vraiment une œuvre de mérite. Je vous apporterai pour la première fois à copier mon tableau de la cathédrale. Mais, à propos de votre père, Pétronille, je pense que vous devez vous souvenir d'avoir porté le deuil après sa mort?

— Non, vraiment! je ne me rappelle pas avoir porté de fourreau noir avant la mort de ma pauvre mère!

— C'est cependant singulier, n'est-ce pas? surtout si, comme vous le dites, votre père était réellement mort?

Cette question me fit rougir, j'avais depuis peu trouvé la chose assez extraordinaire, et je me demandais quel pouvait en être le motif, quoique cette particularité semblât faire partie du mystère qui entourait la personne de mon père.

— J'ai pensé quelquefois, dis-je, les joues en feu, tandis que je nettoyais fébrilement ma palette,— que comme nous étions assez pauvres à Saltpool, ma mère n'avait pas eu les moyens de me faire porter des vêtements de deuil?

— Non, Pétronille, ce n'était point là le véritable motif, répondit M. David.

Je le regardai en face d'un air fort étonné. Que pouvait-il savoir sur ma famille? Je n'aurais pas été plus surprise, je crois, s'il m'avait brusquement annoncé que je n'étais point une Fleming.

— Comment savez-vous cela?.... commençais-je à dire avec quelque hauteur.

— Parce que votre père n'est point mort; qu'il est vivant en ce moment, répliqua froidement mon maître.

— Vivant! Oh! Monsieur, qui peut vous l'avoir appris?

A cette nouvelle, je fus agitée comme une feuille de tremble frissonnant sous le vent. Je n'avais jamais beaucoup pensé à mon père, et je n'avais consacré à sa mémoire aucun sentiment bien vif d'affection et de regret; car, puisqu'il m'était resté complétement étranger, je ne pouvais savoir l'étendue de la perte que sa mort m'avait fait subir. Mais apprendre qu'on m'avait trompée, qu'il était vivant, que je pourrais le connaître et l'aimer, que je pourrais enfin avoir un parent bien à moi, était une révélation si inattendue qu'elle me bouleversa complétement.

Je ne pus en ce moment-là discuter les probabilités d'une semblable nouvelle, ni demander des preuves de sa réalité, ni même exprimer mon étonnement. Je portai la main sur mon cœur, qui battait violemment, et ma respiration entrecoupée avait tous les caractères de sanglots convulsifs. M. David, craignant alors que mon agitation n'attirât l'attention de mes compagnes, s'efforça de me calmer.

— Soyez donc calme, dit-il, avec humeur. Remettez-vous, Pétronille, ou je ne vous dirai plus rien.

— Je suis calme, répondis-je en faisant un grand effort sur moi-même. Dites-moi le reste, Monsieur David, je vous prie, dites-moi tout. Connaissez-vous mon père? L'avez-vous vu? Pourquoi ai-je si longtemps ignoré son existence?

J'étais hors d'haleine, tant j'étais agitée, et M. David n'était guère plus à son aise.

— Je connais votre père, dit-il après un court silence. Je l'ai vu dernièrement; quant à votre dernière question, je ne puis y répondre.

— Où est-il donc, Monsieur? Oh! dites-lui de venir ici, voir la pauvre enfant pour laquelle il est un étranger?

— Il viendra, ma chère, soyez sans crainte à ce sujet, mais vous devez garder un secret absolu sur ce que je vous ai dit. En attendant, laissez-moi vous prouver que vous pouvez avoir confiance en moi.

Il tira quelques étuis de sa poche et les plaça dans mes mains.

— Savez-vous ce que représente ceci, Pétronille ? dit-il, comme j'ouvrais en tremblant un de ces étuis. Je vis alors un ancien daguerréotype, mais, quoiqu'il fût bien effacé, bien passé, je reconnus aussitôt les traits de ma pauvre mère qui souriait à un enfant qu'elle tenait dans ses bras; je n'avais aucun portrait de ma mère, et celui-ci m'impressionna aussi vivement que si sa personne même se fût présentée à mes regards, et m'eût contemplée avec sa douce et tendre physionomie. Les larmes me vinrent aux yeux, en voyant ces traits chéris, qui pourtant n'étaient guère semblables à ceux de la triste et souffrante créature que j'avais connue jadis.

— Maman, maman ! m'écriai-je en me jetant sur le gazon, et en inondant de mes larmes cette pâle reproduction.

— Oui, votre mère ! répondit M. David. Votre mère vous tenant dans ses bras. Vous ne pouvez vous rappeler le temps où ce portrait a été fait, Pétronille ! ajouta-t-il en souriant, et cependant j'étais témoin lorsqu'on le fit.

— Vous ? m'écriai-je en me levant aussitôt ! Alors vous avez été un ami de mes parents, Monsieur. Oh ! pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

— Parce que je désirais gagner votre confiance avant de la mettre à une si forte épreuve. A présent, lisez ces lettres, Pétronille, je ne commets aucune félonie en vous les montrant.

Je pris les papiers qu'il me présentait et les parcourus rapidement. C'étaient des lettres de ma mère ; elles étaient datées de Saltpool, et bien qu'elles fussent tristes et courtes, elles portaient un caractère d'authenticité indiscutable.

— Mais ces missives étaient adressées à mon père, dis-je en finissant mon examen. Comment sont-elles en votre possession, Monsieur ?

— J'ai été autorisé à vous les montrer et à vous demander si vous seriez prête à recevoir votre père avec l'affection d'une fille ?

A ces mots, je sentis naître en moi une vive affection

pour ce père inconnu. Je ne me demandais pas pourquoi il m'était inconnu, et pourquoi nous avions été séparés si longtemps. Je savais seulement qu'il était vivant et qu'il voulait connaître sa fille.

— Je suis prête, m'écriai-je avec joie! Comment peut-il en douter? Dites-lui que je suis plus que prête, que je brûle d'impatience d'être pressée dans ses bras!

— En est-il vraiment ainsi, chère fille? répondit mon maître en se levant et en s'approchant de moi. Alors il est prêt, lui aussi, à vous combler des caresses que vous êtes disposée à recevoir! Et sans autre préambule, M. David me pressa contre sa poitrine.

J'étais indignée, je me sentais insultée et me débattis vivement; j'aurais voulu mettre un abîme entre mon maître et moi.

— Laissez-moi, Monsieur! Comment osez-vous? Comment osez-vous? m'écriai-je, lorsque je pus parler. Mais sa réponse tomba sur ma pauvre tête comme de l'eau glacée sur un brasier ardent.

— Comment j'ose? Allons, Pétronille, n'employez plus jamais de mots semblables avec moi; car je suis: *Votre père!*

CHAPITRE XIV

Récit de Pétronille continué.

En entendant ces mots, je sentis mon sang se glacer dans mes veines, et je crois vraiment qu'il cessa de circuler pendant un moment; puis, je m'éloignai de M. David d'une manière si brusque et avec un sentiment de répulsion si évident, qu'il dut indubitablement s'en apercevoir. Il ne s'y trompa pas, en effet, et se détourna en fronçant les sourcils, tandis que je me voilai la face avec mes deux mains.

Tant qu'il m'avait parlé de mon père inconnu, mon esprit avait rapidement esquissé un portrait de ce que devait être ce père. Il était, selon toute probabilité, vieux et usé par le chagrin; peut-être même était-il malade, et avait-il besoin des soins tendres et patients d'une fille dévouée; il était pauvre, sans aucun doute; car, autrement, pourquoi aurions-nous été ma mère et moi presque dans l'indigence? Mais il devait être un gentleman, un fier et noble Anglais, dont je serais heureuse de me reconnaître la fille. Il n'était pas, sans doute, aussi accompli que cousin Ulrich (car il ne pouvait y avoir dans le monde deux hommes aussi parfaits que mon tuteur), mais il était probablement quelque peu formé sur le même modèle; la mauvaise chance, les circonstances adverses avaient, sans doute, contribué à aigrir son caractère, à altérer son humeur, et l'avaient rendu misanthrope et morose.

Mais que mon père fût semblable à mon maître de dessin! Mais que l'auteur de mes jours ressemblât à M. David! C'était-là une éventualité à laquelle je n'aurais jamais songé.

J'ai dit, je crois, que j'avais de l'affection pour mon maître, et cette assertion était assez vraie: j'étais ravie de son intelligence et de ses talents comme artiste; j'étais reconnaissante de sa patience et de ses conseils, comme professeur; je sens même que je l'aurais aimé davantage, s'il avait été l'ami de mes parents. Mais qu'il fût l'homme à qui je devais affection filiale, déférence et soumission, qu'il fût l'homme auquel j'étais redevable d'être en ce monde, qu'il fût l'être auquel mon avenir était confié, cela ne pouvait être. Et lorsque je m'efforçais de le considérer à ce point de vue, je sentais (Dieu me pardonne ce sentiment) que je le haïssais.

— Ma révélation n'a pas l'air de vous plaire, Mademoiselle, dit M. David, en reprenant sa place devant mon chevalet. Mes mains alors cessèrent de voiler mon visage, et je regardai attentivement celui qui se disait l'auteur de mes jours.

Il était assis, aussi calme que jamais, et toujours le

même; sa longue barbe, un peu grisonnante, tombait sur sa poitrine; son nez aquilin faisait saillie sur ce visage occupé en majeure partie par la barbe, et ses yeux noirs et pénétrants regardaient fixement ma toile.

C'était un bel homme, le type parfait de l'artiste insouciant, un homme naturalisé Français, le modèle des professeurs de peinture; mais, mon père? non, jamais. Oh! non, c'était une chose que je me refusais à croire, une chose invraisemblable.

— Cela n'est pas vrai, dis-je à voix basse; vous vous jouez sans doute de moi?

Il me regarda avec intérêt, et parut même se divertir à mon sujet. Je trahissais, sans doute, en cette occasion, l'opiniâtreté de mon caractère dans chacun des mots que je prononçais.

— Vous n'avez pas encore eu assez de preuves, dit-il, en enfonçant la main dans sa poche. Bien! en voici encore, c'est le certificat de mariage de votre mère et celui de votre baptême. Ces pièces vous convaincront-elles que je dis la vérité? Mais peut-être les ai-je volées, ainsi que le daguerre?

Ce sarcasme fut entièrement perdu pour moi; car je regardais, autant que mes larmes pouvaient me le permettre, les actes qui certifiaient le mariage de David Fleming avec Cecilia Halsted, et le baptême de leur fille à l'église anglaise de *Boulogne-sur-Mer*.

C'étaient les premiers papiers de ce genre que j'eusse jamais vus; néanmoins, je jugeai, à première vue, que ce n'étaient point-là des actes fabriqués.

— Pourquoi donc, m'écriai-je en me retournant vers lui et en me rappelant tout d'un coup une foule de détails qui vinrent assiéger ma mémoire, pourquoi donc, dites-moi, si votre assertion est parfaitement vraie, ne vous ai-je jamais vu, et pourquoi ne m'avez-vous fait connaître votre existence qu'à présent même? Et si vous êtes réellement mon père, pourquoi, pourquoi ne vous appelez-vous pas Fleming? Qu'avons-nous donc fait, pour que vous ayez honte de notre nom?

Je ne ressemblais guère en ce moment à l'élève docile des jours précédents. Une semaine auparavant, j'aurais été prête à défendre par tous les arguments que j'aurais pu trouver, y compris les illogiques, la conduite de ce père que je croyais mort; mais, en apprenant qu'il était vivant, et qu'il était devant moi, je me sentais impatiente de débrouiller le mystère qui avait causé notre longue séparation.

— Pourquoi n'avez-vous jamais cherché à me voir avant ces derniers temps? continuai-je avec quelque impétuosité. — Savez-vous que je suis dans ma seizième année? et que ma mère, ma pauvre mère malade, serait morte dans un complet isolement, si cousin Ulrich n'était venu vers elle? A ce souvenir si amer pour moi, je ne pus retenir mes larmes.

M. David (je ne pouvais me résoudre à l'appeler d'un autre nom) continuait à s'occuper de mon esquisse, comme si les quelques retouches qu'il lui donnait, eussent été la chose la plus importante du monde.

— Lorsque vous serez un peu plus calme, dit-il en maniant délicatement le pinceau, je vous expliquerai tout cela, Mademoiselle, et vous déciderez si j'ai perdu tout droit au respect de ma fille. Je croyais avoir gagné son affection; mais (et ici il poussa un profond soupir) il paraît que je n'étais qu'un sot présomptueux, d'espérer un bonheur semblable.

En entendant ces derniers mots, je m'adressai de sévères reproches. Pourquoi donc lui faire de la peine? S'il n'était pas tout à fait ce que j'avais rêvé, ou ce que je croyais qu'il devait être, qu'y pouvait-il, le pauvre homme? Et s'il ne répondait pas à mon idéal, il n'en était pas moins mon père; Dieu me l'avait donné, et je lui devais des égards, au moins pour la forme.

— Je suis fâchée, dis-je en me rapprochant de lui, je ne croyais pas . . . . . tout cela est si nouveau, si inattendu pour moi. Veuillez me pardonner de vous avoir parlé de cette manière.

M. David posa son pinceau et me prit les mains.

— Je vous pardonnerai, Pétronille, mais à une seule condition — appelez-moi votre père, mon enfant.

Oh ! combien ce mot s'arrêtait à ma gorge ! Je crus d'abord que je ne pourrais jamais le prononcer, j'en vins à bout cependant, mais je l'émis d'une manière si faible, si timide, avec un accent si peu semblable à celui qui part du cœur et que Dieu nous inspire, que ce n'était qu'une pâle contrefaçon du titre sacré qu'il me priait de lui donner. Mais enfin, tout froidement que ce mot fût prononcé, celui qui le réclamait voulut bien s'en montrer satisfait.

— Voilà qui est bien, dit-il d'un air encourageant. Quant aux questions que vous m'avez adressées, je reconnais volontiers que vous avez droit à ce qu'on y réponde, et je suis même tout disposé à vous satisfaire; seulement vous devez comprendre que de semblables explications ne peuvent se donner en une ou deux minutes, et vous devrez prendre patience jusqu'à vendredi prochain pour les recevoir.

— Jusqu'à vendredi prochain ? m'écriai-je avec stupeur. Continuerez-vous donc à me donner des leçons de peinture? Ne direz-vous pas à miss Little que vous êtes mon père ?

Ce fut au tour de M. David de me regarder avec étonnement, lorsqu'il entendit pareille proposition.

— Le dire à miss Little ! s'écria-t-il. Cette enfant est-elle folle? Non, Pétronille, non, je ne veux le dire à personne. Vous devez même garder le silence sur tout ce que je vous ai révélé. Je ne vous ai fait cette confidence que sous la condition expresse du secret le plus inviolable.

— Et je dois garder ce secret . . . . . toute ma vie ? balbutiai-je.

— Toute votre vie, à moins que je n'en décide autrement, répéta-t-il avec fermeté; puis, apercevant, sans doute, que j'étais indécise et déçue, il ajouta : Je ne puis vous en dire davantage à présent; car l'heure de mon départ est plus que passée, mais souvenez-vous bien de ce que je vous dis, Pétronille : ma *sûreté* dépend entièrement de votre discrétion.

M. David ne pouvait rien ajouter après cette dernière recommandation qui pût donner plus de force à sa défense absolue de parler à son sujet, et je sentais qu'il était de mon devoir de garder religieusement le silence sur les révélations qu'il m'avait faites, dût l'explication qu'il m'avait promise n'être jamais donnée.

Quoi qu'il en fût, ces derniers mots m'avaient effrayée, et lorsque je vis, ce jour-là, M. David quitter le pensionnat, j'eus le triste pressentiment que c'en était fait à jamais de ma joyeuse insouciance et de mes félicités d'enfant. Aussi le soir, lorsque, brisée de corps et d'âme, je posai ma tête fatiguée sur mon oreiller, fus-je en proie à une assez forte fièvre et à des angoisses morales vraiment très énervantes. L'obscurité qui avait toujours enveloppé l'histoire de mon père était plus profonde que jamais, et je torturais ma pauvre tête pour comprendre la portée des dernières paroles qu'avait prononcées M. David.

Je ne pouvais non plus me persuader que j'avais retrouvé l'auteur de mes jours en la personne de mon professeur de peinture. Et plus je pensais à cela, plus la chose m'était antipathique. Je croyais, par moments, que tout ce que M. David m'avait révélé était complétement faux; en d'autres instants, je me disais que le Ciel m'avait envoyé un nouveau protecteur, un nouvel ami, à moi qui en avais si peu, et qu'il fallait que mon cœur fût bien endurci pour éprouver si peu de gratitude envers la Providence. Un secret instinct m'avertissait aussi que mon maître de dessin n'était point un homme qui pût plaire à cousin Ulrich, et je ne pouvais supporter l'idée que mon père et mon tuteur restassent étrangers l'un à l'autre.

Puis, je me demandais de nouveau pourquoi M. David avait laissé ma mère mener une existence si triste, si misérable, s'il était réellement mon père et son époux; pourquoi, si ses révélations étaient vraies, avait-il laissé ma pauvre mère mourir dans un complet isolement, et pourquoi m'avait-il abandonnée à la pitié des étrangers? Pourquoi, pendant tant d'années, avait-il vécu loin de nous, sous un nom supposé? Autant de questions auxquelles il

m'était impossible de répondre; je ne pouvais même m'empêcher de pressentir qu'au fond de ce mystère il y avait sans doute des raisons inavouables.

A cette pensée, j'ensevelis ma figure dans mon oreiller et je le trempai d'abondantes larmes, car je regrettais amèrement d'avoir reçu cette fatale révélation. J'avais assez aimé M. David comme professeur; et maintenant, tout en sentant que je serais soulagée si je ne le revoyais plus, j'étais impatiente de voir revenir le vendredi pour entendre les explications qu'il avait à me donner.

Je me levai, le lendemain matin, épuisée et brisée de corps et d'âme, ayant, en outre, sur la conscience un secret que je ne pouvais confier, tout en brûlant d'en faire part à quelqu'un.

Je sentais en un mot que la révélation qu'on m'avait faite la veille m'avait vieillie de plusieurs années, je n'étais plus un enfant, j'étais une femme maintenant. Félicité fut fort étonnée du changement qu'avaient subi depuis la veille et ma physionomie et mes manières. Vous êtes sans doute malade, disait-elle, car vos yeux sont ternes et cernés, et votre démarche est lente et fatiguée; puis, elle me pressa de si affectueuses et si tendres questions que je fus sur le point de laisser échapper mon terrible secret, mais la dernière recommandation de M. David me revint à la mémoire, et je retins à temps ma confidence. Je gardai donc mon secret, en dépit des interrogations contradictoires que mes compagnes me firent sévèrement subir; mais, au bout de quelques jours, mes condisciples se lassèrent de m'interroger et me laissèrent tranquille.

La semaine s'écoula, le vendredi revint, et fiévreuse et impatiente, j'attendais avec anxiété le moment où j'aurais un entretien particulier avec M. David. Il arriva comme de coutume, et se présenta à nous toutes, avec son urbanité et sa politesse habituelles; je devins écarlate; cependant, lorsqu'il s'empara de ma main récalcitrante, je craignais que mes compagnes ne remarquassent la manière particulièrement affectueuse dont il me saluait. C'était la dernière leçon que nous devions prendre en plein air, j'é-

tais donc aussi désireuse que mon maître d'établir mon chevalet à une place où nous pussions être à l'abri des regards et des remarques de mes condisciples. Brûlant de recevoir les explications qu'on m'avait promises, j'étais énervée de voir l'air nonchalant qu'affectait M. David, en se dirigeant vers les autres élèves; après m'avoir donné quelques conseils sur l'esquisse que je devais ébaucher, il ne me dit pas un mot, ne m'adressa pas un regard qui témoignât qu'il partageait mon impatience et souffrait de mon anxiété. Indignée de ce que je regardais comme un manque complet de sympathie, je pris ma craie noire et me mis avec insouciance à esquisser à traits heurtés le groupe qu'on m'avait donné à reproduire. Aussi, lorsqu'il revint après un intervalle dont la longueur n'avait pas de précédents dans les annales de nos leçons, j'étais dans une disposition d'esprit fort peu respectueuse à son égard.

— Eh bien? lui dis-je d'un air interrogateur, tandis qu'il se penchait sur ma toile et qu'il corrigeait les défectuosités d'un croquis fait avec hâte et colère.

— Eh bien? répéta-t-il d'un ton qui contrastait singulièrement avec la politesse qu'il me témoignait habituellement.

— J'attends l'explication que vous avez promis de me donner, répondis-je avec plus de douceur; car, l'accent de M. David m'avait rappelée au sentiment de nos positions respectives.

— S'il en est ainsi, vous devez réclamer votre explication un peu plus poliment, dit-il. Mes élèves mêmes n'ont pas l'habitude de s'adresser à moi d'une manière aussi impérieuse, Pétronille.

— Mais je suis si anxieuse?... commençai-je à dire en balbutiant.

— C'est assez naturel, mais l'anxiété n'est pas incompatible avec la politesse. Maintenant, que voulez-vous me demander? Je suis tout attention.

J'avais préparé une longue série de questions assez serrées au sujet de ses droits paternels (questions qui respiraient toutes la plus grande défiance); puis, s'il réussissait

à me prouver clairement les liens qui nous unissaient l'un à l'autre, je me proposais de lui demander pourquoi il nous avait laissées, ma mère et moi, dans une condition si misérable à Saltpool. Mais, lorsque je le vis assumer son autorité paternelle d'une manière si calme et si décidée, mon courage faiblit et je ne pus que murmurer faiblement.

— Racontez-moi tout... commencez par le commencement; je voudrais entendre toute votre histoire.

M. David se mit à rire.

— Ce serait bien un peu long, dit-il avec insouciance, et je crois, Mademoiselle, que vous pourriez m'aider en m'adressant quelques questions.

— Eh bien, pourquoi n'avez-vous jamais vécu avec pauvre maman et moi, et n'êtes-vous pas venu me chercher, lorsque vous avez appris sa mort? lui dis-je avec animation, tout en craignant l'accueil qu'on allait faire à ma question.

Je jetai sur lui un coup d'œil à la dérobée en finissant ma phrase, et je vis bien que ma hardiesse lui avait déplu; car il ne put s'empêcher de froncer les sourcils.

— Il y a des choses assez difficiles à expliquer aux enfants, dit-il après un court silence, mais je tâcherai de vous rendre raison, autant que possible, de ce que vous demandez. Peut-être savez-vous déjà, Pétronille, que j'ai épousé votre mère sans le consentement de sa famille?

— Je ne sais rien! répondis-je avec une amertume non déguisée, et provoquée en grande partie par cette épithète d'enfant qu'il m'avait appliquée. J'ai été élevée dans la plus grande ignorance des antécédents de mes deux parents!

— Tant mieux, on ne saurait trop tenir à l'arrière-plan les choses désagréables. Voici le fait cependant... Votre grand'père, sir Lionel Halsted...

— Le gentleman qui habite à Trampton? demandais-je en l'interrompant.

— Oui. Je pense que vous connaissez la résidence?

— Vraiment non. Et cousine Marcienne dit même que je ne la connaîtrai jamais; car, mon grand-père a juré de ne jamais me recevoir!

— Ha, ha ! les péchés des parents punis sur les enfants, n'est-ce pas ? C'est ce qu'on appelle la charité chrétienne. Mais à tout prendre, d'après la description que vous m'avez faite de votre demeure à Rockborough, vous n'avez pas perdu au change. Trampton est une belle résidence, mais c'est terriblement triste..... ce séjour a toujours été ennuyeux, et maintenant.....

— Vous y avez rencontré ma mère? lui dis-je en le rappelant au sujet que nous traitions.

— Oui, et je l'épousai, c'était bien la chose la plus déplorable que nous pussions faire l'un et l'autre. Il me serait impossible de revenir assez dans le passé pour vous faire comprendre parfaitement ce que je viens de vous dire. Qu'il vous suffise de savoir que sir Halsted et sa famille se montrèrent tellement inflexibles à notre égard après notre mariage, que ni votre mère, ni moi ne voulûmes plus avoir avec eux le moindre rapport !

— Mais enfin, vous vous aimiez et vous viviez ensemble, dis-je en le regardant en face; pourquoi n'avez-vous pas continué à rester avec elle?

— Ma chère fille, vous êtes encore très jeune, mais quand vous aurez un peu plus d'expérience, vous saurez que l'amour, quelque ardent qu'il puisse être, ne met pas le pain à la main. Votre mère et moi vécûmes ensemble sur le continent durant plusieurs années, et c'est dans ce temps-là que vous vîntes au monde; mais je fus appelé à Paris pour affaires, et là, la santé de votre mère déclina rapidement; je dus alors, sur l'avis du médecin, l'envoyer à Saltpool avec vous.

— Où vous l'avez laissé mourir, dis-je avec un sanglot convulsif, et en frappant violemment du pied.

— Hé ! là, là ! s'écria M. David, que fait ce petit pied ? Cessez cela, Mademoiselle, je vous prie. Nous ne répétons pas une haute tragédie.

— Mais pourquoi n'êtes-vous jamais venu nous voir à Saltpool ? continuai-je sans faire attention à sa remontrance.

— Simplement, parce que je ne le pouvais pas; j'allais

vous le dire, lorsque vous m'avez interrompu. D'abord les dépenses que me nécessitait mon ménage avaient été plus fortes que je ne m'y étais attendu et avaient de beaucoup outrepassé mes ressources; j'avais des dettes et je ne pouvais retourner en Angleterre sans courir le risque d'y être arrêté; voilà pourquoi je n'ai pas accompagné votre mère à Saltpool; d'ailleurs, j'avais l'espoir qu'elle ne tarderait pas à se remettre et viendrait bientôt me rejoindre à Paris.

— Mais, lorsque vous avez vu qu'elle ne le pouvait, et que sa vie n'était plus qu'une longue souffrance...

— Oui, oui, je sais ce que vous allez ajouter; eh! bien, je vous dirai pour ma justification que pendant ce temps-là j'étais tombé dans un autre guêpier. J'avais eu l'imprudence de me mêler à des hommes de lettres d'un certain parti, et cela dans un pays où la liberté de la presse est des plus limitées; de plus, j'avais pris part à la rédaction d'un journal, supprimé depuis à cause de ses principes républicains; je fus donc condamné avec tous mes collègues et dus me sauver en toute hâte de Paris, où je n'ai pu dès lors remettre les pieds. C'est cette même raison qui m'a forcé à changer mon nom, du moins pendant un certain temps.

J'avais écouté fort attentivement cette explication, et bien qu'elle me parût vague et peu satisfaisante, je n'osais cependant pas la repousser; car j'étais encore trop jeune, me disais-je, pour comprendre parfaitement ces choses-là; et cette conduite, qui me paraissait, à moi novice, blâmable au premier chef, était peut-être aux yeux de personnes expérimentées parfaitement excusable. Cependant, je ne pouvais pardonner l'isolement complet dans lequel avait langui ma pauvre mère, et je ne pouvais non plus absoudre mon père de m'avoir complétement abandonnée à la merci des étrangers.

— Vous auriez pu écrire, nous faire savoir où vous étiez et ce que vous faisiez.

— Cette supposition, ma chère enfant, dénote bien votre ignorance, reprit mon père d'un air fort dégagé. Ré-

véler mon adresse en écrivant à quelqu'un, aurait été risquer ma sûreté personnelle, et tout affligé que je fusse en apprenant ce qui se passait à Saltpool pendant ces dernières années, je sentais néanmoins que ma présence n'aurait fait qu'aggraver les maux de votre mère. Elle était, à beaucoup d'égards, une personne fort estimable; mais elle n'avait pas le don de la prudence; et si je n'avais pas jugé que sa fille était mieux douée sous ce rapport-là, je n'aurais pas osé lui révéler ce secret important; car je suis toujours frappé par la sentence qui m'a fait fuir le sol français. Le secret m'est aussi nécessaire maintenant qu'alors, aussi la moindre indiscrétion de votre part peut être suivie de mon arrestation et de mon emprisonnement.

— Et j'aurais pu mourir de faim, ou être envoyée à la workhouse, dis-je, en revenant toujours à mes anciens griefs.

— Oh! pas tout à fait; car j'ai appris assez vite que vous étiez adoptée par votre cousin Ulrich, et que vous aviez tout ce que vous pouviez désirer.

— Mais comment avez-vous su cela?

— Parce que le docteur Ford m'adressa un appel par le moyen des journaux, et que je lisais les papiers. Je n'avais pas d'argent, Pétronille, je n'aurais pu vous élever, et je vous aurais, en vous réclamant, rendu un triste service, et vous aurais privée ainsi de soins tendres et éclairés.

Je suis pauvre, très pauvre, et je n'ai que les quelques leçons que je donne pour gagner ma croûte de pain. Pourquoi vous aurais-je imposé des privations? Vous avez tout ce que vous pouvez désirer, argent, luxe, amis et plaisirs; je suis satisfait, je suis content de vous sentir heureuse et de rester ce que je suis.

Cette dernière phrase paraissait trahir un sentiment noble et désintéressé; et cependant elle ne me plut pas. Je pensais qu'il devait y avoir bien du faux dans ce métal-là, et la seule réponse que je fis, fut la sentence banale que l'affection est préférable aux richesses, et que la place d'une fille doit être auprès de son père. Mais M. David ne l'entendit pas ainsi.

— Non, non, répondit-il en secouant la tête, mes privations sont assez dures à supporter, il me serait intolérable de vous en voir souffrir. Puis, votre cousin Ulrich a de l'affection pour vous, il vous serait pénible à tous deux de vous séparer. Souvenez-vous seulement quelquefois, Pétronille, que vous avez un père trop infortuné pour vous reconnaître publiquement, et si le monde me tient pour mort, que je ne le sois pas, au moins, pour vous. Si vous saviez ce que j'ai éprouvé, quand j'ai découvert votre identité, lors de notre première rencontre à la *Place verte* (je savais que je ne pouvais me tromper, car vous portez le nom de ma mère). Ah ! si vous aviez pu lire ce qui se passait alors dans mon cœur, vous ne me condamneriez pas. Ce n'est point un malheur ordinaire que celui dont je suis frappé : j'avais femme et fille, et maintenant, je suis veuf et sans enfant. En achevant ces mots, M. David passa vivement la main sur ses yeux.

— Je ne vous condamne pas, mon père, dis-je à voix basse. J'étais affligée de le voir ainsi, mais je ne pouvais dissimuler entièrement les doutes que ses explications ne parvenaient point à dissiper. L'histoire que j'avais entendue me paraissait assez vraisemblable, et je sentais que puisque cet homme était mon père, ma place devait être désormais auprès de lui; d'ailleurs, malgré toute l'affection que je portais à cousin Ulrich, ma fierté s'indignait à l'idée de devoir ma subsistance à tout autre qu'à mon protecteur naturel. M. David était pauvre, très pauvre, il me l'avait dit et répété, et je ne pouvais rien faire pour l'aider ! moi qui, dans ce moment, étais plus riche que maintes personnes qui avaient deux fois mon âge.

— Si... balbutiai-je, si le peu dont je puis disposer peut vous aider en quelque manière, ne soyez point offensé, Monsieur... mais j'ai tant d'argent... du moins, j'en ai plus que je n'en ai besoin et...

— Vous êtes une bonne fille ! dit M. David. Une fille dévouée. Il est dur pour un père de recevoir des secours de son enfant; aussi je ne veux accepter votre argent que comme un prêt et non comme un don. Vous êtes sûre, au

moins, que cela ne vous gènera pas. Je vous le rendrai aussitôt que je le pourrai; car je ne voudrais pas profiter de votre offre généreuse.

J'introduisis ma tremblante main dans ma poche, et je glissai hâtivement ma bourse dans sa main. Je sentis seulement alors l'incongruité de notre position, et je désirais vivement en finir avec cette scène. Mais mon père n'avait pas semblables scrupules, il ouvrit la bourse, en examina le contenu; puis la refermant, il la mit dans sa poche avec un air de grande satisfaction.

— Vous êtes bien heureuse d'avoir un ami aussi généreux, dit-il. — Bien, bien, ma fille, la bonne chance pour vous, et votre pauvre père acceptera la mauvaise, aussi philosophiquement qu'il le pourra. Maintenant, je dois vous quitter et retourner vers les autres *demoiselles*, autrement miss Little pourrait me reprocher ma négligence. C'est vraiment une chose fort agréable d'être à la merci de toutes les vieilles filles du royaume, et d'être en butte aux aspérités de leur langue. Adieu, ma fille! et il s'inclina pour me donner un baiser sur le front.

Oh! combien cette caresse, soi-disant paternelle, brûla mon pauvre front pendant le reste de cette journée. J'eus besoin de me dire au moins cent fois que ce baiser m'avait été donné par mon père, pour ne pas aller m'en purifier par une ablution prosaïque d'eau fortement imbibée de savon.

XV

Toujours le récit de Pétronille.

L'explication avait donc eu lieu, mais j'avoue que je n'en étais guère plus instruite qu'avant; je n'en étais ni plus satisfaite, ni plus tranquille que pendant les jours où je l'avais attendue. Je revins en moi-même, mainte et

mainte fois, sur l'histoire que m'avait racontée M. David, et bien que je ne pusse découvrir en elle aucune de ces inconséquences qui auraient pu en détruire l'authenticité, j'éprouvais néanmoins ce sentiment d'inquiétude et de révolte qu'on ressent, lorsqu'on veut vous imposer comme article de foi une chose qui est contre le témoignage de vos sens. L'histoire de mon père était possible, elle était même plausible; cependant, je restais incrédule; un fait surtout qui me frappa, lorsque je récapitulai la conversation que je viens de rapporter, resta pour moi un problème insoluble.

De quoi donc avions-nous vécu à Saltpool, si, selon son dire, il n'avait eu aucune communication avec ma mère, pendant les dernières années de sa vie, et cela, disait-il, parce qu'il craignait pour sa propre sûreté?

Si je trouvai d'abord ce procédé bien dur et bien cruel, je n'adoucis guère ensuite mon verdict à ce sujet, en le taxant de froid égoïsme, pour ne rien dire de plus. Afin de pouvoir résoudre ce problème, je remontai autant que possible dans le passé, et je ne pus me rappeler que nous eussions jamais manqué des choses strictement nécessaires; nous vivions, il est vrai, très frugalement; mais enfin, nous vivions. Nous occupions des chambres d'un genre fort primitif, dans un petit hameau de pêcheurs; les vêtements que nous portions, furent les mêmes pendant bien des années, les saisons seules y apportaient quelque changement. Mais enfin, nous avions toujours eu de quoi nous nourrir, nous chauffer, nous vêtir, et ma mère ne manqua même pas, pendant sa maladie, des superfluités nécessaires à sa position. D'où lui venaient donc toutes ces choses? ou qui lui envoyait de l'argent pour se le procurer?

Si l'histoire de M. David était vraie, ce ne pouvait être de lui que nous venait aucune subvention; car il ne s'inquiéta jamais de nos besoins.

Je savais, d'un autre côté, que ma pauvre mère n'avait en elle aucune ressource pour gagner quelque argent. Plus je tournais et retournais cette question dans ma jeune

tête, moins j'étais capable d'y répondre; aussi, de guerre lasse, je finis par prendre la résolution de m'adresser à cousin Ulrich, pour qu'il m'aidât à résoudre cet inextricable problème.

Cousin Ulrich avait été lié avec ma mère depuis son enfance, c'était le seul parent qui fût venu à son secours à son heure dernière, et je trouvais enfin que j'étais arrivée à un âge où je devais m'enquérir de tout ce qui regardait mes parents.

Quelques personnes s'étonneront peut-être de ce que je n'eusse pas l'idée d'adresser une question aussi naturelle à celui qui se donnait pour être mon père. Mais l'étonnement cesserait, s'il m'était possible d'exprimer par des mots la répulsion que j'éprouvais pour M. David depuis le jour où il m'avait fait cette révélation néfaste.

Mes leçons de peinture, que je trouvais jadis si agréables, n'étaient plus pour moi qu'un pénible supplice. Je craignais l'après-midi du vendredi plus que tout autre moment de la semaine, et j'entrais dans l'atelier comme dans une chambre de tortures.

Il me répugnait donc de parler encore à M. David au sujet de ma mère, et conséquemment au sujet de lui-même. Le ton froid et indifférent avec lequel il prononçait le nom de ma pauvre maman, m'avait péniblement frappée, et j'étais convaincue que les sentiments d'amour qu'il avait jadis éprouvés pour elle étaient à jamais éteints en son cœur; qu'il ne portait même plus, hélas! d'affection à sa mémoire, et que j'aurais vraiment commis un sacrilége d'exhumer cette mémoire chérie pour l'exposer à sa critique. Outre cela, comme il avait avoué n'avoir eu avec elle aucune communication pendant cette période, et n'avoir pu subvenir à notre subsistance, qu'aurais-je gagné en le questionnant encore là-dessus si sa confession était vraie? Et si elle ne l'était pas, quelle confiance pouvais-je avoir au sujet de ce qu'il pourrait encore me dire?

Je pris donc la résolution de laisser là cette affaire, et de ne prendre mes informations qu'à Rockborough.

Mais depuis cette fâcheuse révélation, l'enthousiasme

que j'avais montré pour mon maître de peinture avait subi une forte baisse, et ma froideur fut remarquée. J'étais une pauvre comédienne, hélas ! J'avais autrefois vanté trop ouvertement la bonté, les talents et la sollicitude de mon professeur, pour qu'on n'observât pas la répugnance que j'éprouvais à en parler. J'avais pour lui un éloignement si profond, que j'aurais aimé ne plus même avoir à prononcer son nom. J'eus en conséquence à endurer bien des railleries sur mon caractère versatile, et Félicité, qui éprouvait assez d'admiration pour ce bel artiste, gardant si bien notre secret confié par Ernest Moore, Félicité, dis-je, ne pouvait comprendre ce qui m'avait indisposée contre lui; j'étais donc obligée, pour ma propre défense, de garder les apparences de quelque familiarité avec cet homme, et cela bien contre mon gré; mais j'étais toujours fort sérieuse pendant les heures qu'il passait avec nous, et j'évitais sa conversation autant que cela m'était possible. Ce n'était donc que par quelques mots, murmurés de temps en temps à voix basse, qu'il me rappelait le lien qui nous unissait, et si je m'efforçais laborieusement de lui dissimuler combien m'étaient désagréables les quelques paroles qu'il m'adressait, c'est que je me souvenais à temps de celui qui lui avait conféré sur moi une autorité incontestée. Néanmoins je crains bien que malgré tous mes efforts, M. David n'ait deviné mon aversion, dans mon silence ou dans mes réponses sèches et brèves.

Les éloges qu'il me faisait sur mes travaux artistiques ne me donnaient plus aucune satisfaction, car les dispositions remarquables que j'avais pour la peinture ne me venant que de lui, cessaient d'être pour moi un sujet d'innocente fierté; puis je démêlais dans les louanges qu'il me prodiguait, comme un orgueilleux retour sur lui-même.

Ainsi s'écoula ce semestre, et lorsque décembre me rappela pour quelque temps à Rockborough, je m'y rendis vieillie de plusieurs années, et le cœur mûri et contristé par bien des perplexités.

Le secret que mon père m'avait fait promettre de

garder n'entraînait cependant pas un silence complet au sujet de son nom, aussi mon impatience de savoir jusqu'à quel point cousin Ulrich connaissait l'histoire de mon père était-elle des plus vives, et je guettais avec ardeur les occasions où je pourrais parler avec lui sur ce sujet.

L'occasion désirée se présenta plus vite que je ne m'y attendais. Le troisième jour qui suivit mon arrivée à Rockborough, cousine Marcienne se trouvant retenue dans sa chambre par un mauvais rhume, je prenais solitairement mon second déjeuner, tout en me demandant si je pourrais faire une promenade dans l'après-midi, lorsque la porte s'ouvrit inopinément pour livrer passage à cousin Ulrich. C'était vraiment une bonne fortune inespérée, car la présence de mon tuteur au luncheon était des plus rares; aussi me levai-je vivement et il put bien lire sur ma figure tout le bonheur que me causait sa venue. Il ne voulut pas, néanmoins, souffrir que je me dérangeasse pour mettre une chaise devant sa place et tout disposer pour son repas, et déclara que c'était à lui à me rendre ces petits services, car maintenant j'étais vraiment une femme.

— *Une femme !* m'écriai-je, surprise et charmée qu'on me donnât ce titre; puis, m'arrêtant devant la glace, j'ajoutai d'un ton ravi : « Est-il possible, cousin Ulrich, que je sois ainsi changée ? »

Les paroles de mon tuteur semblèrent ouvrir devant moi un nouvel horizon, et je me regardai dans le miroir, comme si c'était la première fois que je m'y fusse vue. J'avais bien souvent pensé que j'étais une grande personne, mais je n'en étais pas sûre, tant je me défiais de ma jeune imagination; mais dès que mon tuteur, un homme *d'âge* et d'expérience, pensait la même chose, j'avais lieu d'être satisfaite, car il mettait ainsi le sceau de l'autorité sur mes timides opinions.

En me regardant dans la glace, la lumière se fit dans mon esprit; je vis que cousin Ulrich avait parfaitement raison, je n'étais plus un enfant, du moins en apparence.

La personne qui me souriait dans la glace avait une figure plus ovale que ronde, un buste pleinement déve-

loppé, une taille bien prise; ajoutez à cela une coiffure à la mode, et une stature élevée, tout faisait d'elle ce qu'on pouvait bien appeler une *dame*.

Mais, tandis que je souriais à ma propre image, en partageant l'opinion de mon tuteur, un soupir poussé par lui me rappela au moment présent.

— Oh ! comme c'est poli de ma part de quitter ainsi la table, m'écriai-je en me rasseyant, mais vraiment je ne comprenais pas que vous me trouvassiez si grandie.

— Les jeunes personnes se développent rapidement à votre âge, répondit-il avec calme. Quel âge avez-vous, Pétronille ?

— Seize ans au mois de mars prochain.

— Ah ! très-bien ! Il est temps, en effet, de laisser votre enfance derrière vous. D'ailleurs vous avez l'air plus réfléchi maintenant, cela m'a tout de suite frappé lorsque je vous ai revue.

Ce fut à mon tour de soupirer, car cette observation évoquait naturellement les circonstances qui avaient soudainement mûri mon jugement, et cette remarque me rappelait en même temps les quelques questions importantes que je désirais adresser à mon tuteur.

Il ne pouvait s'offrir d'occasion plus favorable de lui parler librement que celle qui se présentait en ce moment. Car il était bien rare que je me trouvasse seule avec lui.

— Cousin Ulrich, lui dis-je à brûle-pourpoint, à quelle époque mon père est-il mort ? Et tout en parlant, je baissais la tête et regardais attentivement mon assiette, afin de cacher la rougeur que faisait monter à mon front l'emploi de mon subterfuge. Il resta bien une grande minute avant de me répondre.

— Qui peut vous inspirer pareille question, Pétronille ?

— Je n'ai jamais rien su de positif à ce sujet, répondis-je évasivement, et je suis assez âgée maintenant pour entendre tout ce que vous pourrez me dire.

— Mais je sais si peu de chose, ma chère; je n'ai eu, je vous assure, aucune communication avec vos parents pendant plusieurs années. Ce n'a été que... lorsque... ce ne-

ne fut qu'au moment de la mort de... votre mère, que je me retrouvai avec elle.

Une chose fort singulière et qui fournissait souvent matière à mes commentaires, c'est que cousin Ulrich ne parlait jamais volontiers de ma mère, bien que je lui fisse sur elle plus d'une anxieuse question. Aussi je vis bien que lorsque j'abordai le sujet dont j'avais tant à cœur de l'entretenir, le calme et la fermeté dont il faisait preuve ordinairement l'abandonnèrent quelque peu; un sentiment de malaise et d'agitation se trahit dans ses manières, un voile de tristesse couvrit même ses yeux et en ternit singulièrement l'éclat. Toute ignorante que je fusse alors des antécédents de mon cousin, je compris que je l'avais affligé et regrettai presque d'avoir effleuré cette question.

— Mon père n'était donc pas un de vos amis ? lui demandai-je.

— Non, Pétronille.

— Etait-ce un galant homme ?

— Ma chère, ce n'est point à moi à vous dire le contraire. D'ailleurs je l'ai trop peu connu pour pouvoir trancher cette question.

— Mais il a épousé maman contre le vœu de ses parents, et ils ne lui ont jamais parlé depuis, lui dis-je d'un air confidentiel.

— Comment savez-vous cela ? Pétronille, demanda-t-il avec surprise.

— Je l'ai entendu dire, cousin Ulrich. Et je sais aussi que je n'ai jamais vu mon grand-père à Trampton à cause de cela.

Il pensa, sans doute, que j'avais été informée de cette particularité, ou par sa sœur, ou par une de ses servantes, car il ne poussa pas plus loin l'interrogatoire.

— Oui, Pétronille, vos informations sont exactes sur ce point; le mariage de vos parents a été contracté à l'insu de la famille de votre mère, et comme presque tous les mariages de ce genre, cette union a été fort malheureuse. Mais tout est fini maintenant.

— Savez-vous où je suis née, cousin Ulrich ?

— Non, pas exactement, je crois que c'est quelque part sur le continent. Avez-vous l'intention de faire un pèlerinage au lieu de votre naissance pour y chercher votre extrait de baptême? ajouta-t-il en souriant.

— Non, mais je voudrais savoir tout ce que je pourrais là-dessus. Cela paraît si stupide d'ignorer tout ce qui touche à sa propre famille. Mon père est-il mort avant notre séjour à Saltpool ?

— Je ne puis vous le dire, Pétronille, je n'ai pas alors entendu parler de son décès, et depuis je n'ai rien appris à ce sujet.

— Êtes-vous bien sûr qu'il soit réellement mort, cousin Ulrich ?

— Votre mère le croyait.

— Elle n'en était pas parfaitement convaincue ?

— Non, elle n'avait pas entendu parler de lui depuis quelques années. Mais soyez sûre, ma chère, qu'il n'est plus, car lorsque vous fûtes confiée à mes soins, je crus convenable d'adresser par tous les papiers publics circulant dans le monde, un appel à celui qui avait les droits les plus légitimes pour vous protéger. Il est impossible que cet appel ne soit pas parvenu jusqu'à votre père, s'il habitait un pays civilisé. Mais trois années se sont écoulées depuis, sans qu'il ait donné signe de vie; je suis donc fondé à croire qu'il a cessé d'exister. Nulle considération humaine ne doit empêcher un père de réclamer son enfant, n'est-ce pas, Pétronille ?

Oh ! combien il le connaissait peu ! Combien son cœur noble et généreux pouvait peu comprendre l'égoïsme et l'étroitesse d'esprit d'un M. David ! Je n'osai me fier à moi-même pour continuer encore cet interrogatoire; j'abordai donc de plein saut la question qui me tenait au cœur.

— Alors, par quels moyens, je vous prie, avons-nous vécu à Saltpool ?

En entendant cette soudaine demande, cousin Ulrich posa son couteau et sa fourchette sur la table et me regarda avec étonnement.

— Que dites-vous donc là ? Pétronille !

— Je dis que je parle raison, cousin Ulrich. Si ma mère n'a reçu aucune nouvelle certaine de la mort de mon père et n'a eu avec lui aucune communication pendant les années qui ont précédé sa propre mort, comment avons-nous donc subsisté pendant ce temps-là ? Qui a payé notre nourriture, nos vêtements, notre logement ? D'où venait l'argent qui nous procurait les premières nécessités de la vie ? Car bien que nous fussions très-pauvres, nous vivions cependant, vous le savez.

Lorsque cousin Ulrich m'avait appelée une femme, il ne se doutait pas encore, je crois, qu'il y eût en moi pareille aptitude de raisonnement, car lorsque j'eus fini ma série de questions, et que je portai les yeux sur lui, je vis qu'il était stupéfié. Une rougeur aussi vive que celle qui empourprait quelquefois mes joues, envahit soudainement son visage; puis il baissa les yeux et regarda la table d'un air confus et embarrassé.

— Je ne crois pas que ce soit là une question de grande importance pour vous en ce moment, dit-il après un assez long silence pendant lequel j'avais attentivement observé sa physionomie.

— Mais c'est pour moi un problème que je suis décidée à résoudre. Pourquoi me laisserait-on ignorer plus longtemps une chose ayant pour moi tant d'intérêt ?

— Seulement, parce que personne, je crois, ne pourrait satisfaire votre curiosité. Votre mère m'a dit quelque chose laissant supposer qu'elle avait reçu de l'argent de son père.

— Quoi ! de sir Lionel Halsted, de cet homme qui ne veut pas même me voir ? Oh ! cousin Ulrich, convenez franchement que la chose est peu probable.

— Je n'en sais rien, ma chère, le cœur de l'homme est un si grand mystère, même pour lui-même. Votre grand-père peut avoir éprouvé un sentiment de pitié pour votre mère (et je sais qu'il a été un moment attendri à son égard), mais en même temps, par une anomalie assez naturelle, il lui a répugné de recevoir son enfant. Il était

fort indigné de la conduite de votre père, et craignait que votre vue ne fût pour lui un supplice perpétuel.

— Alors il a jeté tout le fardeau sur vos épaules, il a souffert que je fusse pour vous, toute ma vie, une charge et un embarras, dis-je avec véhémence.

Les yeux de cousin Ulrich se levèrent sur moi avec une expression de grave reproche.

— Vous ne pensez guère à ce que vous dites, Pétronille.

— Je sais que je n'ai aucun droit à vos bontés, répondis-je, et que vous me comblez de toutes choses. Oh ! cousin Ulrich ! Comment vous en témoignerai-je jamais ma profonde reconnaissance ?

— En ne me parlant jamais de vos obligations, ma chère.

— Je m'en abstiendrai, si vous le désirez; seulement, dites-moi encore une chose : qui donc a pourvu à notre subsistance pendant notre séjour à Saltpool ?

Tout en lui répétant cette question, je le regardai en plein visage. Je vis encore une vive rougeur monter à son front, et se répandre sur le reste de sa figure. Alors un soupçon irréfutable et prompt comme l'éclair traversa mon esprit.

— Oh ! m'écriai-je en poussant un soupir de satisfaction, lorsque la lumière se fit en moi; oh ! je crois...

Mais cousin Ulrich m'interrompit brusquement, en se levant avec vivacité de sa chaise, et en se dirigeant vers la porte.

— Allons, allons, je perds mon temps ici, nous avons eu assez de poésie épique aujourd'hui. Vous croirez ce que vous voudrez, Pétronille; seulement, je vous avertis que votre croyance reposera sur une base fort incertaine. C'est une de vos épreuves, de ne pouvoir vous rendre compte exactement de toutes les circonstances de votre vie; il en aurait été, je crois, autrement, si votre pauvre mère avait vécu. Adieu, mon enfant, soyez aussi heureuse et aussi bonne que vous le pourrez.

En achevant ces mots, cousin Ulrich me fit, en souriant, un petit signe de tête, et disparut.

Je restai encore quelques instants devant mon déjeuner inachevé, récapitulant notre conversation et me demandant ce qu'elle m'avait appris. Mon cousin avait essayé, en m'interrompant, de protester contre l'accusation que j'allais diriger contre lui, mais sa physionomie m'en avait plus dit que la moindre de ses paroles, et j'étais convaincue maintenant que mes suppositions étaient justes et bien fondées. Oui, c'était bien l'ami inconnu qui nous avait aidées à Saltpool. Comment ? et en quelle mesure ? c'est ce que je ne pouvais naturellement pas savoir. La manière dont il m'avait répondu, était d'ailleurs une requête tacite de ne pas renouveler cette conversation avec lui. Néanmoins, rien ne vint ébranler la persuasion où j'étais, que ma mère et moi devions tout à ce parent généreux, et, chose étrange à dire, c'est que, toute fière que je fusse, je me sentais parfaitement heureuse d'être redevable de toutes choses à cet excellent tuteur. J'avais aimé cousin Ulrich dès le premier instant où je l'avais vu ; mais à présent les sentiments que j'avais pour lui avaient pris le caractère de la plus tendre vénération ; je lui vouais un culte, comme à une divinité bienfaisante et tutélaire, et cela d'autant plus que je ne comprenais pas parfaitement les motifs de sa conduite généreuse. Oh ! combien je désirais souvent être ou sa fille, ou sa sœur, ou sa nièce, ou quelqu'un, en un mot, qui eût des droits indiscutables à sa protection et à sa générosité ; j'aurais voulu enfin être celle dont le devoir sacré fût de demeurer auprès de lui dans sa vieillesse pour lui prodiguer les soins et les égards dont il pourrait avoir besoin. C'était bien, au reste, la ligne de conduite que je me traçais, seulement je n'étais pas sûre qu'on voulût bien me la laisser suivre.

Je devins même jalouse de cousine Marcienne, car elle en savait beaucoup plus que moi sur cousin Ulrich ; elle était admise à ses conseils, tandis que j'en étais exclue. Je me rappelle encore le sentiment d'isolement que j'éprouvais toujours, lorsque mon tuteur, pressé sans doute par de nombreuses occupations, entr'ouvrait la porte de la chambre où nous nous trouvions, et passant la tête par

l'ais entrebaillé, disait avec hâte, sans prendre garde à moi : « Marcienne, je voudrais vous dire un mot. » Si cousin Ulrich avait vu les larmes abondantes qui coulaient de mes yeux, lorsque je le voyais disparaître avec sa sœur, il aurait sans doute eu pitié de moi, et ne se serait pas, j'en suis sûre, moqué de ma sotte jalousie. J'étais encore un enfant :

Passant à contre-cœur cette extrême frontière,
Au-delà de laquelle on trouve l'âge mûr.

Mon esprit était dans le même état de transition que mon corps. Seulement le sentiment qui devait remplir mon âme, toute ma vie, devenait tous les jours plus profond et plus sérieux; avec lui naissait et se développait le désir de faire tout ce que je pourrais pour contribuer au bonheur et au bien-être de celui envers lequel j'étais tant redevable. Le devoir le plus humble, comme le plus évident, étaient également recherchés, pour lui prouver ma reconnaissance.

On apprendra donc facilement combien je fus contrariée en apprenant que cousine Marcienne avait accepté pour moi une invitation de la famille Bertram, et en voyant que cousin Ulrich trouvait convenable que je m'y rendisse. Ce séjour dans une famille étrangère renversait tous les projets de serviabilité, de dévouement qu'avaient tracés mon cœur et mon esprit. N'était-ce pas m'enlever les quelques jours que je pouvais consacrer à mon tuteur ? N'était-ce pas me faire perdre ainsi les occasions où je pourrais peut-être lui rendre de petits services ?

Il y avait déjà quelque temps que Jessie et Hélène Bertram avaient quitté le pensionnat de miss Little, et elles désiraient vivement que leur ancienne condisciple passât avec elles quelques jours à Oxley. C'était vraiment fort aimable de leur part de penser ainsi à moi; j'aurais dû en être très-reconnaissante; mais malheureusement je ne l'étais pas. Oxley avait été charmant tant que je n'avais été qu'une gamine, dont le plus grand plaisir consistait à passer par dessus les palissades ou à dévaliser les arbres

fruitiers, mais pour un esprit qui demandait quelque chose de plus pour ses jouissances que des pommes, des prunes ou des gâteaux de pâte cuits au lard, Oxley était une résidence quelque peu insipide. Mes amies étaient de bonnes filles, mais elles étaient peu spirituelles, et dans ma folle présomption, je n'hésitai pas à les déclarer *stupides* au premier chef. J'étais alors assez développée intellectuellement pour me former une opinion assez juste sur les personnes et sur les choses; mais je n'avais pas acquis cette modération que nous enseigne l'expérience, et qui fait réfléchir deux fois avant de prononcer des jugements absolus. J'exprimai donc franchement mes idées sur cette invitation, et la déclarai une véritable corvée; c'en fut assez pour que cousine Marcienne trouvât qu'il était pour moi fort salutaire d'être en la compagnie de bonnes, mais sottes gens.

Ainsi, j'allais dépenser en pure perte (selon moi) trois semaines de mes vacances; je me consolai toutefois en pensant que c'étaient les dernières que je devais mutiler ainsi, car la première fois que je quitterais Anvers ce serait pour tout à fait. Cousin Ulrich m'avait annoncé que le semestre suivant serait le dernier que je passerais au pensionnat, car il avait l'intention de faire compléter mon éducation par des professeurs particuliers, qui viendraient me donner des leçons chez lui. Oh! combien, pour plus d'une raison, j'étais heureuse de cette résolution.

Comme je l'avais fort bien prévu, je m'ennuyai pendant ma visite à Oxley. Et l'ennui que j'éprouvai fut causé par un motif que j'osais à peine m'avouer à moi-même. Les Bertram père et mère occupaient une grande maison sur les confins du village, tandis que leur fils aîné (l'ecclésiastique qui était un grand ami de cousin Ulrich) habitait la cure, située dans le centre même de la commune; néanmoins, il ne se passait pas de jour, je crois, qu'il ne vînt dîner chez ses parents.

J'avais déjà beaucoup vu ce gentleman, car il venait fort souvent à Rockborough, et j'étais même assez familière avec lui lorsque j'étais enfant; mais maintenant que

j'étais une demoiselle, je considérais la familiarité qu'il affichait à mon égard comme peu justifiée. Je ne voyais pas pourquoi il se prévalait, en quelque sorte, de sa liaison avec cousin Ulrich pour chercher sans cesse les occasions de se trouver avec moi en tête-à-tête; il en profitait pour me faire des compliments sur l'avantageuse transformation survenue dans ma personne ou sur l'heureux développement de mes facultés intellectuelles.

Il m'aurait été plus agréable d'entendre semblables remarques énoncées par cousin Ulrich, car il n'était pas prodigue de louanges; mais ces flatteries étaient particulièrement offensantes de la part de M. Bertram, lorsque je voyais ses yeux confirmer les expressions de sa bouche.

On le tenait généralement pour un homme amusant et spirituel, et il était assez choyé dans la société; pour ma part, j'avoue que, d'indifférent qu'il m'était jadis, il me devenait antipathique, et je ne me gênais guère pour lui témoigner mon éloignement, encouragée en cela par les rires que provoquaient mes boutades dans leur cercle de famille et par l'air de superbe nonchalance avec lequel il recevait les marques de mon déplaisir. J'en vins, à la fin, à prendre en haine jusqu'au son de sa voix, jusqu'au vif regard de ses yeux noirs, jusqu'au contact de sa main avec la mienne. J'étais horriblement énervée lorsqu'on me laissait seule avec lui dans la chambre, et je ne puis dire combien je fus soulagée, lorsque le dernier jour de ma visite arriva et que je pus retourner à Rockborough, bien que je n'ignorasse pas que ce retour était le prélude de ma prochaine séparation d'avec mon tuteur.

Je revins cette fois à Anvers sous la protection de miss Little, qui passait généralement ses vacances de Noël chez des amis anglais. Mon abattement et ma tristesse furent si manifestes pendant ce voyage, que la bonne demoiselle dut, pour me consoler, me répéter souvent que c'était la dernière fois que je quittais la maison.

Ce n'était point l'idée de retourner sur les bancs de l'école qui m'attristait ainsi, loin de là, car mon existence y avait été des plus heureuse (les six mois précédents ex-

ceptés), mais c'était la répugnance que j'éprouvais à me retrouver avec M. David; et je puis bien dire que cette répulsion croissait de minute en minute. En relatant les quelques jours de congé que je passai en Angleterre, je me suis abstenue de parler de l'impression de tristesse que faisait peser sur mon cœur et sur ma conscience le terrible secret qu'on m'avait imposé; je n'ai point dit non plus combien cette fatale réticence voilait pour moi les jours ordinairement si joyeux de mes chères vacances. Non, je n'ai pas mentionné cette épreuve, parce que, comparée aux tortures qui me furent plus tard infligées, elle m'a paru presque légère.

Je sentais cependant ma triste position, et j'éprouvais une sorte d'amertume lorsque je recevais de mon tuteur quelque preuve nouvelle de sollicitude et de générosité; je ne pouvais alors m'empêcher d'établir entre mon père et mon cousin une comparaison bien défavorable pour le premier, et mon cœur en souffrait; car, tandis que celui qui ne me devait rien me comblait de soins, de bienfaits, de gâteries, l'autre ne voulait pas seulement me reconnaître pour son enfant et me refusait la protection de son nom. Ensorte que si j'avais quitté Anvers avec des sentiments d'affection filiale des plus faibles, j'y retournais avec une antipathie toujours plus prononcée contre l'auteur de mes jours; car la conversation que j'avais eue avec cousin Ulrich avait encore plus abaissé à mes yeux le caractère de mon père. Conséquemment, notre rencontre fut loin d'être affectueuse comme elle aurait dû l'être.

M. David feignit une grande satisfaction au sujet de mon retour, mais il n'entendit de ma part que des expressions de bienvenue assez tièdes, et il me vit plutôt disposée à me moquer de ses grandes phrases à sentiment qu'à y répondre dans le même style.

Il était impatient d'apprendre ce qui s'était passé pendant notre séparation et de connaître jusqu'aux conversations que j'avais pu avoir avec mes parents; mais je feignis d'ignorer le droit qu'il avait de me questionner à ce sujet, et mis en doute l'intérêt qu'il pouvait avoir à ce qui se passait à Rockborough.

Me trouvant alors complétement changée, et voyant que l'affectueuse et docile élève était devenue plus décidée dans ses réponses et moins craintive qu'elle ne l'était avant les vacances, M. David adopta un autre système et essaya de m'intimider.

Je suis désolée d'avoir à écrire semblable chose, mais en l'omettant j'attirerais un blâme sur ma propre conduite, qu'on jugerait impardonnable. Il essaya de m'effrayer, non en me menaçant de son déplaisir, il savait que je ne m'en mettais guère en peine, mais en m'attaquant par mon côté faible, c'est-à-dire par le cœur, en dirigeant ses coups contre l'affection que je portais à cousin Ulrich.

Je crois avoir déjà dit que, dans les premiers temps de mes relations avec mon professeur de peinture, je lui avais ouvertement parlé de mon tuteur et de sa bonté à mon égard: je ne me doutais pas alors qu'on ferait promptement usage contre moi de mon manque de prudence. Il en fut cependant ainsi.

Voyant que je n'étais plus disposée à rire et à causer avec lui, que j'étais devenue sérieuse et réservée, que j'avais perdu même une partie de mon enthousiasme pour la peinture, M. David saisit la première occasion pour m'avertir que, si je ne changeais pas de conduite, il saurait bien me forcer à agir différemment. Comme j'étais parfaitement sûre de n'avoir omis aucun de mes devoirs comme élève, mon esprit se révolta en entendant cette menace, et je le mis au défi de me faire plus de mal qu'il qu'il ne m'en avait déjà fait.

— Pas même si je réclamais mes droits sur vous ? dit-il avec un sifflement satanique à mon oreille. Pas même si je faisais connaître le droit de vous enlever à votre cousin ?

A cette menace, je sentis mon cœur défaillir, mais je me rappelai aussitôt la position précaire de cet homme et repris courage.

— Vous ne le pourriez pas... Vous ne l'oseriez pas ! m'écriai-je.

Je vis que ma ferme et positive réponse l'avait confondu, mais cette impression ne dura qu'un instant.

— Il y a plus d'une manière d'effectuer cette séparation, Mademoiselle, dit-il; si votre cousin est un homme honorable, mon secret sera aussi en sûreté avec lui qu'avec vous, et lorsque j'aurai prouvé mon identité, il me sera facile de vous conduire dans un pays où nous ne serons inquiétés ni par mes ennemis français, ni par vos amis anglais.

A l'ouïe de cette menace, je fus saisie d'un tremblement nerveux, et cependant, comme je le vis fort bien dans la suite, mon père aurait été fort embarrassé de mettre sa menace à exécution, car il ne se souciait nullement de se charger d'une grande fille telle que moi.

Etait-il bien possible qu'il parlât sérieusement, avait-il réellement le droit légal d'en venir à une semblable extrémité? me disais-je.

J'étais trop jeune, trop inexpérimentée pour répondre victorieusement à ces questions; il aurait fallu pour cela connaître les pensées de cet homme, et les us et coutumes de la société. Tout ce que je savais, c'est que la probabilité d'un semblable malheur me remplissait de crainte et d'effroi. Je comparais ma chère, mon heureuse demeure de Rockborough (car malgré mes divergences avec cousine Marcienne, la maison de mon cousin était pour moi maintenant un Eldorado), je la comparais, dis-je, avec la vie de bohème que menait mon père, j'établissais aussi un parallèle entre mes amis et connaissances anglais, et les confrères de toutes nations de M. David, enfin et surtout je mettais en regard la sollicitude infatigable de mon tuteur, avec l'insouciance et l'égoïsme qui avaient caractérisé et caractérisaient encore la conduite de mon père à mon égard; et la conclusion que je tirais de ces parallèles, c'est que mieux valait pour moi la mort que de changer de protecteur.

La pâleur qui couvrait mes joues, le trouble qui se lisait en mes yeux, trahirent la frayeur dont j'étais possédée; il ne fallait pas beaucoup de perspicacité à M. David pour deviner mes sentiments.

— Eh bien ! Mademoiselle, êtes-vous prête à partir? dit-il d'un air agréablement railleur.

— Oh ! vous ne ferez pas cela ? murmurai-je. Vous ne sauriez être aussi cruel.

Il vit qu'il avait gagné ce qu'il voulait.

— Je ne le ferai pas, si vous voulez être sage. Il nous faut passer entre nous un petit traité par lequel nous nous engagerons à être bons l'un pour l'autre. Le voulez-vous ?

— Je ferai tout, oui tout, pourvu que vous ne m'éloigniez pas de Rockborough.

— Alors vous rirez, causerez, plaisanterez et serez aussi aimable, en un mot, que vous l'étiez autrefois. Vous me permettrez encore de profiter de toutes les occasions que je pourrai trouver pour vous parler en particulier; enfin, vous vous laisserez guider par les instructions que je vous donnerai.

— Oui, oui, Monsieur, je le ferai autant que je pourrai. Vous, de votre côté, vous ne tenterez pas de me séparer de cousin Ulrich.

— Non; mais il faut être docile, *ma mie*, et ma bonté dépend de votre conduite à mon égard.

Le vague de cette réponse, qui était en elle-même une menace fort expressive, explique et justifie ma conduite subséquente; à partir de cette conversation, il fit de moi ce qu'il voulut et me tortura à plaisir. Sa tyrannie était au reste fort bien dissimulée sous les apparences d'une douce persuasion, et il fallait être comme moi au fait de sa vie passée, pour deviner, sous ces dehors aimables et doux, l'impitoyable égoïsme qui inspirait toute sa conduite.

Je fournis, sur sa demande, toutes les informations qu'il désirait avoir sur les habitudes de cousin Ulrich, sur sa maison, etc. Je fus obligée de lui décrire la manière confortable dont nous vivions à Rockborough, les objets de luxe que mon tuteur me prodiguait, enfin il fallut lui dire aussi exactement que possible l'argent qu'on me donnait pour mes menues dépenses et les sommes que je recevais comme cadeaux.

Je ne donnai le détail de tout ce luxe et de toutes ces libéralités qu'en tremblant. Je craignais que mon persécuteur ne s'en fît encore une arme et ne me menaçât de

m'arracher à cette douce vie et à mes chers amis, mais j'avais promis de répondre, et je répondais; j'étais en même temps trop honnête pour le tromper en rien quant aux sommes qui m'étaient octroyées.

A mon grand soulagement, je vis bientôt que la conséquence la plus fâcheuse de mes révélations fut la disparition graduelle de tout mon argent de poche. Cette perte ne m'affligea pas d'abord outre mesure, car ma bourse était toujours fort bien garnie, et je n'avais guère occasion de dépenser cet argent.

Elle était vide maintenant, tout mon numéraire avait pris le même chemin, mais je ne voulus pas m'en tourmenter, et pris la résolution de ne plus penser à tout cela. Néanmoins, mon père revint à la charge, et lorsque je crus me débarrasser de ses observations en lui disant : « Il ne me reste pas une obole », il me terrifia en me répondant que je pouvais écrire chez moi pour demander de l'argent.

— Demander encore de l'argent à cousin Ulrich, lui qui m'en avait tant donné lorsque je suis revenue au pensionnat ? m'écriai-je.

— Eh bien ! pourquoi pas ? répondit-il. Vous dites qu'il ne vous refuse jamais rien. Écrivez-lui que vous désirez une augmentation de revenu.

— Mais quelle raison en donnerai-je ?

— Oh ! cela vous regarde; d'ailleurs, je vous dirai que très-souvent de jeunes pensionnaires dépensent plus que ce qui leur est alloué; enfin, d'après ce que vous m'avez rapporté sur votre cousin, il n'est pas homme à vous troubler par ses questions.

— Il me trouvera indiscrète et avide, balbutiai-je.

— Si vous trouvez que c'est trop vous engager pour moi, c'est bien, n'en parlons plus; mais faites bien attention que ce n'est pas ce que j'appelle observer fidèlement les engagements que vous avez pris, et vous savez à quoi vous vous exposez si vous manquez à votre parole !

Cette dernière menace me décida, et tout en me méprisant moi-même, je me mis à écrire cette terrible lettre.

Oh ! combien d'heures j'employai à sa rédaction ! Que de larmes amères je répandis en cherchant le prétexte, ou plutôt le mensonge qui devait justifier cette demande d'argent. Combien je me sentis malheureuse lorsque cette missive fut envoyée et voyagea sur la route de Rockborough. Dieu seul connaît les angoisses et les tortures que me causa cette malheureuse épître, et les fruits amers que porta plus tard ma déplorable lâcheté.

Je reçus une réponse par le retour du courrier, la promptitude de cette réponse, la générosité et la bienveillance qui la caractérisaient, auraient fait bondir de joie bien des jeunes personnes; mais lorsque mon tuteur me recommanda de faire toujours librement appel à sa caisse, et me dit de lui demander tout ce dont je pouvais avoir besoin, je me sentis encore plus honteuse et humiliée d'avoir abusé de sa générosité. Je ne pus même prendre sur moi de regarder le billet de banque contenu dans la lettre, mais je saisis la première occasion de le glisser dans la main de mon père, en le suppliant de ne plus me soumettre à pareille épreuve.

Vain espoir. J'étais comme une mouche prise dans les toiles de l'araignée, et je n'avais de chance d'échapper au fatal réseau qui m'enlaçait, qu'en révélant les liens qui m'unissaient à mon professeur; mais c'était une extrémité à laquelle j'avais juré de ne jamais avoir recours : ç'aurait été compromettre la sûreté de mon père et faillir à mes sentiments d'honneur.

Tous les bijoux donnés par cousin Ulrich disparurent peu à peu, je dus même me séparer de la montre que j'aimais tant, afin de répondre aux demandes pressantes de cet homme; et la lettre, toute maculée de mes larmes, que j'avais jadis envoyée pour demander de l'argent, ne fut pas la dernière de ce genre. J'étais honteuse de moi-même et de l'ingratitude dont je faisais preuve; je commençai même à redouter l'instant où je devais retourner à la maison, et où j'aurais à répondre aux questions qu'on était en droit de me faire sur l'emploi des sommes demandées.

Néanmoins, je continuai à subir la basse tyrannie de mon père, et cessai d'espérer d'en être délivrée lorsque je serais sous la protection immédiate de mon cousin.

Cet état d'esprit finit par influer sur ma santé, je devins maigre, pâle et abattue. J'étais à cet âge où l'on a besoin de toutes ses forces pour lutter avantageusement contre l'épuisement que cause souvent une croissance trop rapide, et il fallait qu'à cette époque-là je fusse en proie à des tortures d'esprit et à des douleurs inavouées qui m'enlevaient le repos de mes nuits et mon robuste appétit. Le changement qui s'était opéré en moi était si évident, qu'il frappa mis Little; celle-ci observait depuis quelque temps un ralentissement de zèle dans mes études, mais ne pouvait en deviner la cause; elle se décida à écrire à mon tuteur et lui conseilla de me rappeler auprès de lui avant les fortes chaleurs.

Je n'eus connaissance de cette lettre que lorsqu'on en reçut la réponse; j'appris alors que cousin Ulrich demandait que je fusse renvoyée chez lui avec un chaperon attentif et respectable. Au bout de quelques heures, j'étais déjà installée avec Fräulein Graub pour protectrice. sur le paquebot qui devait me ramener en Angleterre, et mon départ fut si prompt, si inattendu, que j'eus le bonheur de ne pas revoir mon maître de peinture. Oh ! combien j'aurais salué avec joie, une année auparavant, ce retour anticipé, car il s'en fallait encore d'un mois que le semestre fût terminé; mais maintenant je n'avais plus la force de me réjouir d'un événement que je désirais cependant si ardemment autrefois. J'étais même trop brisée pour sentir aucun chagrin en me séparant de Félicité, qui pleura cependant toutes les larmes de ses jolis yeux en me voyant partir. Je me sentis seulement un peu soulagée en pensant que j'allais perdre de vue M. David, et j'entretins le vague espoir d'être à jamais délivrée de sa présence et de ne plus revoir jamais son visage, tout en me reprochant ce sentiment comme un crime.

BIBLIOTEKA W TORUNIU UNIWERSYTECKA

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
Chap.	1. Les antécédents du docteur Ford	5
»	2. Le docteur Ford et ses malades	13
»	3. Une dépêche télégraphique	30
»	4. Le lit de mort de Cecilia.	43
»	5. Autobiographie de Pétronille	60
»	6. Comment le docteur fut récompensé de sa bonté	77
»	7. Continuation de l'autobiographie de Pétronille.	91
»	8. Pétronille continue de raconter son histoire	110
»	9. Le docteur Ford se résigne à se séparer de Pétronille	133
»	10. Pétronille reprend son récit.	146
»	11. Continuation du récit de Pétronille . . .	162
»	12. Pétronille continue son récit	173
»	13. Pétronille continue son récit	184
»	14. Récit de Pétronille continué	200
»	15. Toujours le récit de Pétronille.	213

TABLE DES MATIÈRES

			Pages
Chap.	1.	Les antécédents du docteur Ford	5
»	2.	Le docteur Ford et ses malades	13
»	3.	Une dépêche télégraphique	30
»	4.	Le lit de mort de Cecilia.	43
»	5.	Autobiographie de Pétronille	60
»	6.	Comment le docteur fut récompensé de sa bonté	77
»	7.	Continuation de l'autobiographie de Pétronille	91
»	8.	Pétronille continue de raconter son histoire	110
»	9.	Le docteur Ford se résigne à se séparer de Pétronille	133
»	10.	Pétronille reprend son récit.	146
»	11.	Continuation du récit de Pétronille . . .	162
»	12.	Pétronille continue son récit	173
»	13.	Pétronille continue son récit	184
»	14.	Récit de Pétronille continué	200
»	15.	Toujours le récit de Pétronille.	213

Biblioteka Główna UMK

300000195576